



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



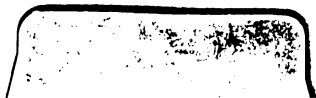




F 01 (F 01)



Francis Duke of Bedford.
OAKLEY HOUSE.





F 61 (F. 61)



C.



CAMILLE,

OU

LETTRES
DE DEUX FILLES

DE CE SIÈCLE;

*TRADUITES DE L'ANGLAIS
sur les Originaux.*

TOME PREMIER.



A LONDRES,

ET se trouve à PARIS,

Chez DELALAIN le jeune, Libraire,
rue Saint-Jacques, N°. 13.

M. DCC. LXXXV.



A V I S

D U L I B R A I R E.

Nous sommes fâchés de présenter ces Lettres au Public, sans épître dédicatoire, sans préface, sans nom d'auteur, quoique ce soit ainsi qu'aient paru les meilleurs Romans. Nous croyons cependant que cet Ouvrage, ou Recueil de Lettres, auroit besoin de quelque indication sur son objet; nous ne savons comment prévenir le Lecteur là-dessus; tout ce que nous pouvons dire, c'est que le Gentilhomme anglois qui nous a remis le manuscrit, nous a assuré qu'il savoit de très-bonne part qu'il avoit été trouvé parmi les papiers de ***, qu'il avoit été enlevé à sa mort par quelqu'un qui le croyoit de lui, & que voyant son erreur dès les premières pages, il avoit voulu les jeter au feu. Nous n'avons point su ce qui l'en avoit détourné, nous souhaitons seulement qu'il ait eu raison de ne pas suivre son premier mouvement.

*Fragment d'une lettre de miss Betty
Pultnei à Richardson.*

... OUI, mon divin ami, vous avez peint avec la même force, avec la même vérité & l'homme vertueux, & l'homme

Tome I.

a

méchant; vous avez pris les traits de Grandisson dans votre cœur, & ceux de Lovelace dans votre génie; vous avez rassemblé sur ces deux héros de Roman les vertus & les vices qui sont épars chez tous les hommes. Heureuse la femme qui, dans son amant, trouve une seule des vertus de Grandisson! Et où est celle qui saura résister aussi longtemps que Clarisse à son amour, & aux petites scélératesses d'un séducteur! Vous nous avez appris à quel point les hommes peuvent allier l'amour, la méchanceté & l'intrigue. Jamais les femmes n'ont eu ce caractère; quand elles aiment, leur cœur est sans artifice, elles se laissent aller au sentiment qui les entraîne sans raisonner: jamais l'esprit n'a dirigé leur passion; l'amour nous ôte toujours la tête, il ne peut y avoir de femme comme Lovelace, un tel être ne seroit pas dans la nature, l'imagination même ne pourroit le produire: une femme qui emploie l'art & la ruse avec celui qu'elle aime, ne peut être intéressante; nous ne verrons jamais un tel Roman, & si vous.....





CAMILLE,
OU
LETTRES DE DEUX FILLES
DE CE SIÈCLE.

LETTRE PREMIÈRE.
CAMILLE BAKINSON, A NANCY
TOMFIELD.

De Clamsted, le 10 Avril.

NEs-tu point en peine de moi, ma chère Nancy ? me crois-tu morte, ou ton amie Camille n'est-elle plus rien pour toi ? un silence de quelques mois peut-il m'effacer de ton esprit ? Je ne saurois le croire ; & c'est moins pour ménager ta sensibilité que je n'ai pas

Tome I.

A

2 *Lettres de deux Filles*

voulu t'écrire , que pour te donner de bonnes nouvelles de ma santé. Depuis quelques jours , elle se rétablit à merveilles. Je m'empresse de te le dire aujourd'hui , dans l'espérance que tes plaisirs & tes occupations ne t'empêcheront point d'y prendre quelque intérêt ; j'aime à me le persuader. Tu fais combien je te suis attachée , & je sens que c'est encore plus que je ne croyois moi-même ; tu m'as liée à toi par les chaînes de l'intérêt & de la reconnoissance ; & ce doit être pour la vie , puisqu'elles partent de la bonté de nos cœurs. Il n'y a pas encore un rapport bien exact entre nos caractères & nos façons de penser ; mais loin de nous ces lieux communs de jalousie & de rivalité de femmes. Je languis d'être tout-à-fait rétablie pour revoler vers toi , & j'espère que ce sera dans peu. L'air de la campagne , le repos , le lait , ont achevé la cure du docteur Tuttonn. Dieu te préserve , ma

chère amie , de tomber jamais entre ses mains ; j'étois un être fort peu intéressant pour lui , & il m'a traitée en conséquence. Tu fais combien j'ai souffert. Ce qui me tourmentoit le plus cependant , étoit la crainte extrême de devenir laide à faire peur ; j'ai vu le moment où j'allois être réduite à devenir tout au plus ta confidente. Tu as vu comme , après cette fièvre violente où tes soins m'ont rendu la vie , je tombois dans une langueur , & comme j'étois menacée de la consommation : maigre , sans couleur , les yeux éteints , je me faisois peur à moi-même ; l'avenir m'effrayoit plus que la mort ; je te faisois pitié , & ce n'est pas ce que je craignois le moins. Disposée à la mélancolie , mes réflexions étoient bien tristes ; je murmurois contre le sort , contre ce bonheur & ce malheur qui nous gouvernent ; j'en ai l'ame encore affectée ; & je ne sais si c'est vapeurs ou philosophie , mais

4^e *Lettres de deux Filles*

souvent je prends le parti de vivre dans la retraite, dans l'éloignement du bruit & du monde. La campagne que j'habite dans ce moment me plaît, & quelquefois il me semble que je m'y fixerois sans peine ; tu fais qu'en me vouant aux privations, ma fortune me permettroit de suivre mon goût là-dessus : peut-être me trompai-je moi-même sur ces privations , & j'avoue que la résolution tient beaucoup à ma coquetterie & à mon amour-propre de femme : je veux simplement dire que je ne retournerai à Londres que lorsque je serai aussi bien, aussi belle que lorsque j'y arrivai la première fois. Si je continue, j'ai tout à espérer, je renais tous les jours ; fraîcheur, embonpoint, tout revient ; tu me haïras peut-être quand tu me reverras ; prends-en ton parti, ma chère amie, je ne pousserai pas la reconnoissance jusqu'à rester laide. Pendant mes maux & mon absence, tu as été sans ri-

vales ; à mon retour je te permettrai d'être la mienne, c'est tout ce que je puis faire ; tu voudras bien me céder quelques-unes de tes conquêtes , ou plutôt je te laisserai celles qui ne me conviendront pas. Je ne fais encore si je me déciderai pour la fortune ou pour les sentimens , pour la cour ou pour la ville ; j'en serai la maîtresse. Quel empire plus sûr que celui de la beauté & de la nouveauté ! oui, Nancy , de la beauté ; dans deux ou trois mois je t'en convaincray , je te donne tout ce tems pour t'y préparer : je te connois assez de générosité pour me pardonner tous les avantages que j'aurai sur toi , même celui de la nouveauté , car je serai un vrai bouton de rose ; j'aurai même cet air naïf & ingénu que donne la vie champêtre ; je n'aurai pas seize ans. — Mais il me semble que je prends tout-à-fait ton esprit ; à cela , reconnois bien plus mon amitié pour toi

6 *Lettres de deux Filles*

que mes dispositions : — il est vrai que
je t'aime beaucoup & que je t'aimerai
toujours.

Adieu.



L E T T R E II.

De la même.

Du 13 Avril.

JE ne veux point attendre ta réponse, ma chère Nancy, pour t'écrire encore. Depuis que je t'ai quittée, je n'ai presque rien reçu de toi; je t'ai aussi très-peu écrit. Si je t'aimois moins, nos liaisons seroient peut-être rompues, & ce que je t'ai dit de moi & de mes prétentions, n'est pas fait pour les renouer; au lieu de l'amitié, je n'ai peut-être excité dans ton ame que de la jalousie: j'en serois fâchée, & je sens que si ma figure nuisoit à notre attachement, je l'en aimerois moins. Tu ne connois pas tous les sentimens dont mon cœur est capable, tous les jours ils prennent une singulière force; je ne sais si c'est le désœuvrement ou la vie simple & uniforme que je mène au village, qui en est la

8 *Lettres de deux Filles*

cause ; quelle qu'elle soit , je t'aime ; Nancy ; j'ai un besoin de t'être attachée , de te le dire , de te le prouver & d'obtenir de toi du retour. Ne trouve rien là de ridicule : seule , isolée dans le monde , il me faut une amie & mon cœur te choisit. Oui , toi , Nancy , toi qui parois n'avoir que de la légèreté dans l'esprit & dans le cœur , que le plaisir pour objet & l'art de plaire pour occupation , tu es à mes yeux cent fois plus estimable que ces femmes qui se parent de leur mérite & de leur vertu ; ton ame généreuse est capable de toutes les bonnes actions , & jamais la dureté , la méchanceté n'entrèrent dans ton cœur. Avec quelle bonté tu m'as prévenue , lorsque le hasard nous fit rencontrer ! avec quelle cordialité tu m'as offert & témoigné ton amitié ! comme tu m'as secourue dans mes maux ! tes soins ont été ceux d'une sœur ; je ne l'oublierai jamais , & cette bonté est dans ton caractère. D'ailleurs ,

ne fais-je pas tout ce que tu fais pour ta mère, comme tu l'entretiens, comme tu te privas de mille choses pour lui rendre la vie plus douce; & ta sœur, ne la fais-tu pas élever avec le plus grand soin? Loin de ton train de plaisirs & de coquetterie, souvent même tu oublies l'un & l'autre pour elles; & n'ai-je pas été témoin comme tu vas au-devant des pauvres, des malheureux pour les secourir? Ah! ma chère Nancy, qui connoît ton cœur & te méprise, n'a pas l'idée de la vertu. Et qu'est-ce que c'est que ce mépris si redoutable, qui dépend des conventions de quelques sociétés & sur-tout des circonstances? qu'est-ce que c'est que cette opinion tyrannique qui n'écoute ni nos droits, ni nos besoins, ni le cri de nos cœurs? Je murmure, je me révoque contre tant de choses qui décident de notre sort sans nous avoir consultées sur rien. — Toi, par exemple, la nature t'avoit faite belle & aimable,

10 *Lettres de deux Filles*

bonne; mais loin de la fortune , il falloit ,
gémir dans la privation de tout. Et ma
vie , que fera-t-elle si quelque évène-
ment ne vient à mon secours? Faut-il
laisser languir les avantages & les talens
que je tiens de la nature? & que ferai-
je de l'envie de plaire & du besoin d'ai-
mer? J'ai bien appris à penser & à rai-
sonner; mais plus je pense & plus je
raisonne , & moins je parviens à être
contente. Quels que soient mon es-
prit & ma figure , ce sont-là toutes mes
ressources : je suis femme , & j'ai de
l'ambition. Je suis un composé bisarre,
perpétuellement en contradiction avec
moi-même : à l'âge des espérances , je
ne fais sur quoi les porter; je n'ai de
projet bien fixe que celui de ne me lais-
ser maîtriser ni par les circonstances, ni
par l'instinct du cœur. Le passé a déjà
servi à m'éclairer : tu n'as jamais eu la
curiosité de savoir mon histoire , ni le
tems de l'entendre; j'ai vu souvent que tu

Je ne me connoissois pas assez ; ton opinion me fait du tort , & je crois que tu me juges mal. Je veux qu'en m'aimant tu me rende justice , & que tu voies bien ce que je suis. — Tu fais que je suis née pour n'être rien ; & à la fille du pauvre Ministre de Palmill , il ne falloit , je crois , ni un esprit bien cultivé , ni beaucoup de connoissances & de savoir. Mon père , mon bon père s'étoit imaginé qu'avec cela j'aurois tout le reste , & il ne pensoit pas au danger d'exalter la tête d'une femme naturellement ambitieuse. Je vivois seule avec lui dans son presbytère ; je fus l'objet de tous ses soins : il m'enseigna tout ce qu'il savoit ; il m'apprit d'abord la musique ; nous avions une vieille épinette , dont il jouoit assez bien ; ensuite il me fit apprendre les langues & les sciences ; le latin , le françois , la philosophie & même la théologie : son dessein étoit , je crois ,

12 *Lettres de deux Filles.*

de me faire faire ses sermons lorsqu'il feroit las & ennuyé de les composer. Déjà je commençois à choisir fort bien un texte, & à en faire la division. — Il étoit enchanté de mes progrès & de la disposition de mon esprit à saisir tous les objets, & à les raisonner, lorsque malheureusement la mort vint me l'enlever tout-à-coup. Je me trouvai avec bien du savoir, beaucoup de livres, & à-peu-près rien pour vivre, & de plus, sans parens, sans protection & sans autres connoissances que celles du village de Palmill. — Mon père m'avoit souvent recommandée à un de ses amis, vieux, infirme & qui vivoit dans une chétive maison auprès du presbytère : il devint naturellement mon tuteur ; je devois vivre chez lui & il prit soin de mon héritage, qui se réduisit à quelques centaines de livres sterling, quand on eut vendu quelques champs, les meubles & la bibliothèque que mon père avoit laissés. — Un vieil-

lord infirme, atrabilaire, de qui j'allois dépendre , ne me promettoit pas un avenir heureux. Milord *Drumore* , qui dispoſoit du bénéfice de mon père , & dont la maiſon de campagne étoit près de Palmill , avoit un fils ; mon père lui avoit donné des leçons ; il venoit au presbytère , nous avions formé quelques liaiſons ; j'avois des idées de roman dans l'eſprit, & écoutant bien plus mon ambition que mon cœur , je comptois pouvoir en faire un , pour changer mon ſort & ma fortune. J'avois aſſez bonne opinion de moi pour l'eſpérer ; non pas avec ce jeune homme qui n'étoit âgé que de dix-neuf ans, & qui n'avoit pas de quoi flatter mon amour-propre. Depuis quelque tems il me diſoit bien de ces choſes flatteuſes que les hommes diſent à toutes les femmes ; je les regardois comme un échantillon des éloges que je méritois & que j'entendrois un jour. Le village de Palmill étoit un trop petit théâ-

14 *Lettres de deux Filles*

tre, & c'étoit trop peu que ce jeune-frère George. Sans l'écouter, je l'avois laissé parler de ce qu'il appelloit sa passion; je méprisois son âge, son peu d'esprit, & sa figure ne me plaisoit point. Nous nous connoissons dès l'enfance, & à peine étoit-il un homme pour moi. Il vit ma position, il entendit mes plaintes, il voulut en profiter : il flatta ma vanité; il augmentoit mes craintes, m'exhortoit à changer mon sort, & il m'en offrit les moyens; il me parloit sur-tout du bonheur & de la liberté, & des plaisirs dont je jouirois à Londres : il connoissoit une femme chez laquelle je serois parfaitement bien placée ; c'étoit une honnête veuve d'un négociant de la cité, qui vivoit seule, & il pouvoit compter sur elle à cause des obligations qu'elle avoit à sa famille. Il m'assura qu'au moyen de ses bons offices & de mes talens, je trouverois des ressources & un genre de vie plus convenable; il

me pressa d'accepter ses offres , me promit le secret , & dès le lendemain matin , une voiture avec un domestique , devoient être à mes ordres & m'y conduiroient ; il ne négligea rien de ce qui pouvoit me décider ; je devois aller seule , & je trouverois tous les secours que je pouvois désirer. Il en falloit moins à une tête remplie d'idées chymériques , pour faire prendre un mauvais parti. — Sir Georges arrangea tout avec assez d'adresse & de promptitude , la voiture se trouva à la porte que je n'avois pas encore réfléchi ; & j'étois dedans & partie , que je ne savois pas trop ce que je faisois. — Il ne se crut point obligé de tenir la promesse qu'il avoit faite de ne point venir avec moi ; il me joignit dès que nous fûmes hors du village , & monta dans la voiture en me faisant mille protestations d'amitié & de passion. Je m'apperçus bientôt que le jeune homme croyoit faire un enlèvement. —

16 *Lettres de deux Filles*

Je commençois à avoir des regrets & de l'inquiétude, lorsque nous fûmes arrêtés par des domestiques que milord *Drumore* avoit envoyés à notre poursuite : il avoit été informé des mesures & de la folie de son fils, & pour l'en faire mieux revenir, il avoit jugé à propos de nous faire arrêter ensemble. Les gens de milord se moquèrent un peu de moi, me laissèrent seule dans la voiture, & mirent sir Georges dans une autre : il fallut bien retourner chez mon tuteur, avec mes regrets & ma honte. — L'aventure ayant fait assez de bruit, il craignit de déplaire à milord *Drumore* en me gardant auprès de lui; il préféra de m'envoyer chez une vieille parente qu'il avoit à Londres, & à laquelle il me recommanda pour ma conduite & pour ma vocation. Cette femme m'a tenue pendant deux ans dans une grande sujétion : je ne sortois point, je ne voyois personne; des livres & une vieille gui-

rare étoient toute ma ressource. Tous les jours il s'agissoit de me placer dans quelque maison , ou de me mettre chez quelque marchande , pour me faire un sort ; je répugnois à toute espèce de dépendance , & je m'y refusois sous différens prétextes. — Enfin cette femme mourut : j'écrivis à mon tuteur que j'étois libre , que je voulois rester à Londres , & que je le priois de m'envoyer ce que mon père m'avoit laissé. Il me répondit qu'il étoit charmé d'être débarrassé de moi ; qu'il m'envoyoit un billet de banque d'environ 300 liv. sterlings ; qu'il y en avoit encore une certaine dont il n'avoit pas été payé , & qu'il me feroit parvenir dans la suite ; que c'étoit-là tout ce que j'avois à prétendre de mon héritage. — Je me trouvais extrêmement riche , & ne pensai plus à aucune autre ressource. J'employai d'abord une partie de mon argent en robes & en ajustemens , & en

18 *Lettres de deux Filles*

as vu l'établissement que j'avois fait chez ces bonnes gens de la cité , chez lesquels je m'étois retirée ; je vivois avec eux en famille , & j'attendois l'avenir sans inquiétude. — Londres fut d'abord pour moi un monde où j'étois perdue , & où je ne connoissois personne ; je me trouvois seule au milieu d'un peuple immense. Contente d'être libre , je vécus d'abord dans la retraite , & je ne changeai point le genre de mes occupations ; je n'avois ni amies ni connoissances , j'attendois qu'il en vînt. Ce ne fut qu'au bout de trois ou quatre mois , que commençant un peu à prendre essor , je te vis chez un peintre où j'étois allée par hasard. C'est-là où après nous être regardées avec curiosité , nous nous approchâmes par sympathie , & nous commençâmes à nous connoître : ma physionomie te plut ; tu me fis des prévenances , j'y répondis avec amitié , & nous promîmes de nous re-

voir. Ta vivacité avoit quelque chose de piquant qui m'attacha d'abord à toi ; ton esprit & tes grâces me plurent , je t'aimai , & je cherchai à te le témoigner ; mon caractère te convint , nous nous liâmes sans trop nous embarrasser de nos situations différentes ; je voyois chez toi une gaieté & une franchise qui rendoient ton commerce charmant , je m'y livrai , & je voulus aussi te plaire. — Cependant je m'aperçus bientôt que nos façons de penser n'étoient pas les mêmes ; j'avoue que je te trouvois un peu trop dégagée de l'opinion ; tu mettois trop de liberté dans ton indépendance ; mais j'étois séduite par les agrémens de ton esprit & par la vérité de ton caractère : plus j'apprenois à le connoître , & plus il me sembloit y trouver de vertus. — Tu me témoignois le plus tendre intérêt ; je n'étois qu'une nouvelle connoissance , & tu me traitois comme une sœur ; plus habile que moi dans les af-

20 *Lettres de deux Filles*

fares du monde , tu me pris sous ta protection , tu me flattois & tu me corrigeois ; tu cherchois sur-tout à combattre ce que j'avois de trop sauvage dans l'ame & dans l'esprit. Je pourrois te reprocher d'avoir travaillé à détruire un peu trop ce que tu appelois des préjugés : je regrettois le tems , le plus beau tems de ma jeunesse que je venois de perdre. Je me livrai à toi , je vis tes connoissances & ce que tu nommois tes amis ; tu voulois me former au monde , & tu m'appris à connoître & à juger les hommes : un jour je veux écrire les leçons que tu m'as données ; elles eurent plus de succès que tu n'en attendois , & j'ai vu quelquefois ta jalousie combattre ton amitié : tu m'apprenois comment il falloit joindre les grâces au naturel , le goût à l'esprit , la modestie à la gaieté , la politesse à la réserve , & à la fierté dont tu disois que j'avois trop. Je ne fais ce que tout cela seroit devenu

sans cette maladie cruelle qui vint m'assaillir : ce fut alors que tu n'écoutes plus que ton amitié pour moi ; tu me prodiguas tes soins & tes secours ; tu oubliois tes plaisirs , tu négligeois tes intérêts : Ah ! ma chère Nancy , mon cœur en est encore pénétré ; non , jamais rien ne me détachera de toi ; je puis te condamner , mais jamais cesser de t'aimer : toujours je me souviendrai de ce que je te dois , & je t'en prie , que notre attachement dure aussi longtems que ma mémoire ; toute ma vie tu seras la première de mes amies , la seule peut-être que j'aurai jamais. Ne sois donc point étonnée si dans ma solitude tu as toute ma confiance , & si je t'écris souvent ; c'est , sans doute , le seul plaisir que j'y aurai , & ton amitié pourra bien aller jusqu'à lire tout ce qu'il me plaira de t'écrire. — Voilà que déjà je viens de te raconter mon histoire , que tu n'a-

22 *Lettres de deux Filles*

vois pas encore eu la curiosité de savoir, ni le tems d'écouter ; tu n'auras peut-être pas celui de la lire ; mais apprends au moins le retour de ma santé : je redeviens ce que j'étois , peut-être mieux encore ; mes yeux reprennent leur éclat ; mon teint se colore : il faut que le désœuvrement convienne à la beauté , ou plutôt que la perspective de reparoitre plus brillante que jamais , contribue à la santé , & soutienne contre l'ennui. — Je ne t'ai point encore parlé de la vie que je mène ici , je veux auparavant être sûr que tu m'aime encore , & que ce qui m'intéresse ne t'est pas indifférent. Adieu , ma chère Nancy ; je relis ma lettre , je trouve que je dis assez de bien de toi pour me faire pardonner celui que j'avois dit de moi. — Je suis peut-être la première personne qui t'aime pour tes vertus. Tu aurois préféré que j'eusse été jalouse de tes

armes , de tes grands yeux noirs , de
mine friponne ; mais tu as tous les
ars des preuves de leurs attraits , qui
lent mieux que tout ce que j'en pour-
is dire. Adieu : réponds-moi.



L E T T R E I I I .

De la même.

Du 25 Avril.

EST-IL bien vrai, chère Nancy, que tu te réjouisses de me revoir ? que le retour de ma belle santé ne te fasse point de peine, que même tu te fasses plaisir de me voir plus belle que jamais ? Dois-je en croire ton billet là-dessus ? Sans doute tu m'aime, je me le persuade ; ton cœur en est capable. L'amitié sincère entre des filles comme nous, étonnera peut-être quelques femmes : soyons amies & rivales ; c'est un phénomène qui nous est réservé. — Je ne fais si c'est l'air que jé respire, ou si rendue à la nature, & loin du cahos du monde, mes sentimens reprennent leur première force ; mais mon cœur s'ouvre singulièrement à l'amitié ; c'est pour lui une jouissance qu'il connoissoit peu encore ;
oui,

Où, chère Nancy, nos ames sont faites pour ce sentiment ; si l'amour-propre , si les passions , si l'intérêt l'éteignent chez nous , hélas ! il n'y a plus de bonheur , la vie n'est plus qu'une guerre avec le genre humain. Il est peu de misérable , de pauvre même dont la vie ne soit consolée par quelque objet préféré. — Restons donc amies en dépit de notre sexe & de nos prétentions ; peut-être un jour la fortune moins cruelle , laissera-t-elle plus de liberté à nos sentimens. Ton esprit d'ordre & d'économie qui perce au travers de ta vivacité , me fait juger que tu penses à vivre un jour dans l'indépendance : pour moi , quel que soit mon sort , je fais vœu de le partager avec toi ; ton amitié entrera toujours dans les plans de ma vie. Dans ce moment , je n'en fais point d'autre que de satisfaire à l'impatience que j'ai de te revoir : en attendant , ne sois étonnée ni de mes idées , ni de mes senti-

26 *Lettres de deux Filles*

mens , j'allois presque dire de ma philosophie ; tu fais que c'est ma folie , & que je vais toujours raisonnant & calculant tout , c'est tout ce qui me reste de la lecture d'une bibliothèque entière. — Oh ! mon père , j'espère que vous ignorez le fruit de vos peines ; je pense , je raisonne beaucoup ; mais le sort , je voulois dire le diable , fait le reste , & c'est l'essentiel. — Souviens-toi aussi que je suis seule , & que je m'ennuyerais si je ne bavardais pas avec toi. Il fait un tems affreux , je ne fais trop que faire ; je suis en train d'écrire , tu vas être la victime du ciel & de mon oisiveté ; je t'annonce une lettre d'une longueur effroyable , tâche d'avoir le tems de la lire ; je pense qu'elle arrivera dimanche matin ; oui , tu pourras me donner quelques momens , peut-être même me répondre : ne néglige pas cette bonne action. — A propos , je t'approuve fort d'avoir éconduit ce gros homme de la cité ; il me semble qu'il étoit économe , & les maris amou-

reux ont un air coupable, si gauche, si désagréable; j'étois étonnée que tu pût le souffrir aussi longtems. Sans doute qu'à tes yeux le poids de ses millions diminueoit celui de sa personne; mais enfin tu l'as renvoyé, & tu as bien fait. — Milord *Belton* convient mieux : jeune, libre, excessivement riche, il méritoit de venir plutôt; mais eût-il été plus heureux? Tu connoissois moins l'art de plaire, ton esprit étoit moins formé, tes talens moins développés; tu ne favois pas encore conserver. — Quelles que soient nos prétentions, la consolation de notre état est d'inspirer un peu de sentimens à ce qui s'attache à nous par légèreté, par espérance, par fantaisie : il faut tant de choses pour fixer ces hommes ! il faut tout à tour flatter leur vanité, leur amour-propre, leurs sens; ils sont inquiets & légers, ils ont l'esprit & le cœur libertins : l'amour n'a des chaînes que pour nous autres pauvres

28 *Lettres de deux Filles*

femmes; nous aimons toujours de bonne foi. Tu ne le crois pas & tu ris; tu me traiteras de précieuse, de romanesque; je crois en vérité que tu as raison; si je reste longtems loin de toi, je suis perdue; je deviens tout-à-fait morale dans ce pays, j'oublie tes leçons & je perds mon tems en réflexions. — Ne me méprises pas encore, cependant; j'ai des ressources; je dépends, je l'avoue, un peu des personnes que je vois & des lieux que j'habite; je veux te parler de celui où je suis aujourd'hui & de ce que j'y fais. J'aime à croire, & je me persuade que ce que je te dis de moi, ne t'est pas indifférent, & que tu veux même savoir tout ce qui me regarde. — Tu fais que lorsque le docteur *Tutton* m'eut ordonné l'air de la campagne, notre bonne voisine *Maknar* m'indiqua celle-ci, & la fit louer pour moi; elle connoissoit le logement & les maîtres de la maison; j'étois si malade, qu'elle ne vou-

lut point me laisser aller seule, & elle m'accompagna avec ma femme de chambre. — Nous mîmes deux jours à faire la route; nous étions près d'arriver, lorsque notre voiture se cassa; nous attendions au chemin qu'elle fût raccommodée, & pendant que le voiturier & d'autres hommes étoient occupés à la rattacher avec des cordes, il passa un carrosse à quatre chevaux avec des domestiques en livrée; il étoit vuide, & c'étoit l'équipage de milord *Darby*. La *Maknar* proposa au cocher de nous conduire où nous voulions aller; il n'y avoit plus que deux milles de chemin, & le détour n'étoit pas d'une lieue: on promit une récompense au cocher, & il accepta. — Nous arrivâmes donc à cette maison, qui est une ferme appartenante à un homme qui vit toujours à Londres; elle est à cent pas du village de Clamsted, qui est éloigné de vingt-cinq milles de Bristol, & de quinze de Bath. — Les

30 *Lettres de deux Filles*

fermiers , qui sont de bonnes gens , voyant une voiture à quatre chevaux , & une livrée, nous témoignèrent les plus grands respects : le cocher , pressé de regagner son chemin, ne se donna pas le tems de parler de nous. La voiture raccommodée vint prendre la *Maknar* au bout de quelques heures, & elle repartit tout de suite en me recommandant extrêmement à mes hôtes. J'étois arrivée malade, fatiguée du voyage , mais encore plus triste , plus mélancolique : je ne vis rien , je n'examinai rien ; je me jetai dans mon lit, & je défendis à ma femme de chambre de parler de moi. Bientôt elle s'est ennuyée de cette solitude & de la campagne, j'ai été obligée de la renvoyer, & elle est retournée à Londres. — Je restai plusieurs jours dans mon lit sans en sortir, n'ayant d'autre envie que de recevoir de tes nouvelles, & de t'écrire. — Cependant ma santé se rétablissoit insensiblement ,

je reprenois des forces , le retour du printems me rendoit à la vie ; alors j'ai un peu regardé autour de moi , je ne me suis point trouvée trop malheureuse , j'ai été contente de mon logement , & sur-tout des bonnes gens chez lesquels je demeure ; ils se nomment *Wilson* : ce sont de bons fermiers , paysans occupés des ouvrages de la campagne , vivans de leur travail & du loyer de leur maison : la famille est composée du père , de sa femme , & d'une fille de seize ans ; les ouvriers & les gens de la campagne sont logés dans une autre maison séparée par une cour. Le logement des fermiers est composé d'une grande cuisine , d'une chambre & d'un petit cabinet ; mon appartement est au-dessus , j'ai une petite anti-chambre , une chambre qui pourroit être un petit salon de compagnie ; une chambre à coucher & un petit cabinet où j'ai mis ma toilette : le tout est proprement arrangé , & simple.

32 *Lettres de deux Filles*

ment meublé; je me trouve très-bien logée; je suis fort bien nourrie; la mère est assez bonne cuisinière, & ils sont accoutumés à tenir des pensionnaires, & à loger des malades qui vont à Bath, ou qui en reviennent. — Je t'assure que je suis heureuse d'être tombée entre leurs mains, ce sont les meilleures gens du monde; le père est absolument occupé des ouvrages de la campagne, je le vois peu; la mère ne quitte la maison que pour porter quelquefois les repas aux champs; elle n'est point causeuse, point curieuse, point empressée, & cependant douce & honnête. — Pendant les premiers jours que j'étois malade, ils ne m'ont donné que les soins que je demandois; ils ont été officieux & discrets; cette manière m'a attaché à eux, je les aime & ils sont contents de moi. — Leur fille, qui se nomme Betty, seroit jolie si le soleil n'avoit brûlé son teint; je l'ai prise en affection à cause de sa douceur & de sa

naïveté; j'en ai fait ma femme de chambre à la place de celle que j'ai renvoyée; ses parens en sont charmés, ils croient sa fortune faite; ce qu'ils ont vu à mon arrivée leur en a imposé sur mon compte, & les recommandations de la *Maknar* ont achevé de les tromper & de leur persuader que je suis un personnage de grande considération. Ils me traitent avec un respect extrême; je t'avouerai que j'en souffre en secret; je sens que je ne mérite pas tout-à-fait la bonne opinion qu'ils ont de moi, & j'en suis humiliée; je t'avouerai aussi que leur confiance là-dessus me flatte, & l'idée qu'ils ont que je ne puis pas les tromper, excite chez moi une indécision pénible, c'est un combat entre la vanité & la franchise. Je suis jalouse de leur simplicité, de leur bonne-foi; en attendant je jouis de leur erreur, & pour ne pas les en tirer, ils n'ont encore vu chez moi que fierté, & générosité. J'ai toujours avec eux un

34 *Lettres de deux Filles*

air de dignité & d'affabilité qui t'amuseroit , & il ne tiendra qu'à moi de leur faire croire tout ce qu'il me plaira. — Je mange toujours seule dans ma chambre ; il ne me faut que des mets fort simples , des légumes , du laitage , & mon hôtesse les apprête fort bien. — Betty m'aime & me respecte , elle m'intéresse & je la traite avec une familiarité convenable ; elle est régulièrement à ma toilette , elle a très-vîte appris à l'arranger , elle a de l'adresse , & je pourrai peut-être en faire quelque chose. La parure , les pommpons la réveillent singulièrement : je trouvai l'autre jour en rentrant chez moi qu'elle s'étoit ajustée une coëffure , des rubans , du rouge , des mouches ; sa figure t'auroit fait rire. — Ma chambre donne sur un petit jardin fermé d'une haie , au-delà est un verger planté irrégulièrement d'arbres fruitiers très-touffus : dans ce moment ils sont en fleurs , c'est un bouquet déli-

cieux; j'y fais mes promenades ordinaires, je ne les ai pas encore étendues plus loin. — Je n'ai que des notions fort confuses de mon voisinage; je veux cependant le connoître, ce sera une occupation, peut-être un amusement, & je t'en ferai part. — Je ne veux te faire grâce de rien, au risque d'exciter ta colère & ton dépit. — Aujourd'hui je ne te dirai rien de plus. Le courier va passer. Adieu, ma chère Nancy; écris-moi.



L E T T R E IV.

*De Nancy Tomfield , à Camille
Bakinson.*

Londres, le premier Mai.

TU es plaisante , Camille , de t'imaginer que je puisse te craindre : moi , être jalouse de toi ? de toi ; pauvre fille ! Tu serois belle comme l'aurore & le soleil , ce que tu n'es pas , que tu ne me ferois pas la moindre peur ; je serai toujours plus adroite que toi , & si tes traits ont quelque chose de plus régulier que les miens , si tu crois avoir l'air plus noble , j'aurai toujours plus d'agrémens. — D'ailleurs , tu es un composé si bizarre de vanité & de sentimens , de hauteur & d'ambition , de prétentions & d'indifférence , que je ne te craindrai jamais : crois que ce ton précieux ennuit les hommes , que ta fierté les rebute ; tu veux qu'on te respecte & qu'on

espère, qu'on t'aime & qu'on languisse : tu as fort mal écouté mes leçons là-dessus. — J'espérois que cet homme de la cité, si riche, & qui avoit l'air de penser à toi sérieusement, & qui t'a plantée-là, t'auroit un peu changée ; mais je crois que tu es incorrigible, & si je t'aime, c'est par pitié. Tu me fais bien rire avec ce bel éloge de mes vertus, & si tu n'avois pas le ton de la bonne foi, je croirois, en vérité, que tu te moques de moi. C'est, sans doute, une belle action que d'avoir soin de sa mère ; tu fais bien d'ailleurs que parla j'achette ma liberté ; je n'aime pas la contradiction, & à son âge on a tant d'humeur ! il faut tant de ménagemens ! Pour ma sœur, ne voudrois-tu pas que j'en fisse une rivale ? ne faut-il pas chercher à se faire des protections en tâchant de la marier ? Ne faut-il pas quelque appui contre les accidens que notre gaieté peut nous attirer ? Crois-tu en-

38 *Lettres de deux Filles*

core que ce soit sans dessein que je ~~fais~~ généreuse, & que je fais des charités? Ne vois-tu pas que c'est un moyen d'être intéressante : tu es quelquefois bien novice, j'allois dire bien imbécille, & dans ton village, tu ne te formeras pas. Profites au moins de ce que je te dis, & sur-tout reviens bien vite si tu ne veux pas qu'on t'oublie. — Je suis assez contente de milord *Belton*; il est gai, aimable, généreux : il voudroit que j'allasse passer une partie de l'été à la campagne dans une jolie maison à trente milles de Londres; nous ne serions plus qu'à quarante milles l'une de l'autre; nous pourrions nous voir : il y aura bonne compagnie. Adieu; je vais à la comédie, de-là à *Renelagh*. — Demain nous aurons une assez jolie partie sur la rivière. — Je te laisse avec tes paysans, tes vergers & ta vie champêtre. — Ecris-moi tant que tu voudras : il y a toujours dans tes lettres quelque chose qui amuse.

L E T T R E V.

Camille à Nancy.

Le 5 Mai.

Q U E tu es cruelle, ma chère Nancy ; tu ne crains point d'empoisonner ma solitude par des idées de plaisir , par le contraste de ta vie avec la mienne. Je t'avouerai que cette comédie, que *Renelagh*, que ta gaieté, ont porté dans mon ame un instant d'ennui & d'impatience. Je crois que si Betty n'étoit venue dans ce moment m'interrompre en me proposant de voir passer une noce de village, je parlois tout de suite , & je retournois vers toi ; mais le calme est bientôt revenu , & de la foiblesse & un mal de tête m'ont fait sentir que je devois rester encore ici. Je te garde tout le mal que tu me fais ; une fois rétablie & à Londres, il n'y aura plus de ménagemens pour toi ; tu auras beau te défendre de la ja-

40 *Lettres de deux Filles*

lousie, tu en feras dévorée. — Il est plaisant à toi de te justifier de tes vertus ; à t'entendre, on diroit que ce sont des vices. Ta modestie, ta franchise, ta naïveté sont charmantes : tu ne veux pas te parer de ce qui feroit la vanité de tant d'honnêtes femmes ; voilà ce qui m'attache à toi, voilà les raisons de mon amitié. Va, ma chère Nancy, je te croirai bonne, généreuse, compatissante malgré toi, & j'admirerai les actions qui le prouvent. J'aime ton ame, je me confie en elle ; j'attendrois de toi tous les secours, tous les sacrifices, si le malheur me les rendoit nécessaires. Tu es capable d'être une vraie amie, je le vois au travers de ta gaieté & de ta légèreté. — Aujourd'hui ne contrarie point mon goût, laisses-moi jouir à la campagne des ressources que j'y trouve ; ces vergers, ces arbres, cette vie champêtre que tu méprises, font ma consolation : la nature a toujours des droits sur nous, &

g
;
s
a
dans ce moment, je l'aime, je m'y attache : c'est dans ce verger, c'est à l'ombre de ces arbres, que plus tranquille, je réfléchis sur tout, & que je pense à toi. C'est-là où je médite sur l'avenir, où je vois le passé si mal employé. — Je n'ai point voulu rentrer chez moi avec l'inquiétude & le trouble que tu m'avois causés; j'ai voulu, ou me raccommo-der avec mes objets inanimés, ou m'en détacher tout à fait. — J'ai passé quelques momens dans mon verger avant que de te répondre; la verdure en étoit plus belle que jamais; mille oiseaux faisoient entendre leurs chants; l'air doux & frais étoit embaumé du parfum des fleurs. Je ne fais quelle tendre émotion a agité mon ame, mais il est tombé des larmes de mes yeux; alors je t'ai vu voler à tes plaisirs sans regrets, sans envie: j'ai préféré ma tranquillité & cette espèce de sentiment tendre & réfléchi qu'elle fait naître. — De la confu-



42 *Lettres de deux Filles*

sion de mes idées, il en est résulté un désir de paix & de liberté; j'ai envie le sort des gens de la campagne; il me semble qu'eux seuls jouissent des beautés de la nature, & que le bonheur est plus près d'eux. Laisse-moi donc aimer cette vie rustique, je veux m'y livrer, au moins aussi longtems que j'en aurai besoin; je verrai des paysans, je m'entretiendrai avec eux; je n'entendrai que la vérité; je m'intéresserai à leurs travaux, à leurs espérances, & lorsqu'elles seront trompées, je les consolerais, & je m'affligerais avec eux. — Quand mes forces seront revenues, je parcourrai les prairies, les bois; je ne suis point misanthrope; j'irai jusqu'au village voisin, il y aura peut-être quelque compagnie; le curé est un vieux bon-homme qui a une nombreuse famille; je ferai sa connoissance, elle me conviendra: je suis parfaitement inconnue dans tout le canton; fière, réservée, généreuse, j'en imposerai; on

me croira peut-être quelqu'illustre personnage; je m'amuserai de l'erreur, & je tromperai la curiosité, ce sera une occupation. — Tu vois, chère Nancy, que mon imagination ne s'en tient pas aux arbres & aux bergers, & déjà même j'ai pris quelques informations sur mon voisinage, d'une espèce de galerie qui est au haut de mon escalier, & où je prends quelquefois le thé. On découvre une assez grande étendue de pays, plusieurs hameaux, & quelques grandes maisons de campagne. La plus considérable appartient à un milord *Walmore*, qui y demeure toute l'année avec sa famille. J'ai voulu savoir quelques détails sur eux; j'ai questionné la mère de Betty. Dites-moi, ma bonne femme, connoissez-vous les gens qui habitent cette grande maison? Oh oui, miladi! Ce sont des gens bien honnêtes, bien riches! — Je ne suis point miladi, mon enfant, je m'appelle miss Camille. — Oh nous

44 *Lettres de deux Filles*

avons beaucoup de respect & de considération pour vous, miladi. — Je vous remercie; je vous prie, appelez moi *miss* Camille, & dites-moi qui demeure dans ce château? — *Miss*, sauf votre respect, c'est milord *Walmore* avec miladi sa femme, & *miss* Henriette leur fille, & sir Robert leur fils. — Et comment vivent-ils? — Ils sont fort honnêtes, fort généreux; sir Robert est un charmant homme. . . . Elle vouloit entrer dans de plus grands détails; elle m'avoit appelé miladi, je n'avois plus que de la vanité, & je n'ai témoigné que de l'indifférence. J'en ai imposé à ces bonnes gens, ai-je pensé; ce n'est pas par ma dépense, par mon train, c'est peut-être cet équipage qui m'a amenée; mais encore mieux, c'est quelque chose de noble qu'il y a dans ma personne, dans mes manières. Je n'empêcherai point l'illusion, mon amour propre est tout disposé à se prêter à l'erreur & à en jouir; elle se répandra dans les en-

vrons, on me respectera, on me recherchera; plus j'affecterai de me cacher, mieux on croira ce qui n'est pas : & voilà un riche sujet pour mon imagination. Tromper ces bonnes gens de la campagne, de même tout le canton, seroit assez mon goût; ils s'y livreront de bonne grâce. Bien différens du monde de la ville, ils croient tout, s'étonnent de tout, sont curieux d'histoires & de contes, & s'occupent volontiers des autres. Sera-ce ma faute, si je les trompe? Je puis en faire un amusement dans ma retraite: c'est me rapprocher de tes leçons, Nancy, & exercer utilement mon esprit; il ne faut point, je crois, le laisser languir dans le repos. Mais où me conduit un mot échappé à cette bonne femme, & que je suis loin de mes premières idées! L'imagination, l'amour-propre, les passions, sont là toujours prêtes à se repaître de tout ce qui peut les mettre en jeu; mais je fais apprécier les objets, & je retourne

46 *Lettres de deux Filles*

à ma première tranquillité. — Je t'ennuie sûrement, je t'excède; tu n'aimes pas à penser, & moi je ne fais faire que cela : ce sera sur-tout en te disant que je t'aime. Adieu.

L E T T R E V I.

De la même.

Du 10 Mai.

JE doute, ma chère Nancy, qu'il y ait eu dans ma dernière lettre quelque endroit qui ait pu t'amuser; il te faudroit des faits, des évènemens, & je n'ai que des raisonnemens, du verbiage. Tu ne seras pas beaucoup plus heureuse aujourd'hui; tout se passe dans ma tête, & j'ai besoin de causer. Il faut que tu saches tout ce que je pense, pour juger de tout ce que je fais : je t'en prie, écoute-moi; j'aurai peut-être recours à toi; & à tes conseils; tu peux m'être utile;

ainsi je te prends par ton foible, & je te vois déjà curieuse de ce qui peut en être l'objet. — Je t'ai parlé vaguement de ce château, de ce lord qui l'habite, de son fils Robert, de ce jeune homme de vingt-deux ans qui doit être charmant, qui n'est point sorti encore d'avec ses parens, qui est riche; il en faudroit moins pour échauffer mon imagination. Le calme ne peut régner long-tems dans l'ame d'une femme : le plus petit mouvement de vanité & de coquetterie, le moindre soupir de l'amour la trouble & l'agite : les tempêtes se succèdent & le cœur est emporté. Me voilà donc avec l'idée de ce sir Robert ; eh bien ! que veux-tu que j'en fasse ? Sera-t-il pour moi un arbre, une pierre ? Je suis femme cependant. Un milan qui, du haut des cieux, découvre une colombe, voit sa proie ; ses yeux perçans ne la perdent point de vue ; il continue cependant de planer tranquillement jus-

48 *Lettres de deux Filles*

qu'au moment favorable où il peut fondre
sur elle & la saisir : devine qui est le mi-
lan , devine qui est la colombe , & re-
connois-tu ton amie ? crois-tu mon espi-
sans projet , sans occupation ? D'abord la
curiosité a voulu être satisfaite , & tu
vois de quel air indifférent j'ai ramené
les questions sur ce sir Robert : on m'a
tout dit : il chasse beaucoup , il passe
souvent par ce chemin , il vient quel-
quefois ici ; il est affable , parle à Ber-
ty ; il veut la marier , il est généreux
& fait du bien aux pauvres ; & sa figu-
re ? — Il est grand , bien fait ; si miss
vouloit le voir ? — Je ne veux voir per-
sonne , ma bonne femme , entendez-
vous ? Personne ; je ne suis ici que pour
ma santé , — & je suis rentrée brusque-
ment chez moi. — As-tu entendu ce
portrait , chère Nancy ? ne vois-tu pas
ce jeune homme , veux-tu que je le
laisse échapper ? Dois-je lui laisser la
liberté ? Il tombera dans mes filets ; il y
tombera

tombera, je te le promets; il me verra dans ce jardin, il me rencontrera dans ce chemin; il sera frappé d'un objet nouveau: il n'a vu que des campagnardes, leur simplicité est si gauche, leur modestie est si bête! Voilà ma tête qui se remplit de projets; adieu paix, adieu tranquillité; mes vergers ne verront peut-être plus que soucis & inquiétude: la nature a déjà perdu à mes yeux: un mouvement de l'ame, un désir, une espérance valent mieux que toutes les prairies & tous les bois du monde. Mais je ne suis pas encore assez instruite: cet homme n'est peut-être que quelque grand nigaud, qui n'a jamais quitté ses parens, qui a peur des femmes, & qui ne court qu'après les renards de sa terre: vingt-deux ans cependant, Nancy! je dois au moins valoir un renard, qu'en penses-tu? — Après avoir promené mes idées sur toutes les possibilités, je m'en suis tenue à

50 *Lettres de deux Filles*

celle de te rejoindre le plus vîte qu'il seroit possible. Je me suis trompée quand j'ai cru pouvoir languir ici dans la paresse & le désœuvrement, & je ne pense plus qu'à te revoir bientôt. — A toute bonne fin, cependant, j'ai voulu examiner un peu les habillemens que j'avois avoit moi; j'ai défait un coffre qui étoit resté fermé jusqu'à ce moment; j'ai trouvé avec plaisir des robes simples, des robes parées, des déshabillés de toutes les pièces : celui-là petit-soufre est marqué pour les jours où l'on croit qu'il peut venir quelqu'un; ce rose & blanc pour les promenades peu éloignées; ce rose noisette pour les premières visites; celle-là verd-d'eau pour les châteaux. Mais il y a bien longtems que je ne suis habillée. — On dit qu'il vient quelquefois du monde dans ces chemises chez les *Wilson*; il passe des hommes à cheval près de la maison: si je sortais, je ne voudrois pas que l'on me vît d

cet équipage de malade : voyons si je puis encore mettre ce déshabillé soufre. — Je ne fais comme il s'est fait que je me suis trouvée coëffée, habillée & parée. Je me portois assez bien ; j'ai voulu prendre le thé sous ces arbres, pas fort loin du chemin, & pendant ce tems-là, il n'a tenu qu'à Betty de me parler de qui elle auroit voulu : elle n'a dit mot de qui que ce soit. Le chemin est une route de traverse peu fréquentée, & personne n'a voulu y passer. — On ne veut pourtant pas avoir mis son déshabillé soufre en vain, & tout d'un coup je me suis reprochée de n'avoir pas encore fait de visite au ministre du village. Une femme de ma considération ne doit pas être inconnue à son pasteur, quand même elle garde l'*incognito* ; c'est une visite honnête, décente, dont tu comprends que je ne puis pas me dispenser. Je me suis sentie des forces, & j'ai dit à Betty de m'y

52 *Lettres de deux Filles*

conduire. Nous marchions lentement, & sans rien dire; mais la curiosité étoit toujours-là. Il parle souvent à Betty, disois-je, sa naïveté peindra avec vérité. — Dites-moi, Betty, nous n'avons point de voisins? — Pardonnez-moi, miss, il y a de ce côté, à deux milles, une grande maison, où demeurent deux demoiselles; elles sont pauvres, elles ne sortent presque point. — Deux demoiselles? sont-elles jolies? — L'une n'est plus jeune, l'autre est encore jolie. Dieu soit béni! des campagnardes vieilles, je ne les crains pas, j'en ferai peut-être des amies. — Betty m'a menée encore dans deux ou trois maisons tout aussi intéressantes : l'une, c'étoit un vieux militaire goutteux; l'autre, une vieille veuve retirée. — Mais Betty, ai-je repris, ce château que nous voyons-là entre ces arbres? — J'ai cru que miss savoit qu'il étoit à milord *Walmore* : son fils vient quelquefois au village; c'est un seigneur

fort affable. — Vous le connoissez, vous lui avez parlé, Betty? — Oh! oui, mis; quand il me rencontre, il me prend sous le menton, il dit toujours qu'il veut me marier; il est si bon, & il a une figure si charmante! — La petite m'a dit cela d'un ton animé qui m'a fait plaisir. Tu as entendu, Nancy, sous le menton. M'échappera-t-il, si je veux me donner quelques peines, & faut-il le mépriser, qu'en penses-tu? Enfin, nous sommes arrivées à la cure, j'ai demandé à voir M. le docteur : dans ce moment, j'ai été dans le plus grand embarras; j'ai réfléchi qu'il faudroit dire à ce bon homme qui j'étois, mon nom, mes qualités; tu comprends que je ne puis pas être la fille du pauvre ministre de Palmill, ni ton amie, ni celle de sir B... Je ne veux pas détruire une opinion qui me vaut des respects, de la considération. — Dis-moi donc qui je suis; suis-je de Londres, d'Irlande, d'Ecosse? Si c'est de Londres, il

54 *Lettres de deux Filles*

me faudra des parens , des connoissances , & où les prendre ? — D'Ecosse , d'Irlande ? je ne connois personne de ces pays-là ; je n'en fais point le langage. — Il a vîte fallu forger une histoire ; j'ai pensé que je pouvois très-bien être une jeune Irlandoise élevée à Londres , avec des parens qui s'y sont ruinés par des procès , & qu'ayant été malade presque toute ma vie , mes chers parens m'avoient mise ici pour ma santé , & aussi par économie pendant un voyage qu'ils font dans leurs terres au fond de l'Irlande ; ce pays-là n'est-il pas assez éloigné pour ce petit mensonge ? Il faut bien aussi changer un peu mon nom , c'est le vrai moyen de faire croire que l'on en a un : mais ces lettres ont toujours été adressées à C. Bakinson , & mes parens qui m'écrivent , savent bien comment je m'appelle ; cependant on peut fort bien substituer une M au B ; Makinson est plus Irlandois , souviens-

t'en. Tu vois, ma chère Nancy, qu'un roman est assez vite inventé ; peut-être mon histoire en deviendra-t-elle un ; en attendant, tâche de t'en amuser. — Dans ce moment, je n'eus pas besoin de cette fiction qui se présenta d'abord à mon esprit : une vieille servante du curé vint nous dire qu'il étoit allé avec toute sa famille jusqu'à un mille d'ici, accompagné d'un de ses fils qu'il envoyoit à Oxford ; j'ai donc été hors de peine. J'étois un peu fatiguée, j'ai demandé à me reposer, & je suis entrée dans le presbytère ; en y entrant, j'ai éprouvé un serrement de cœur, dont je n'ai pu dans cet instant me rendre raison. Lorsque j'ai été dans le parloir, j'ai vu au-delà, par une porte entr'ouverte, une espèce de bibliothèque ; l'image de mon père s'est retracée dans mon esprit, la tristesse s'est emparée de mon ame ; mille idées funestes sont venues m'affaillir ; j'ai éprouvé un trouble dont je n'ai pu sortir qu'en

56 *Lettres de deux Filles*

fuyant ce lieu qui me rappeloit les premières années de ma vie. — Dis-moi, Nancy, qu'est-ce que c'est que mon ame qui cède à toutes les impressions, qui en reçoit de tout ce qui l'environne, qui dépend de tous les objets qui la frappent? Tu ris de ma foiblesse, je le vois; ces sentimens sont loin de toi: je devrois te les cacher. — Je suis donc revenue chez moi bien fatiguée, bien ennuyée, bien humiliée de mes idées & de mes projets: cependant, je n'ai pu renoncer à celui de paroître ce que je ne suis pas, pour quelques semaines que je serai dans ce pays: qu'est-ce que je hasarde? J'y ai pensé sérieusement depuis cette visite au ministre de Clamsted; je serai connue de sa famille, ils voudront me traiter comme leur égale, & ma fierté s'y refuse. — En me repentant de cette visite, je m'amusai de l'idée de changer de nom & de qualité; l'opinion des autres est toujours au des-

sous de ce que l'on mérite, & je veux atteindre à celle que je dois avoir donnée de moi. — Au reste, je ne ferai que de confirmer ce que l'on a commencé à croire : depuis mon arrivée avec l'équipage de milord *Darby*, je suis une ladi, les *Wilson* en mettroient la main au feu ; d'ailleurs, ma chère amie, pensons un peu ; ce sir Robert, ou quelque autre homme du voisinage me verront ou ne me verront pas ; ils entendront parler de moi, je les rencontrerai dans le chemin, dans quelque maison : n'est-il pas important d'éblouir & d'en imposer d'abord ; on voudra savoir qui je suis, & si on le fait, l'impression sera manquée. Camille Bakinson n'est rien : je vois lever les épaules, hocher la tête, & j'entends le ton de la pitié & du dédain ; on m'abordera avec familiarité, on me traitera avec une politesse & une complaisance qui dira si bien que je ne suis qu'une petite fille de Londres ; je ne ferai qu'une sottise

58 *Lettres de deux Filles*

si je veux affecter de la réserve , & qu'une impertinente , si j'ai de la hauteur. Mon enfant , je ne veux absolument pas être Camille Bakinson. Les campagnards sont fiers, & je crains leur franchise ; ils sont crédules , je saurai leur en imposer ; je serai ce qu'il me plaira , & les tromper là-dessus ne tient pas du prodige. Tout bien réfléchi , je m'attache à l'idée d'être Irlandoise : je suis pauvre, mais d'une très-grande condition ; si le nom de Makinson n'est pas connu , c'est que rien ne l'est dans la province , dans un village si loin de la ville & de la cour. Je parlerai de mes parens avec une assurance orgueilleuse : mon père n'est pas lord , mais j'ai un oncle qui est pair d'Irlande ; il a servi avec distinction , je crois même qu'il est estropié depuis la bataille de *Menden* ; il porte le nom de *Fitzmary* , qui est le titre de la famille ; c'est un terrible homme , & il trouveroit bien mauvais que

sa nièce ne fût pas respectée de tout le monde : je vais l'attendre tous les jours.

— Voilà de quoi je repaîtrai le peuple de ce pays , pendant les quatre ou cinq semaines que j'y serai. — Hélas ! ma chère amie , lorsque j'eus bien occupé mon imagination de ces fagots & de ces folies , je n'en fus que plus triste & plus humiliée , & j'étois si fatiguée de ma toilette , de ma promenade & de mes projets , que j'en ai eu des vapeurs. J'ai passé près de deux jours entre mes rideaux : aujourd'hui je suis mieux , j'en profite pour t'écrire. Si ma lettre est trop longue , penfes que je n'ai que toi , & que je t'aime tendrement. Adieu , ma chère amie.



L E T T R E V I I.

De Nancy à Camille.

Londres, 25 Mai.

TU me fais pitié, ma pauvre Camille, je n'ai pas voulu te le dire d'abord ; mais, en vérité, je crois que la tête te tourne tout à fait, je ne te reconnois plus. Mes amies auxquelles j'ai lu des morceaux de tes lettres, me disent que tu es folle : Milord *Belton* qui est plus honnête, assure que tu as des vapeurs très-fâcheuses, & ce malheur l'intéresse à toi : il te croit capable de prendre une passion malheureuse. — Dis-moi, je t'en prie, où as-tu pris ces idées extraordinaires & romanesques qui te passent par la tête ? Tu pleures, parce que tu vois du gazon verd & des arbres en fleurs ; tu t'arracheras donc les cheveux quand ils auront des fruits ? Tu te perds entièrement à la campagne, & permets :

moi de douter un peu que tu deviennes si jolie , car tu ne serois pas si triste. — Ce ton langoureux de tes lettres nous a bien fait rire ; si tu continue , nous te verrons en bergère , & avec ta houlette conduire tes moutons dans la prairie , écouter le murmure du ruisseau , chanter la douce mufette , tandis qu'un tendre berger fera résonner son chalumeau ; tu vivras de sentimens , tu te nourriras de sons , tu t'habilleras de verdure , tu te pareras de fleurs champêtres , & ta vie sera charmante. — Allons , ma pauvre Camille , renonce à ce galimathias sentimental , il est ridicule ; reviens avec nous , & si je ne te revois pas ici dans peu de tems , je te croirai très-malade , ou du moins fort enlaidie.... Tu as toujours été fort raisonneuse ; mais pleurer pour des arbres , pour une cure de village ! En vérité c'est folie. Et ce sir Robert , qu'en veux-tu faire ? Son nom seul me fait bâiller. Je t'avouerai que hier , à

62 *Lettres de deux Filles*

un souper chez moi, nous nous égayar
un peu à tes dépens; il ne fut question
de la bergere Camille & du berger I
bert, que nous ne manquâmes pas d'
peler Robin; nous voulions t'envo
un chien avec un ruban couleur de r
— Encore une fois, ma chère Camil
reviens vite; je suis en peine de toi
de ta tête. Nous t'aimons tous enc
beaucoup, on ne t'oublie point; n
ne nous laisses pas long-tems pens
toi sans te voir, & n'attends pas qu
nécessité te ramène. Nous irons, je cr
bientôt à la campagne, je pense
nous y mènerons une vie très-agréal
je voudrais bien que tu fusses avec n
— Adieu, ma pauvre Camille, revie
tu trouveras toujours ton amie Nancy



L E T T R E V I I I .

De Camille à Nancy.

Le premier Juin.

IL n'y a qu'un mot dans ta lettre , ma chère Nancy , c'est que tu m'aimes ; je ris de tout le reste , & je n'y vois que ta gaieté , que ta légèreté ; tu comprends bien que tout ce que tu me dis d'ailleurs , ne peut pas combattre les sentimens que j'éprouve , & que tu éprouverois toi-même dans les circonstances où je suis. Oui , Nancy , si rendue à toi-même , si loin du bruit du monde , si livrée à tes réflexions , tu laissois rentrer dans ton ame le calme & la paix , tu serois plus sensible aux beautés de la nature , aux douceurs de l'amitié ; l'amour seroit pour ton cœur un sentiment de préférence qui se voue à un objet unique ; ce que tu appelle romanesque , devient jouissance pour nos ames , & ce sont les

64 *Lettres de deux Filles.*

plus vives. Si nous en sommes privées, si nous ne les connoissons pas, c'est que dans le monde, notre vie est livrée à l'inquiétude, à l'ambition, à l'activité brûlante de l'amour propre mal entendu ; c'est que dans le tourbillon de la société il n'y a que le choc des passions, & jamais l'effort libre du sentiment ; la tranquillité nous paroît le néant, & le repos une mort. Pour nous y soustraire, nous préférons l'intrigue, l'apparence du plaisir, les événemens, & la vie s'est écoulée sans avoir joui du plus grand des biens — Je fais que les arrangemens de la fortune, les conventions de la société le veulent ainsi ; mais c'est de quoi je murmure, que dans tout cela la nature ait été si peu écoutée, que nous soions fait d'une manière, & qu'il faille vivre d'une autre ; que l'opinion soit tout, & la réalité si peu : on veut exister hors de soi & on se perd de vue ; on vit entre la révolte & la soumission, & tout échappe. I

semble que les hommes n'ont cherché qu'à multiplier les poisons de leur vie; ils ont craint de rendre les jouissances trop faciles, & ils les ont presque anéanties: je fais qu'ils s'éblouissent avec ce beau nom de vertu. C'est cette superbe vertu qui tient aux apparences, aux circonstances, & dont ils se jouent quand il leur plaît. A quoi tiennent-elles, surtout chez la plupart des femmes? A plus ou moins d'artifice & de bonheur. Une fille est perdue, de ce qui fait la gloire d'une femme. Le mariage n'est plus qu'un jeu dont il s'agit de corriger la fortune; & la vie, qu'un métier qui dépend de l'adresse & du hasard. Tu penseras comme moi, ma chère Nancy, quand tu voudras réfléchir; & si tu parviens jamais à goûter le calme & le repos, tu seras étonnée d'avoir cherché le bonheur ailleurs que dans le sentiment vif de ton cœur; tu regretteras tant de peines perdues, tant d'espé-

66 *Lettres de deux Filles*

rances trompées. Aujourd'hui tu étouffes dans le bruit, les dispositions de ton âme tu te fuis, tu craindrais de te trouver avec toi-même; & à force de t'échapper tu ne te connois plus, & ta gaieté naturelle te sauve de la réflexion. — Que j'ai envie souvent cette gaieté charmante qui te caractérise ! Tu fais l'inspire & l'on te croiroit heureuse en te voyant presque toujours rire & plaisanter. Mais je ne fais être que sérieuse, mélancolique, je pense trop peut-être, & toujours j'ai éprouvé un combat entre mes idées & mes sentimens; c'est ce qui cause cette tristesse que tu m'as souvent reprochée. Mon éducation, cette belle éducation qui avoit donné tant de peine & tant d'espérances à mon père, fait qu'ouvrir un champ plus vaste à mes desirs. Il y a au fond de mon âme une ambition que je ne puis pas toujours maîtriser. Une conquête, un homme n'est rien à mes yeux, s'il ne réunit

tout ce qui peut flatter mon amour-propre. Si je ne captive pas en entier toutes ses facultés, & si mon esprit n'achève pas tyranniquement ce que mes attrait ont commencé, je méprise mon ouvrage. — Voilà mon secret, Nancy, voilà la source de toutes mes idées, voilà celles que j'ai sur les hommes que j'ai vus, & sur sir *Robert* que je verrai j'espère; je ne t'en parlerai point aujourd'hui; ce que j'en ai appris, ne vaut pas la peine de t'être mandé : tu n'auras que mes réflexions, dont tu ne te soucies guères, mais elles sont le produit de tes folies, de tes plaisanteries. La contradiction réveille mes idées, je veux me rendre raison de tout ce que je pense, approfondir tout ce que je sens, & me justifier à tes yeux. Tu fais comme j'aime raisonner, discuter, prévoir, c'est ce qui me rend un peu causeuse, & comme j'en ai le tems aujourd'hui, je m'y livre; tu sauras exactement & ce que je pense, &

68 *Lettres de deux Filles*

ce que je fais. — J'ai cru entrevoir que tu étois en peine de mes moyens de subsister ; tu fais que je n'ai pas dépensé tout l'héritage de mon père ; & avant mon départ, mon tuteur m'a envoyé ce qu'il avoit encore à moi. Ici, je dépense peu, & je pourrois y vivre deux ou trois ans sans autres secours. Je n'attendrai cependant pas tout ce tems-là pour te rejoindre ; c'est bien le plus vrai de mes projets. — Remercie milord de l'intérêt qu'il prend à moi ; & vous autres, ne vous moquez point de la pauvre Camille qui t'aime bien sincèrement. Adieu, chère Nancy,



L E T T R E IX.

De Nancy à Camille.

De Londres le 6 Juin.

MA foi, ma pauvre Camille, je n'ai pas trop compris ta dernière lettre; c'est un galinathias au-dessus de mes forces; ne pourrois-tu pas être un peu plus bête, c'est-à-dire, un peu plus claire avec moi? Que veux-tu que je fasse de tes raisons, de tes réflexions? Je te prie de m'en faire grâce, elles me sont inutiles. — J'ai bien, comme tu dis, un sentiment de préférence, mais c'est pour le plaisir, & je s'accommode fort bien de ceux que l'on trouve dans ce tourbillon, dans ce monde dont tu parois si dégoûtée. Que ceux qui se méprisent s'en passent, c'est fort bien; mon opinion vaut bien la leur, & je ne rais celle de personne. — Milord est toujours plus galant; des parties de plaisirs, des présens, des billets charmans:

70 *Lettres de deux Fille*

je trouvai l'autre jour sur ma toi
boucles de brillans superbes. —
quelques jours, nous irons en
compagnie admirer ces beautés
nature que tu vantes ; je te pro
être extrêmement sensible. A pr
beautés de la nature, ce pauvre
que tu as vu quelquefois chez mo
paroissoit assez amoureux de toi,
demander de tes nouvelles ; il a
lade, il est pâle & maigre à fair
il vouloit savoir le nom & le li
retraite ; je n'ai pas voulu le lui c
ra permission. Il m'a prié inst
de te faire au moins parvenir cette
je la joins ici, & je ne veux
retarder la lecture. Adieu, chère C
nous nous réjouissons beaucoup c
voir ; mais si tu restois encore be
tems sans revenir, nous pourr
ne pas te reconnoître.



L E T T R E X.

De Master Bromby à miss Camille.

J'E n'ai plus besoin, mademoiselle, de rappeler ici le sentiment que j'ai pour vous, & que je vous ai témoigné souvent chez miss *Tomfield*; il est toujours le même, & c'est pour vous en parler que j'ai le plaisir de vous écrire aujourd'hui.

— Je sais que vous avez été malade, que vous vous êtes retirée à la campagne; j'aurais été vous y chercher, si j'avois pu découvrir votre demeure; mais quelle que soit la raison de votre retraite, j'ai toujours le même attachement pour vous; votre caractère & votre figure me sont tout à fait convenables; vous savez que je possède une très-ample fortune, & que je ne regarde pas à quelques centaines, ni même à quelques milliers de livres sterlings. — Je dois retourner

72 *Lettres de deux Filles*

pour une année ou deux à la Jamaïque, je vous propose, mifs, d'y venir avec moi; je vous ferai une bonne promesse de mariage seulement fous quelques conditions; & quoi qu'il arrive, je vous affurerai une très-grosse portion de mon bien. — Vous pouvez juger par-là de mon amitié & de ma passion, & j'attens votre réponse favorable, & j'ai l'honneur d'être bien tendrement, &c,



LETTRE

L E T T R E X I.*Camille à Nancy.*

Le 10 Juin.

JE te pardonne bien , ma chère Nancy , de ne pas comprendre mes lettres ; je te pardonnerois même de ne pas les lire , j'aurai malgré tout cela du plaisir à les écrire. — J'ai été accoutumée de bonne heure à penser ; j'aime à causer & à écrire : je suis un peu bavarde , ce qui est assez naturel à vingt-deux ans. J'ai entrevu le monde , & je raisonne comme si j'y avois été toute ma vie : passes-moi tout cela , & je prendrai en bonne part tous tes sarcasmes ; tes défauts valent bien les miens ; mais que surtout rien n'altère notre amitié ; ainsi ne te rebutes pas , aujourd'hui tu me comprendras mieux. — D'abord je te prie de dire à Master Bromby que j'ai pour lui la plus grande horreur ; s'il étoit venu me cher-

74 *Lettres de deux Filles*

cher, j'aurois fui au bout du monde. Voilà toute ma réponse, & pour me distraire bien vite de son idée, laissez-moi te continuer mon journal historique. — L'autre jour après t'avoir écrit, me trouvant plus gaie & mieux portante, je mis sans trop m'en appercevoir plus de soin à ma toilette; je me coëffai très-bien, je mis un très-joli chapeau & le déshabillé blanc & rose : il faisoit un de ces beaux jours de printemps où la nature est si belle, & où tout invite à en jouir, — Pour mieux rêver encore à tout ce que je venois de te dire, j'allai dans mon verger; quand je fus au bout, je trouvai dans la haie un endroit facile à passer; je le franchis, je me trouvai dans une grande prairie. Tout en suivant mes idées, je suivis mon chemin, & je ne m'arrêtai qu'à une haie qui m'empêchoit d'aller plus loin, & qui bordoit un bois. Il y avoit près d'une demi-heure que je marchois; je m'assis à l'ombre sur

l'herbe , & comme j'avois un peu chaud ,
j'ôtai mon mantelet & mes gands. La
fraîcheur , la solitude de cet endroit , le
bruit du vent dans le touffu des arbres ,
la beauté du jour faisoient naître chez
moi une douce mélancolie ; à demi-
couchée , la tête appuyée dans une
main , je me livrois à mes réflexions ;
j'en fus tirée par un bruit de chasse ; les
cors , les chiens retentissoient dans la
forêt. Il en sortit bientôt une meute , &
un moment après , j'entendis briser la
haie derrière moi , & je vis paroître un
chasseur qui , lorsqu'il m'aperçut ,
resta dans l'attitude où il s'étoit trouvé
en franchissant la clôture du bois , le
corps plié , la tête tournée de mon côté ,
les bras pendans , un fusil à la main , de
grands yeux ouverts & étonnés. Je pris
le parti de me lever & de m'en aller
avec quelque précipitation ; j'oubliai mes
gands & mon mantelet sur l'herbe , &
après avoir fait quelque pas , je revins

76 *Lettres de deux Filles*

en arrière pour les prendre. Alors la statue reprit le mouvement ; il voulut me saluer, son fusil lui échappa, il laissa tomber son chapeau ; il voulut prononcer quelques mots. Pendant son embarras, je repris ce que j'avois laissé & je m'en fuis, & je fus éloignée avant que ce pauvre chasseur sût ce qu'il vouloit faire. — A la peinture que l'on m'avoit faite de sir Robert, je jugeai que c'étoit lui ; j'aurois bien voulu regarder en arrière pour savoir ce qu'il devenoit, & si au moins il me suivoit des yeux, je n'en eus ni la force, ni la mal-adresse. Je n'étois pas sans quelque émotion ; je doutai le pas, & je fus bien vite rentrée dans mon verger. Cette rencontre étoit un événement, & moi d'y penser & de m'en occuper le reste du jour ; il m'a vu, disois-je en moi-même ; il a été frappé, sa chasse a été dérangée, l'aura-t-il continuée ? Aura-t-il suivi son renard ? Quelle impression aurai-je faite ? Qu'en

fera-t-il ? Il a pu voir où je rentrois ; fera-t-il sans curiosité ? Toutes les circonstances bien combinées, j'en conclus que je ne devois pas être bien longtems sans entendre parler de lui. Le plan de conduite est tout fait, tout arrangé ; tout est prévu ; s'il n'arrive rien, il n'y aura que des pensées de perdues ; mais il ne faut rien perdre pour ne pas penser : c'est ma maxime , & je crois que c'est ce qu'on appelle avoir de la tête ; j'en aurai, je te le promets. — J'ai très-bien remarqué la figure de ce jeune homme dans le peu d'instans que je l'ai vu, elle est bien mieux que je ne m'y attendois ; il a dans la physionomie quelque chose de naïf & de fin qui est très-agréable ; il me semble que je n'ai point vu d'homme aussi bien , & il mérite quelque attention : j'avoue que j'en suis un peu frappée ; je ne fais si c'est parce que mon imagination étoit prévenue. — Serai-je longtems sans entendre parler

78 *Lettres de deux Filles*

de lui ? Ce premier moment est décisif ; mais qu'est-ce qu'il décidera ? Il peut très-bien être de ces hommes dont l'âme ne se meut point , qui sont peu susceptibles d'impressions. Il suivoit un renard, il a vu une femme ; la différence des objets le frappe un peu , mais il en reste là ; point de curiosité , point de ce sentiment qui naît de la sympathie , point de cet intérêt qui nous rapproche les uns des autres , & alors Dieu bénisse le pauvre homme , il ne méritoit pas de me rencontrer jamais , & qu'il reste avec ses chiens & sa chère famille. — Cependant sa chasse aura été un peu dérangée , il aura eu d'autres idées au moins pendant un moment ; c'est tout ce qu'alors on pouvoit prétendre , & le champ des possibilités est ouvert. Tu vas nous traiter , lui d'imbécille , & moi de visionnaire ; je vois tout ce que tu penseras : tes idées ne valent pas les miennes , & je crois bien que nous n'aurons jamais les

mêmes; nous verrons quelles sont les meilleures. — Enfin il m'a vue, ce n'est qu'un homme qui a vu une femme; mais toutes les grandes histoires ont commencé par-là, & si je peux, ce sera une histoire. Pendant mon absence, il s'est passé chez moi un autre événement: pour un être sentimental, tout est événement. Ce sont les deux filles du ministre qui sont venues ici sous prétexte de me rendre leur visite, & dans le vrai pour s'informer de l'étrangère: c'est ce que j'ai compris à ce que Sara mon hôtesse, s'est empressée de me dire à mon retour. J'ai voulu voir tout en détail: il m'est important de ne pas ignorer ce que l'on pense. J'ai pris Betty dans ma chambre, & j'ai appris d'abord que l'on s'occupoit déjà de moi; que l'on étoit curieux de me connoître; jusqu'à présent on m'a regardée comme une malade qui devoit aller à Bath dans la saison, quoique je n'en aie jamais dit un mot. Le ministre & sa famille

80 *Lettres de deux Filles*

ont été très-fâchés de n'être pas chez eux lorsque j'y allai ; ils me font dire qu'ils feroient charmés de me voir si je voulois leur faire l'honneur d'y retourner. — Mais , Betty , comment peuvent-ils souhaiter cela , ils ne me connoissent pas ? — Oh , ils savent bien que mifs est une dame de Londres , & j'ai dit que vous étiez si bonne , si généreuse , si riche , que vous étiez comme une ladi. — Et votre mère , qu'a-t-elle dit ? — Que vous étiez venue ici dans un beau carosse à quatre chevaux , & qu'une connoissance de Londres vous avoit extrêmement recommandée ; que vous étiez sûrement d'Irlande , fort riche , & j'ai dit aussi que mifs avoit de bien belles robes , que vous receviez beaucoup de lettres , que vous lisiez & écriviez presque toujours , & que vous ne vous coëffiez presque jamais.... C'est bien là à peu près ce que je voulois que l'on dît de moi , & d'abord j'ai vu la petite vanité de ces bonnes

gens, qui veulent que ce soit une femme de condition qui soit logée chez eux ; elles répondent à merveille à mon intention , & il m'est bien permis de tirer parti de ce petit défaut , je ne ferai que le seconder ; ils me croiront une princesse du sang s'ils veulent , je ne suis pas obligée de corriger leur crédulité. — Je veux d'abord être respectée, je me cacherai , & l'on me croira quelque chose ; ensuite , j'aurai toutes les vertus ; les femmes , les commères , les vieilles filles même n'auront pas la plus petite prise , & quand j'aurai étonné tout le canton par ma réserve , quand j'aurai captivé l'admiration de tous les voisins , quand ma belle réputation m'ennuiera , je retournerai vers toi , & je te dirai que tous les hommes sont trompeurs ou trompés , & que sans doute tel est leur bon plaisir. — Demain je ferai ma seconde visite à notre ministre ; tu comprends les respects , les préve-

82 *Lettres de deux Filles*

nances de toute la famille ; je ferai affable avec cette hauteur qui en impose , modeste avec ce sang-froid qui humilie , folle avec ces manières qui annoncent la supériorité ; ils seront à mes pieds si je veux : tu ne sens point ce que cela vaut à l'amour propre ; grossièrement tu préfères l'amitié familière de milord ; tu fais trop de cas de la réalité , je ne ferai jamais de toi un grand philosophe ; je t'aimerai cependant toujours. Adieu , chère Nancy.



L E T T R E X I I .

De Camille à Nancy.

Le 15 Juin.

LAISSES-moi, ma chère amie, te dire tout ce qu'il m'arrive, t'ennuyer de tous les petits détails de ma vie; j'ai la passion d'écrire comme un auteur de vingt ans, je crois en conscience que j'aurois très-bien pu en devenir un : n'ai-je pas assez d'érudition & d'imagination pour faire des romans, par exemple? Quelques portraits, beaucoup de circonstances minutieuses, bien détaillées, ne sont pas si difficiles à imaginer; & puis des enlèvements, des reconnoissances, des gens qui se croient ce qu'ils ne sont pas ou qui ne savent pas ce qu'ils sont, il me semble que je saurois inventer tout cela; je voudrois seulement un peu plus de variété dans le dénouement : toujours le mariage ou la

84 *Lettres de deux Filles*

mort. Un pauvre auteur se tue de peine à conduire là un homme & une femme, qu'il a tâché de rendre intéressans aux dépens de la vraisemblance, & par des évènements extraordinaires ; bien rarement on y trouve les choses que l'on rencontre dans le monde, & les sentimens que l'on éprouve : on n'apprend rien pour le cœur, & il n'y a que fausseté pour l'esprit. Je voudrois au lieu de tout cela un développement bien simple de tout ce qui se passe dans l'ame & dans la tête d'une femme jusqu'à vingt-cinq ans ; une histoire fidèle de ce combat de toutes les passions, de l'amour, de l'ambition, de l'amour-propre, de la jalousie, de la crainte, de l'espérance, de la curiosité, & cela dès leur naissance, jusqu'à leur entier effet. Ces passions se trouvent certainement dans le cœur de toutes les femmes : leurs différentes combinaisons viennent de la variété des caractères, & pour les mettre

en jeu, il n'est pas nécessaire d'événemens extraordinaires; le train de la vie la plus simple, la plus commune, suffit. On connoîtroit alors ce qui décide du sort d'une femme, ce qui fait son caractère : hélas ! on verroit que les circonstances sont plus que l'éducation; que le tempérament fait plus que les principes, & que trop rarement les femmes sont heureuses par le cœur : on apprendroit à s'en défier, à ne pas porter ses prétentions sur des chimères. — Si tu pouvois un peu réfléchir, tu sentirois toutes ces vérités; mais, ma pauvre Nancy, ce n'est pas de ton histoire que je ferai un roman, les faiblesses d'une femme n'en sont pas toujours un, & la gazette de Guide n'est pas toujours intéressante. Je ne fais ce que deviendra la mienne; je ne prévois pas trop ce qui arrivera : en attendant, je pense, je réfléchis des volumes; tout est pour moi un sujet d'idées, de conjectures,

86 *Lettres de deux Filles*

& tu comprends sur quoi elles tombent. Une femme saisie de son objet ne s'en écarte pas , & avec l'activité que j'ai dans l'esprit , j'ai de quoi m'occuper. — Sans le vouloir, je me trouve engagée dans une entreprise qu'il faut soutenir : ils ont voulu croire ici que j'étois un personnage très-important par mon état & par ma condition ; mon amour-propre ne veut rien en rabattre. Je crois avoir de quoi soutenir l'erreur jusqu'au bout , & je n'irai pas me rabaisser aux yeux de ceux qui m'ont élevée ; sans les tromper , je leur aiderai à croire , & voilà tout : cela est bien permis ; les grandes réputations n'ont peut-être pas commencé autrement. — Ensuite , ce sir Robert, veux-tu que je renonce aux impressions que j'ai faites sur lui ? sur l'homme le plus distingué , le plus intéressant du carton ? en conscience de femme , je ne le puis : d'ailleurs , ma chère Nancy , je ne suis pas absolument sans espérance ,

je commence à avoir assez bonne opinion de ce jeune homme; je crois qu'il n'est pas impossible d'en faire quelque chose. — J'ai été chez le ministre comme je te l'avois annoncé; & comme je l'avois prévu, toute la famille m'a rendu les plus grands respects. Le bon-homme a été d'abord plus empressé de me faire son histoire, que de s'informer de la mienne; sans doute qu'il se croyoit assez instruit, & qu'il respectoit mon *incognito*. Pour partager mes plaisirs avec toi, je te dirai qu'il a été chapelain du duc de Newcastle; qu'il a mangé souvent à sa table depuis qu'il étoit ministre d'état; que ce Seigneur faisoit beaucoup de cas de lui, & l'appeloit souvent bon-homme: il a été chargé quelquefois de commissions très-importantes, entre autres un jour il porta un paquet de très-grande conséquence à milord *Holderness*, &c. &c. Ensuite, comme j'ai gagné sa confiance, j'ai su que le béné-

§8 *Lettres de deux Filles*

fice rendoit fort peu, que le presbytère tomboit en ruine, & que l'on ne vouloit pas y faire les réparations nécessaires; de plus, ne fais-je pas confidemment que la femme a beaucoup de vanité, & qu'elle en donne trop à ses filles qui sont élevées comme de grandes demoiselles. —

Après cette importante conversation que j'ai écoutée avec le plus grand intérêt, j'ai bu le thé avec la chère famille. —

Les deux grandes filles ne feroient pas mal, si elles étoient tout-à-fait villageoises; mais leur mère, qui a été jadis marchande de modes, leur met les coëffures qu'elle vendoit il y a vingt ans, & à force de peine & de correction, elle est parvenue à en faire des êtres parfaitement maussades & disgracieux. —

L'aînée, sur-tout, qui doit bientôt aller à Londres, & qui en conséquence a mérité plus d'attentions, est insupportable par ses manières polies, ses complimens, ses révérences éternelles &

gauches. Dis-moi pourquoi les hommes ont si peur de laisser la nature comme elle est ? il semble que nous avons la charge de gâter ce qu'elle fait. — Dans la conversation générale, on s'est empressé de me mettre au fait de tout le voisinage ; les amis, les voisins, les paroissiens ont tous passé en revue : milord *Walmore*, & son fils, ont eu leur tour, & ici j'ai prêté l'oreille. D'abord, on s'est vanté d'aller quelquefois au château ; milord est si bon, si respectable, il est vieux & malade : toutes les femmes ensemble ont voulu parler de miladi ; le ministre a imposé silence en disant qu'il ne faut dire du mal de personne, sur-tout de ceux qui peuvent faire du bien. Pour sir Robert, c'est un homme charmant, si bon, si charitable ; il fait toutes les affaires de sa famille. Il devoit aller à Londres & voyager, mais il ne quitte point son père depuis qu'il est infirme. — Ce bon jeune hom-

90 *Lettres de deux Filles*

me; avoue, Nancy, qu'il est intéressant; il ne lui manque que d'avoir l'ame sensible, & sûrement cela doit être; il aura aussi cette ingénuité, cette candeur qui fait qu'on ne se défie jamais, & que l'on est toujours trompé: il te fait envie, j'en suis sûre; mais, ma chère amie, tu as la ville, laisse-moi la campagne. Pendant mon absence, pendant que je m'occupois de lui chez le ministre, il est venu chez moi, ce fir Robert. Sara s'est empressée de me l'apprendre à mon retour: l'indifférence que j'ai témoignée n'étoit pas tout-à-fait ce que je sentoisi; je laissai parler Sara, j'ai pensé aux questions que je voulois faire; je n'ai pu découvrir bien positivement quel étoit l'objet de la visite; il y entroit au moins quelque curiosité sur moi; comment l'a-t-il satisfaire? — Qu'est-ce qu'il est venu faire ici fir Robert, Sara? — Ah, mîs, il vient quelquefois ici pour s'informer de ma famille, de Betty qu'il aime beaucoup. —

Il n'a point fait de question ? — Pardonnez-moi, *miss* ; quand je lui ait dit qu'il y avoit une dame qui demeurait ici, il a dit qu'il croyoit vous avoir rencontrée l'autre jour à la chasse, & il vouloit savoir beaucoup de choses. — Je lui ai simplement dit que vous étiez malade, que vous aviez sûrement des chagrins, car vous lisiez & écriviez beaucoup, & sortiez fort peu ; que vous étiez allée chez le ministre de Clamsted, & que vous étiez venue de Londres dans votre équipage. Il a voulu savoir votre nom, & la couleur de votre livrée ; j'ai dit que vous ne vouliez pas être connue ; c'est comme *miss* nous a dit, & elle est si réservée, si modeste, que je n'ai pu dire que cela, quoiqu'il eût bien voulu en savoir davantage, & sur-tout sur la famille de *miss* : j'ai dit seulement encore que *miss* recevoit souvent des lettres qui lui donnoient sûrement des nouvelles de ses parens.... Tu comprends

92 *Lettres de deux Filles*

que Sara est simple & causeur de quoi il faut tirer parti, & que c'étoit ici le moment de dire quelque chose de moi : je l'ai fait avec un air de confiance qui promet la victoire. Hélas ! ma pauvre Sara, je ne suis si modeste, je n'ai point de raison ; je suis pauvre, & mes parents sont Irlandois : vous savez que la nation n'est pas aimée dans ce pays. — J'ai été à Londres, où mon père a été ruiné par des procès ; il a été obligé de se retirer dans une province d'Irlande, où il n'a pas de parent qui a des terres & des biens dont il doit hériter. Je n'ai pu le suivre parce que j'étois malade ; il est resté à Londres avec une gouvernante qui est aussi tombée malade, & je ne pouvois plus soutenir la cause de mes maux & de mes chagrins. Je suis venue ici jusqu'à ce que je ne pusse plus supporter la mer & rejoindre mes parents. — Un de mes parens,

Baronet, & qui va siéger dans la chambre haute d'Irlande, doit venir me prendre dans quelques semaines. — Pour le peu de tems que j'ai à être ici, il ne vaut pas la peine que l'on sache qui je suis; ainsi je vous prie, Sara, de ne point dire ce que je vous confie : vous êtes de braves & honnêtes gens, à qui je voudrois faire du bien, & chez lesquels je suis charmée d'être; ainsi j'espère que vous me garderez le secret. — Oh ! nous sommes bien au service de miss; d'où qu'elle soit, nous l'aimons beaucoup : on doit respecter les honnêtes gens de tous les pays. . . . J'ai bien vu que mon histoire m'avoit ôté plus de la moitié de la considération de cette bonne femme. Comme c'étoit mon ouvrage, j'en ai ri, & je me suis bien promise de la regagner quand j'en aurois besoin : je ne veux plus éblouir, je veux intéresser. — Or, tu conviendras qu'un auteur qui voudroit faire fondre

94 *Lettres de deux Filles*

en larmes ses lecteurs, ne pourroit pas inventer une position plus favorable que celle d'une illustre étrangère, dont les parens sont ruinés, & qui cherche la retraite à cause de ses maux & de ses chagrins; je te prie de te bien persuader que c'est la mienne, & de former ton style en conséquence. — Sara m'a dit encore que sir Robert avoit souhaité de voir mon logement; qu'elle n'avoit pu lui refuser de lui laisser voir la première chambre; qu'il n'avoit fait que regarder, & entr'ouvrir les livres qui étoient sur la table. Voilà une curiosité bien caractérisée: quel en est le principe? La première apparition l'a-t-elle frappé? Son cœur est-il ému? L'empire de notre sexe sur le sien a-t-il son effet? C'est ce que je saurai, c'est ce que je verrai incessamment, c'est ce dont j'abuserai de toutes mes forces, si je puis, & l'on peut prévoir que cela arrivera. Un homme à son âge, élevé au sein de

la famille, qui n'a presque point quitté la campagne, doit avoir une ame neuve, qui se laissera maîtriser par les apparences, & je saurai prendre celle qui me conviendra ; l'habileté nécessaire pour cela, je la dois à mon éducation, à mes réflexions, à cet esprit que tu méprises si souvent. J'espère cependant, ma chère Nancy, que l'idée d'un homme trompé te raccommodera avec moi ; tu ne vois peut-être pas une grande gloire à celui-là, mais l'ouvrage sera plus complet, & tu finiras par rendre hommage à mes talens, à mon génie. On ne fait pas encore tout ce que peut une femme à qui la nature en a accordé, & qui veut s'en servir sans écouter son cœur. Adieu, chère Nancy ; il y a un siècle que je n'ai eu de tes nouvelles.



L E T T R E XIII.

De Camille à Nancy.

Le 24 Juin.

IL y a bien longtems, ma chère Nat que je n'ai reçue aucune de tes lettres & il y a plus de huit jours que je ne t'écrit ; si je suis encore longtems loin de toi , je te ferai tout à fait étranger & c'est ce que je ne veux pas. — Je demande encore quatre ou cinq semaines , & tu n'auras plus la peine de me lire , ni de m'écrire ; il faut encore ce tems-là pour ma santé qui devient tous les jours meilleure. J'ai repris mon embonpoint & ma fraîcheur ; il ne me reste de mes maux que la langueur qui donne l'air touchant , & qui persuade ce qu'on veut : d'ailleurs , mon amour propre est piqué au jeu. — Tu me moques de moi , je le vois ; je veux que nous soyons convaincues que tu as

ou raison, & il ne faudra pas beaucoup de tems pour cela; des impressions bien faites vont leur chemin & ne se cachent pas longtems. Je ne suis pas encore découragée; au contraire, je m'intéresse tous les jours plus à ce sir Robert, il a besoin de finir son éducation, il faudra peut-être le mener à Londres, & je pourrois bien me charger de ce soin. Lorsque je te le présenterai, j'espère que tu lui accorderas ton amitié & ta protection; mais il ne faut point penser encore où je le menerai. — Ces campagnards sont bien peu empressés: croirois-tu que depuis qu'il a été ici, j'ai été six grands jours sans en entendre parler? une seule fois, il a passé à cheval devant notre maison. Je me promenois dans notre verger, près du chemin: comme les chasseurs sont accoutumés à suivre ce qui fuit, je me suis pressée de rentrer & d'éviter sa rencontre: il a continué sa route, & tout ce que je pus voir, c'est

98 *Lettres de deux Filles*

qu'il tournoit sa tête très-souvent ; c'est trop peu, il pouvoit très-bien chercher à m'aborder, il ne tenoit qu'à lui. Est-ce timidité ? est-ce dédain ? Je n'en suis pas encore à compter ses fautes ; mais qu'il ne me mette pas à même de le punir & de me venger : j'aurois bientôt abjuré la pitié. — Enfin, avant-hier, nous nous sommes rencontrés chez le ministre, j'y étois allée par désœuvrement ; sir Robert y vint comme nous prenions le thé ; toute la famille se prosterna, le caressa, par honneur ; on le plaça près de moi, & tout cela ne se passa point sans quelque émotion de ma part. Je n'étois point parée, j'avois mis la petite robe brune, un chapeau fort avancé ; j'étois la modestie & la réserve même. Le bon curé parla de moi, m'appela sa chère voisine, & sir Robert prit ce moment pour me saluer, & pour m'adresser avec grâce un compliment fort honnête ; je répondis peu, mais je re-

marquai bien sa figure, elle est charmante, Nancy; de grands yeux bleus, un nez bien fait, une bouche dont le sourire est fin & agréable, de belles dents, un air noble, une physionomie douce, sereine, qui intéresse; des manières simples & naturelles; on voit que l'art & l'éducation n'ont point gâté ce que la nature a si bien fait; ce n'est pas la politesse fausse & empressée de la ville, c'est l'expression de la bonté & de l'honnêteté accompagnée de grâces. — La conversation a d'abord été générale; la femme du ministre a voulu plusieurs fois le remercier de quelque chose, il l'a toujours interrompue; il m'a paru avoir de l'esprit. — Je ne fais comme la conversation est tombée sur les femmes; j'ai cru entrevoir que le jeune homme en avoit mauvaise opinion: autre vengeance, autre punition qu'il mérite. De quel droit, je te prie, cet être masculin prétend-il penser mal de nous?

100 *Lettres de deux Filles*

Se croiroit-il autorisé par les quolibets, les lourdes plaisanteries d'un bon homme de père, d'un pédant de précepteur, de quelques vieilles femmes même : les imbéciles ! il adorera jusqu'à nos défauts. — On a proposé une promenade au jardin. Pendant que le ministre prenait sa canne & les femmes leurs chapeaux, il s'est approché de moi, & à ce qu'il m'a paru, avec quelque embarras ; c'étoit, je crois, quelque compliment qu'il vouloit faire. Pour le mettre à son aise, je lui ai dit en riant : monsieur, quand on a mauvaise opinion des femmes, il faut les fuir. — Je l'ai pu jusqu'à présent, mis ; on fait quelques fois des rencontres.... Qui ne dérangent point la chasse, ai-je interrompu en joignant la compagnie. — Pendant le reste de la visite, il a trouvé le moment de me dire qu'il voudroit avoir l'honneur de me rendre ses respects chez moi, qu'il n'avoit pas osé le faire ; qu'ayant le bonheur

d'avoir une voisine si aimable, il voudroit bien faire sa connoissance. — Je ne l'ai point interrompu, mais d'un ton de politesse & de réserve, j'ai dit que je ne voyois personne, que je vivois très-retirée, que j'étois ici pour ma santé; que d'ailleurs, j'étois une étrangère inconnue, à laquelle on ne devoit faire aucune attention; & après quelques tours de promenade, avec toute la famille, j'ai appelé Betty, & je suis partie pour revenir chez moi. La question si sir Robert m'accompagneroit, s'est bien présentée à moi; il n'y a pas seulement pensé. — Betty, dans le chemin, a voulu me faire ses petites questions; j'ai dit du mal de lui avec la plus grande indifférence. De tout cela il en étoit résulté un mécontentement & de l'humeur; j'aurois voulu ôter de mon esprit toutes les idées qui l'occupent; j'allois y parvenir, je m'en applaudissois, lorsqu'hier après midi, j'entendis quelque bruit dans la maison.

Un moment après, Betty, tout essoufflée, vint me dire que sir Robert étoit en bas, & demandoit à me voir : c'étoit un grand événement. Je tins conseil un moment, la politique me dit qu'il falloit en paroître fâchée, & en conséquence, je dis que j'avois mal à la tête, & que je ne voulois voir personne. — Betty, d'un air fort triste, fort affligé, me dit qu'elle n'oseroit jamais le renvoyer, qu'il en seroit fâché, qu'on lui avoit trop d'obligation pour lui faire de la peine, & que sa mère me demandoit en grâce de recevoir sa visite. — Dès que ma charité a été intéressée, tu comprends que je n'ai pu refuser; j'ai murmuré, j'ai passé devant un miroir, j'ai rajusté quelque chose de ma coëffure; mis un mantelet, & je suis descendue au paffoit de mes hôtes; j'ai cru voir qu'il étoit étonné de ce que je te recevois là; mais dans ma chambre, c'eût été une faveur, & il n'en est point d'indifférente. Les com-

pluriens, les lieux communs n'ont pas manqué de rendre la visite ennuyeuse. — Un instant après, il est venu un si grand nombre de paysans qui avoient affaire à Sara & à son mari, qu'il a fallu changer le lieu de la scène; nous sommes montés dans ma chambre, j'ai retenu Betty : ce petit incident a mis plus d'aisance dans la conversation. L'amour-propre de cet homme n'a pas voulu me laisser ignorer qu'il avoit de l'esprit & des connoissances, & qu'il n'étoit pas un campagnard ordinaire; en effet, il est étonnant qu'élevé loin du monde, il ait autant de légèreté, de gaieté & de grâces; j'en ai été enchantée, & il n'aura tenu qu'à lui de l'être aussi. — Nous avons parlé musique, poésie, philosophie; & avec modestie & indifférence, je lui ai fait voir que je n'étois pas de ces femmes qui se s'occupent que de coëffures & de colifichets. — J'ai vu croître son admiration & l'envie de mon-

trer son esprit. En me flattant , il m'a dit plusieurs jolies choses ; il a parlé de l'Irlande , de manière à me faire juger qu'il croyoit savoir qui j'étois. J'ai vu qu'on n'avoit point gardé le secret sur mon histoire , & que j'avois bien confirmé dans l'esprit de sir Robert tout ce qu'on lui avoit dit en confidence sur ma haute condition. Il m'a parlé de sa famille, d'une sœur qui seroit charmée de me connoître ; il m'a offert des livres, je ne fais quel roman ou quel ouvrage nouveau sur les passions , & à cette occasion , il a dit qu'il commençoit bien à croire que l'histoire des passions n'étoient pas toujours des romans. — Il a parlé encore d'un cousin qu'il attendoit de Londres, & qui est fort aimable. J'ai eu un peu peur de ce cousin de Londres, Nancy ; j'ai bien vite témoigné là plus grande répugnance à voir du monde & à faire des connoissances ; j'ai marqué mon goût pour la retraite , & il en a été

si bien persuadé, qu'il a cru devoir s'en aller. — Il a dit que c'étoit bien dommage que je fusse si sauvage, & qu'il tâcheroit de m'apprivoiser s'il lui étoit permis de venir me voir quelques fois.

— Je n'ai point répondu, mon air n'a rien dit, & il m'a quittée très-respectueusement. Lorsque j'ai été seule, mille idées ont trotté dans ma tête; la défiance, l'espérance se succédoient tour à tour; je sentoïis un véritable intérêt naître dans mon cœur, & quand j'écoutois l'amour-propre, il me disoit que j'avois inspiré du respect & quelqu'admiration. Mais, Nancy, que veux-tu que je fasse de ce respect & de cette admiration? Ce jeune homme a beaucoup d'esprit, il se défendra contre les impressions, il résistera aux attrait, à l'empire d'une femme; mais pourquoi y résistera-t-il? Son ame est-elle d'une trempe différente? En effet, quelle impossibilité... En vérité, Nancy, ce monde est celui des possibi-

106 *Lettres de deux Filles*

lités ; mon orgueil a bien envie d'y croire , & me voilà presque en train de te mépriser ; mais non , compte sur ma protection : quand même je serois heureuse , également je t'aimerois. Adieu , chère amie , ne me laisses pas longtemps sans avoir de tes nouvelles.

P. S. Encore un mot , je te prie , de ce cousin de Londres , il m'inquiète ; il l'a nommé Belfloor ; saches s'il est connu de quelqu'un de tes amis : tu comprends combien il importe que je sois ignorée de toute la terre. Il conviendrait aussi , je crois , qu'autour de toi , on sache que je suis passée en France , & de là en Italie. — Emploies pour moi ta prudence & ton adresse : ton intérêt n'est-il pas lié au mien ? Adieu.



L E T T R E X I V .

Nancy à Camille.

Ce 26 Juin.

QUE veux-tu, ma pauvre Camille, que je réponde à tes lettres ? Si je disois tout ce que je pense de ton sir Robert, tu serois fâchée. Et comment, je te prie, ne pas rire d'un homme qui devient immobile comme une pagode, parce qu'il trouve une femme près d'un bois ? Mais, c'est beaucoup sans doute qu'il ne t'ait pas prise pour une bête féroce. Pardonne-moi encore si je trouve ses propos d'une insipidité insupportable : en vérité, il est aussi imbécille par ses discours, que par ses procédés. D'où te vient la fantaisie de remplir tes lettres de toutes ces misères, & te rêter de tant de folles chimères ? Voilà bien de quoi faire des projets : déjà il t'a quittée respectueusement à la quatrième ou cinquième

108 *Lettres de deux Filles*

fois qu'il ta vue.... Crois-moi, Camille, n'écris plus, & reviens, ou je suis en peine de ta cervelle. Je suis bien éloignée de traiter les hommes avec cette importance & cette pédanterie; il faut s'en amuser, ma chère, ils ne sont bons qu'à cela : il est si aisé d'en faire des jouets quand on connoît leur amour-propre ! Je vais t'apprendre, par mon exemple, comment il faut les traiter. — J'étois l'autre jour seule, je sortis de ma toilette, lorsqu'il entra chez moi un homme d'assez bonne mine; il avoit l'air assez cavalier, il n'étoit ni jeune, ni vieux; il portoit une petite perruque ronde, un habit bleu bordé d'or, une assez grosse canne à la main. J'espère, dit-il en entrant, que vous êtes mistress Nancy Tomfield; comme je vous suis inconnu & qu'il m'est nécessaire de vous parler, je suis entré sans me faire annoncer. — J'ai froncé le sourcil, j'ai dit que je ne recevois point de visite le matin, & que

j'étois fâchée de la négligence de mon domestique. — Je ne veux point vous fâcher, mademoiselle, je n'ai jamais fait de peine à personne, & si je n'étois pas l'oncle de mon neveu, je ne serois pas ici. — Je fais que milord *Belton* vous est attaché; il n'a de parent qu'un grand-père très-vieux, dont il doit hériter de grands biens : ce grand-père voudroit le marier avant que de mourir; il a en vue un parti très-convenable; mais mon neveu s'y refuse, & ne veut pas se marier. Nous croyons, mademoiselle, que vous êtes l'obstacle que nous devons vaincre avant que d'employer la rigueur, & d'en venir à des moyens fâcheux. Ici j'ai témoigné de l'humeur & de l'impatience. — J'ai proposé de vous parler, a-t-il continué; de vous demander de renoncer à milord *Belton*, & même de l'engager à épouser la personne que son grand-père lui destine, & qui doit lui procurer par-là une gran-

110 *Lettres de deux Filles*

de fortune. — Si vous pouvez y réussir, mademoiselle, on vous promet une très-grosse marque de reconnoissance, que vous fixerez vous-même : je crois que vous ne pouvez pas vous plaindre de mon procédé. A la fin de son discours, il m'a regardée avec attention ; j'ai cru remarquer qu'il y avoit quelque chose de plus, & que je faisois quelqu'impres-
sion sur lui ; je me fais promise d'en tirer parti. J'ai avoué que je connoissois milord ; j'ai nié qu'il me fût attaché, & que je fusse un obstacle à son mariage. Pendant cette justification, ma pantoufle est tombée, il a bien fallu la remettre ; il n'a tenu qu'à lui de voir un très-joli pied, il l'a regardé, & alors prenant un ton plus affectueux, j'ai mis ma main sur son bras, & je lui ai dit : Monsieur, je suis un peu choquée de vos propositions ; j'ai l'ame peu intéressée, & vous me rendrez justice quand vous me connaîtrez : je suis très-disposée à rendre service à

un aussi galant homme que vous ; je parlerai à milord , & je ferai ce qui dépendra de moi pour ce que vous demandez. — Le pauvre homme regardoit ma main , & n'écoutoit plus ce que je lui disois. Sur les derniers mots , il l'a prise , l'a serrée , & m'a assuré qu'il avoit très-bonne opinion de moi , qu'il étoit charmé d'avoir fait ma connoissance ; il a ajouté beaucoup de beaux complimens , quelques galanteries , & a fini par dire qu'il reviendrait dans deux jours à la même heure , pour savoir ce que j'aurois opéré. J'ai tout conté à milord , & nous sommes convenus que pendant cette seconde visite il seroit dans mon cabinet ; qu'il seroit venir son carrosse , & que suivant la tournure de la conférence , nous partirions pour la campagne. Je n'ai pas manqué , pour recevoir le cher oncle , de mettre tout l'art possible dans ma parure ; la coëffure la plus élégante , le déshabillé le plus ga-

112 *Lettres de deux Filles*

lant, rien n'a été oublié. Il est venu à l'heure marquée; je l'ai assuré que j'avois trouvé milord dans les meilleures dispositions; qu'il étoit prêt à se rendre aux volontés de son grand-père. Le bon oncle a été très-content: il a témoigné sa reconnaissance; il a fait mon éloge avec vivacité. Je l'ai prié de prendre une autre fois meilleure opinion des femmes qu'il ne connoissoit pas. — Il ne tiendra qu'à vous, mifs, que j'en prenne l'opinion qu'il vous plaira, & mon neveu est bien heureux d'avoir une amie comme vous. — Hélas, monsieur, les jeunes gens connoissent bien peu le prix de l'amitié, ils sont si légers! ce n'est qu'à un certain âge que les hommes ont un vrai mérite. Il a pris le compliment pour lui, il s'est animé, il a dit mille choses honnêtes, & dans un petit transport, il m'a baisé la main; je l'ai retirée, & par un mouvement involontaire, en voulant m'approcher il est tombé à mes

pieds. — Dans ce moment, milord a paru ; ah ! mon cher oncle, a-t-il dit, je suis charmé de vous trouver ici ; avouez que miss Tomfield est charmante ; je suis fâché de vous en priver pour un instant, ma voiture est là, & nous sommes attendus. Il m'a donné la main ; j'ai fait une grande révérence à l'oncle, & j'ai suivi le neveu. La surprise l'a rendu immobile, & nous avons entendu qu'il juroit contre les femmes. Nous sommes montés en voiture ; j'ai passé deux jours à la campagne. Avant que de revenir, j'ai su que notre cher homme ne parloit point de son aventure, & que par conséquent, il parleroit encore moins de moi. Par prudence, j'ai seulement changé de quartier ; je demeure actuellement à... où tu adresseras tes lettres. Cette petite histoire nous a assez amusés ; tu fais que je me diverts de tout, il n'y a que toi qui ne me divertis point, & ton sir Robert m'ennuie à périr. Je ne vois pas

114 *Lettres de deux Filles*

l'utilité de te faire passer en France , & il n'est pas bien difficile , je t'assure , qu'on ne pense plus à toi ; je crois qu'il n'y a plus que moi qui t'aime encore , & qui suis toujours , ton amie Nancy.

L E T T R E X V .

Camille à Nancy.

Ce 30 Juin.

MA chère Nancy , si tu entends parler d'une belle Irlandoise , d'une fille qui frappe tout le monde par sa beauté , qui intéresse par son air noble & décent , qui pique la curiosité par sa réserve , que tous les hommes s'empressent de voir , que toutes les femmes veulent connoître , ne demande point qui c'est ? Tu la connois , c'est ton amie Camille Bak..... non , Makinso. Oui , Nancy , c'est elle ; si tu en doutes , viens dans ce pays , tu entendras parler d'elle. On te demandera. Avez - vous vu la belle Ir-

Irlandoise ? C'est sous ce titre que je suis connue : je me suis si bien cachée , j'ai si fort exigé le secret sur mes confidences , que tout le monde sait que je suis une Irlandoise de très-grande condition. Les hommes soupçonnent seulement quelque aventure ; les femmes languissent de savoir & devinent ; il ne s'agit plus que de livrer une histoire & des circonstances à leur crédule curiosité : les plus défiants écriront peut-être à Londres , ils iroient même en Irlande , qu'ils n'apprendroient rien ; ils dépendront de moi , & dans ma tête j'ai déjà arrangé quelques machines propres à faire ces chères dupes. — Tu m'aideras , ma chère Nancy ; dès que les choses sont venues presque d'elles-mêmes au point où elles en sont , tu ne veux pas que je les abandonne , il y'auroit de la lâcheté à se laisser dégrader ; & avoue que tromper un pays n'est pas une chose indifférente pour l'amour-propre. Tu es ja,

116 *Lettres de deux Filles.*

louse du projet ; je veux m'amuser à me faire considérer , respecter , adorer même si tu me fâches ; il est vrai que ce ne sera que par la famille d'un ministre , par de pauvres voisins inconnus , par de bons paysans ; mais enfin c'est par tout ce qui m'environne ; & derrière ce prestige , ne vois-je pas sir Robert ? Un général d'armée qui projette la conquête d'un pays , commence par le regarder sur la carte ; ensuite il calcule ses forces , il fait ses dispositions , il cache ses manœuvres , il inspire la sécurité aux ennemis , & le pays est aux fers avant que ses intentions aient éclaté. Ce n'est pas un pays que je veux ; mais c'est la même conduite qu'il me faut tenir & que j'observe ; c'est-là où est l'habileté & où je mets mon amour-propre : c'est un engagement pris , il faut le remplir ou périr ; esprit , raison , réflexion , expérience , tout est employé. Les êtres communs attendent le bonheur , il faut le

mériter. — Aujourd'hui l'objet important est de soutenir, d'augmenter cette belle réputation si bien commencée ; il faut en couvrir les invraisemblances ; il faut que l'air, le maintien, la réserve, la fierté, la générosité viennent à l'appui de ce qui est raconté, & fassent dire à tout le monde : c'est une femme de très-grande condition, très-respectable, que des évènements malheureux & extraordinaires ont placée dans cette maison de paysan. Ce n'est pas moi qui le publierai, ce sont les curieux qui l'auront deviné & découvert, & qui par conséquent en seront persuadés. Le peuple ne croit-il pas tous les jours à des fables plus difficiles ? & ce prestige m'est nécessaire, Nancy. Je ne dois pas négliger l'amour-propre de sir Robert ; il faut qu'il entende dire par-tout : elle est charmante, elle est aimable, elle a toutes les vertus ; son éducation répond à sa naissance. Absente, je serai intéressante,

118 *Lettres de deux Filles*

& si ma présence n'achève pas de subjuguer , c'est qu'il n'est pas de pèce humaine , c'est que l'amour-
pre n'est plus le chemin du cœur des hommes. Avec cette idée , le plan est de se faire connoître de ses voisins , de ces maisons que je méprisois d'abord de s'insinuer sans avoir l'air de le chercher , de se faire désirer & d'en infer ; tout cela est si aisé à l'adresse d'une jolie femme , & sur-tout avec ces campagnards ! trop aisé pour ma gloire en vérité , Nancy. — Je pensois à cela samedi ; dimanche est un jour de repos , mais non pas pour la coquetterie & les prétentions ; il faut aller à l'église , y paroître avec la plus grande simplicité , & dans une simplicité bien choisie ; ce sera avec cette robe brune , ce grand bonnet , ces grandes coiffes ; Betty m'accompagna , Sara & son frère nous suivirent ; les yeux furent tous sur moi , je n'écoutai que le serm

j'édifiai par mon air attentif & religieux ; je fais la charité à tous les pauvres , & je vois la considération s'augmenter. — A la sortie de l'église , je suis abordée par les deux filles du ministre ; à elles se joignent d'autres personnes de leur connoissance , & dans un moment je me trouve entourée d'un cercle d'hommes & de femmes : bientôt je suis l'objet de la curiosité générale. Il me fut aisé de deviner les mots qui se disoient à l'oreille ; mes deux amies avoient de la peine à répondre à toutes les questions ; le différent effet des réponses se lisoit sur les physionomies ; les uns en hochant la tête marquoient la défiance , le mépris de l'Irlande , de l'incognito , de la robe brune ; d'autres en la tournant de mon côté vouloient bien faire espérer quelque intérêt ; ceux-ci , d'une curiosité plus ardente , vouloient tout savoir , faisoient des questions si près de moi , que j'aurois pu y répondre. Je voyois tout , je

remarquois tout ; il m'étoit in
de connoître les impressions qu
sois sur ce petit public , & je r
tout à mon objet. On se livre à
j'en profiterai , & je saurai aussi
ger de la défiance. — Les de
Sakson me présentèrent à q
unes de leurs connoissances , &
lièrement à deux femmes , l'une
agée , l'autre beaucoup plus je
sont deux sœurs ; elles m'ont
prévenances , j'y ai répondu a
politesse qui ne se livre point
va point au-devant des liaisons
invité les deux filles du ministre
boire le thé avec moi le lenden
je me suis retirée en laissant
monde parler de la nouvelle
bien persuadée que l'on n'en per
ce qu'il me plaira. Ils ont cette
disposition , à s'occuper des aut
donne le désœuvrement ; c'est
qu'il me faut ; je deviens leur

m'est bien permis de ne leur livrer qu'un leurre. — En m'en retournant, j'ai pris quelques informations sur ces personnes que j'avois vues. — Qui sont ces deux femmes, Betty, qui m'ont parlé? — Oh ! miss, m'a-t-elle dit, ce sont deux dames qui demeurent à un mille d'ici ; elles sont fort savantes, elles savent tout ce qui se passe dans le canton, elles connoissent les pères, les mères de tout le monde ; elles font souvent des mariages , & ma mère m'envoie quelquefois chez elles pour faire des commissions. — Et ce gros homme & cette petite femme qui ont eu tant de peine à monter dans leur carrosse ? — Ce sont des parens de milord Walmore, & sir Robert doit être leur héritier. C'est le seul mot intéressant que j'aie entendu dans la journée. Il faut, Nancy, que je sois connue de tout ce monde, qu'ils s'occupent tous de moi. Les entends-tu faire mon éloge, deviner qui je suis ?

122 *Lettres de deux Filles*

De retour dans leurs maisons; elle est charmante, c'est une femme de condition, de la cour peut-être, que fais-je? Les uns m'aiment, les autres m'admirent, & tous ont pour moi la plus grande considération : je vaincrai le babillard des commères, la méchanceté des vieilles filles, l'envie des jeunes; & les hommes, qu'en ferai-je? Je laisse à mon adresse, à la souplesse de mon esprit, le soin d'en faire tout ce qu'il me plaira : si tu crois cette magie au-dessus de mes forces, je te répondrai par mes succès. — Elles sont venues, les deux filles du ministre, prendre le thé; elles ont causé, j'ai écouté; elles ont parlé des deux dames dont elles m'avoient fait faire la connaissance le jour précédent; je les en ai remerciées, j'en ai dit du bien, & bientôt, comme je le voulois, elles m'ont proposé d'y faire une visite; j'ai témoigné quelque répugnance à sortir de ma retraite & à voir du monde; on m'a

pressée, j'ai cédé, à condition qu'on ne diroit rien de moi, & qu'on me présenteroit comme une simple étrangère, qui est ici pour peu de jours : cette modestie, cette confiance m'aggrandit à leurs yeux, & déjà j'ai vu ce qu'elles diroient de moi. Nous sommes parties pour cette visite, j'ai pris Betty pour m'accompagner ; cette pauvre fille joue son rôle de la meilleure foi du monde ; l'argent que j'ai laissé appercevoir, les robes qu'elles a vues, quelques pauvres bijoux qui l'ont frappée, l'ont persuadée que je suis une des premières ladi d'Angleterre ou au moins d'Irlande, & comme elle doit cette découverte à sa pénétration, elle est très-empressée de la dire & de la répandre ; tous ses camarades n'en doutent non plus qu'elle : c'est une petite trompette sourde que je saurai employer à propos. Dans la maison où nous allons, par exemple, les domestiques seront bientôt imbus de mon

124. *Lettres de deux Filles*

rang & de mes qualités, & comme c'est eux qui font si souvent l'opinion de leurs maîtres, tu comprends que je n'ai garde de négliger ce moyen. Nous sommes arrivées, nous avons été très-bien reçues. Une maison fort simple, fort propre, qui annonce l'aïfance fans opulence : il y avoit quelques visites, on s'est parlé à l'oreille, & au bout d'un moment la plus âgée des demoifelles, car ce font deux filles, s'est approchée de moi avec une espèce d'affection; j'ai vu que j'allois subir un catéchisme; je me fuis bien promise de dire précifément ce qu'il faudroit pour piquer la curiosité, & point pour la fatisfaire : comme je l'avois prévu, la bonne fille m'a demandé, autant que la civilité campagnarde pouvoit le permettre : d'où je venois, où j'irois, fi je restois longtems ? Mes réponses ont été beaucoup de politesses, des choses vagues & seulement que j'attendois un parent,

qui devoit venir me prendre pour continuer ma route. Voilà deux fois , je crois , Nancy , que je me suis engagée avec ce parent ; ne m'en connois-tu point ? Je ne fais comme je me tirerai de celui-là ; mais il ne convient pas d'avoir l'air isolé & abandonné , & ce cher parent tient les conjectures en respect ; je ne fais encore si c'est un oncle , un cousin , ou un grand-père : il faudra peut-être le tuer pour se tirer d'embarras : en attendant , il existe dans plusieurs têtes , on parle de lui , & c'est tout ce qu'il faut. Il est baronet , je crois , où au moins il le deviendra quand je voudrai , & une fille qui attend son parent le baronet , en imposera aux mauvais esprits. — La plus jeune des demoiselles a été malade ; il est venu à cette occasion beaucoup de visites , & bientôt la compagnie a été assez nombreuse ; des hommes , des femmes de toutes les espèces , excepté qu'il n'y en avoit point

126 *Lettres de deux Filles*

de jeunes. Comme j'étois un objet nou—
 veau & étranger , j'avois toujours le
 coup d'œil de la curiosité. — La con—
 versation est devenue bruyante & géné—
 rale , c'est-à-dire , que l'on parloit beau—
 coup à la fois. Ceux qui n'étoient pas
 écoutés s'adressoient à moi , me sup—
 posant plus de résignation pour les en—
 tendre : ils n'étoient point trompés ,
 j'entrois dans toutes leurs idées ; j'étois
 touchée du rhumatisme de l'un , j'ap—
 prouvois les remèdes de l'autre ; j'ad—
 mirois l'habileté de celui qui parloit de
 ses affaires ; j'ai maudit le ministère ,
 j'ai soutenu que l'opposition étoit le
 salut du royaume ; je savois une chan—
 son sur l'Amérique , une épigramme sur
 milord North ; j'écoutois un conte de
 chasse avec une patience que tu aurois
 admirée. Au bout d'une heure &
 demie , tout le monde m'avoit parlé ,
 tout le monde étoit content ; la curio—
 sité redoubloit sur moi , on vouloit sa—

voir qui j'étois ; j'entendois sourdement le mot Irlandoise : lorsque l'on vouloit parler de moi , j'avois un air modeste & mystérieux qui déroutoit. — Pendant ce tems-là étoient arrivés le gros homme & la petite femme , paréns de sir Robert ; d'abord j'eus formé le projet de m'attacher à eux , & de savoir ce qu'ils étoient ; la taciturnité du mari & la volubilité de la femme ont exercé ma pénétration ; je me suis trouvée près d'eux , & par une suite de la confiance que j'ai inspirée au premier , j'ai découvert que c'étoit une espèce de philosophe qui n'aime ni la chasse ni les chevaux , qui hait la cour & la ville , & qui ne s'occupe que de la campagne , & particulièrement de ses jardins , de ses boulingrins. Avec lui j'ai donc admiré son bon goût & sa raison ; j'ai méprisé tout le reste. Dans le peu de mots qu'il a dit à ses voisins , j'ai entendu que j'étois une charmante ladi , & ces mots n'ont pas été perdus

128 *Lettres de deux Filles*

pour moi , ils iront aux oreilles de sir Robert : il me voit peu , il faut que tout lui parle de moi , que ses parens lui fassent mon éloge , qu'il entende les louanges que l'on me donne , & que l'amour-propre assure ma conquête ; & je sentoïis là-dessus , ma chère Nancy , un petit contentement au fond de l'aine , il me sembloit que je commençois assez bien , & que j'avois plu à tout ce monde que je venois de voir. J'avois mon approbation , & je sortis de chez les Dagbi avec assez de gaieté & de contentement. Je marchois légèrement : le chemin qui nous mène de chez elle chez moi est charmant ; il est en partie entre deux haies qui l'ombragent , le reste est un sentier dans une belle prairie , bordée d'un côté de fort beaux arbres ; le tout fait à-peu-près quinze minutes de chemin. Lorsque j'entrai dans la prairie , je vis de loin un homme qui venoit à moi , dans le sentier ; il avoit un habit verd de mousse ,

avec un petit bordé en or ; le reste de son habillement étoit blanc , il avoit un chapeau rond , une petite canne à la main. Dès que je l'apperçus , à la rougeur qui colora mes joues , à ma respiration un peu altérée , tu aurois deviné qui c'étoit. Betty aida bien vîte à ma pénétration ; elle me dit avec vivacité , mis , voilà sir Robert. Je voulus dire quelque fausseté qui marquât mon chagrin & mon indifférence ; je ne trouvai rien , & il étoit là. A son embarras , on voyoit bien que la rencontre n'étoit pas indifférente ; & d'abord , compliment & étonnement de me trouver dans ce chemin. J'étois gaie , & je ne voulus être que cela ; je plaifantai sur la chasse , sur les promenades que je ne voulois point déranger ; on me répondit que je n'étois pas faite pour rien arranger. On me plaignit d'aller à pied ; je dis que je voulois m'y accoutumer , & que j'étois bienheureuse d'avoir de bonnes voisines

si près de chez moi. On me plaignit encore d'être dans un pays où il y avoit peu de monde , peu de plaisirs ; j'assurai que je trouvois le pays charmant , la compagnie très-bonne , & sur-tout les rencontres fort agréables. On me dit que j'en parlois fort à mon aise , & que sur-tout j'aurois tort d'en plaisanter. Nous étions au bas de mon escalier ; je le montai rapidement ; on me suivit : je m'arrêtai dans la première chambre ; nous restâmes debout. On parla de me revoir , de faire faire ma connoissance à ses parens , de venir chez moi avec sa sœur mis^s Henriette ; je crois que l'on voulut dire aussi quelque chose de moi , de ma personne : on balbutia quelques mots sans suite, que je compris beaucoup mieux que s'ils avoient été articulés suivant toutes les règles de la grammaire. Je n'étois pas aussi sans quelque émotion , & je n'aurois pu de même prononcer un discours bien suivi. Dis moi , Nancy ?

deux personnes qui ont de l'émotion en même-tems ; qui , dans ces premiers momens , ne disent point ce qu'ils veulent ; cet embarras , cette timidité , ne sont-ce point-là les marques d'une vraie sympathie ? ne sont-ce point les commencement d'une passion qui peut aller bien loin ? Mais tu ne sauras point m'éclairer là-dessus. — Nous étions restés debout , c'est-à-dire , que je ne voulois pas qu'il restât longtems. Ils s'en alla en me parlant du voisinage de sa maison , & en m'assurant que tous ses parens sauroient bien sentir le prix d'une voisine comme moi : il ajouta qu'il espéroit que je ne refuserois pas de faire connoissance avec eux. Je le suivis jusqu'à la porte , & des yeux , pendant un moment. Pauvre colombe ! tu n'éviteras pas le piège ; tu es homme , tu n'échapperas pas aux attraits d'un objet nouveau qui t'a frappé ; ton cœur subira le joug d'une femme qui saura te plaire & te flatter. — Tu de-

132 *Lettres de deux Filles*

vinerois, Nancy, quelle est cette femme si tu me voyois dans ce moment. Il me semble, en vérité, que j'ai précisément la figure qu'il faut pour séduire tout un pays : j'ai repris la fraîcheur de dix-huit ans, & j'ai acquis cette naïveté de l'innocence dans les discours, cette simplicité de la modestie dans ma parure, cette langueur du sentiment dans les yeux, cette souplesse de la vérité dans l'esprit ; & tu penses qu'on me résistera ? tu crois que je ne parviendrai pas à captiver un jeune homme dont je veux m'emparer ? Si cela arrive, ma chère amie, j'irai chercher des consolations près de toi ; je m'en réjouis même. En attendant, consoles-toi de la longueur de mes lettres en pensant à mon amitié : elle ne finira qu'avec la vie de Camille.



L E T T R E X V I.

De la même.

Du premier Juillet.

TU ris de mes projets , Nancy , j'entends que tu méprises mes desseins ; s'ils réussissent , tu seras fâchée de t'être trompée ; s'ils échouent , je te reprocherai de ne m'avoir pas rendue plus habile , de ne m'avoir pas donné plus d'adresse. J'ai dans le cœur qu'il n'y a rien d'impossible à une femme de vingt ans , & sans chercher d'autres circonstances que celles où je me trouve , je ne veux que le possible. Le génie , il est vrai , ne se développe que successivement ; & voilà que tout d'un coup je suis appelée à l'entreprise la plus difficile : il faut fasciner les yeux , prévenir les esprits , en imposer à la raison même. — Eh bien , tout cela ne m'effraie point ; & dans le fond , de quoi s'agit-il ? Qu'une jeune

134. *Lettres de deux Filles.*

filles, jolie, aimable, captive un jeune homme, lui fasse tourner la tête au point d'en faire ce qu'elle voudra, même un mari si cela lui convient; je ne vois rien là de bien extraordinaire. Sans doute il y a des difficultés; ce que je suis, ce qu'il est, sa famille, son ambition, ses convenances; voilà, sans doute, des obstacles. — Mais cette fille est jolie, elle a de l'esprit, de l'adresse; elle connaît les hommes, le monde; & les circonstances la favorisent, elle en impose sur ce qui lui manque. — Lui est jeune, il a l'âme neuve & susceptible de tendresse, le cœur sensible; que faut-il pour l'émouvoir, pour le séduire? Qu'est-ce que la nature a prescrit pour cela? N'est-ce pas de grands yeux bleus, doux & animés? n'est-ce pas un teint & la fraîcheur de la jeunesse: n'est-ce pas les grâces, la gaieté, les talens? & avoue, chère Nancy, que je dois être assez sûre de mes armes. *Comiens-en sans jalousie. Tu as froncé le*

d
el
l'a
pas
bl
et

sourcil au mot de mari ; tu as levé les épaules à la seule idée de sacrement. Mais , dis - moi ; de quoi une tête bien tournée n'est - elle pas capable ? Oui , Nancy , telle est mon ambition , des chaînes éternelles ; & tel doit être mon pouvoir : j'aurai peut-être la générosité de n'en pas abuser ; mais je dédaignerois un empire moins complet. Il faut que le sort de sir Robert dépende de moi , que sa famille en tremble & se soumette. Je dis plus , il faut qu'elle bénisse l'étoile qui m'a conduite près d'eux : tel est mon plan , ma fierté n'en veut rien rabattre , & alors ne t'étonnes plus de toutes mes peines ; jusques à présent elles sont encouragées par l'espérance. J'appelle succès tout ce qui ne les détruit pas ; la plus petite circonstance favorable ajoute une pierre à mon château. — Il est venu chez moi , sir Robert , je n'ai eu garde de le recevoir ; il faut commencer par les obstacles & les difficultés :

136 *Lettres de deux Filles*

ces chers hommes, c'est ce qui les aime, ce qui les attache; il faut un air de mépris à leur grand orgueil, à leur superbe courage; ils veulent des monstres à combattre & des victoires bien difficiles: un cœur simple, ingénu, qui suivroit son penchant, qui céderoit à ses sentimens en se confiant dans les leur, n'auroit pas seulement leur compassion: tel est leur amour pour la gloire, qu'ils méprisent ce qui ne leur résiste pas. — J'ai donc pensé à celle de sir Robert, je l'ai renvoyé bien durement; c'est le seul moyen de le faire revenir: je prévois sa visite, j'avois fait la leçon à Sara & Betty. — Vous m'avez manqué de parole, Sara, je vous avois priée de ne point parler de moi, & de ne point dire qui j'étois. — Oh! miladi, tout le monde même, on voit bien qui vous êtes; nous demande quelquefois si les parents & les domestiques viendront bientôt, si vous resterez longtems dans ce pays.

avec le respect que nous vous devons , nous voyons bien ce que vous êtes , & nous ne pouvons pas nous empêcher de le dire à ceux qui nous questionnent. — Sara, votre indiscretion me fait bien de la peine : vous comprenez que lorsque l'on n'est plus riche & qu'on n'est qu'en passant dans un endroit , il n'est pas nécessaire de se faire connoître ; si milord Fitzmary, mon oncle, venoit ici , je ne voudrois pas même qu'on le fût : ainsi je vous prie , Sara, de ne rien dire de moi , & si ce sir Robert revenoit pour me faire des visites , je ne veux pas le recevoir ; il ne me convient point de faire des connoissances , & je vous ordonne de le renvoyer , en lui disant , que je ne vois personne. Je vous prie , toutes deux , de n'y pas manquer. — Le lendemain il est venu , j'ai entendu les deux femmes dire ce que je leur avois prescrit ; je n'ai pu entendre la réponse : mais Betty m'a dit qu'il avoit beaucoup

138 *Lettres de deux Filles*

insisté pour me voir : elles lui ont dit qu'elles n'oseroient pas seulement aller me parler de lui, & il a témoigné beaucoup de chagrin & de mécontentement, en disant cependant qu'il reviendrait dans deux jours; que sa sœur avoit envie de me connoître, & que peut-être il l'amèneroit. Sa sœur, Nancy ! je n'en m'y attendois pas, & voilà qui devient dangereux : des relations avec toute la famille seront difficiles à soutenir, & j'en ai peur. En attendant, je crois deviner à cela la façon de penser de si Robert sur mon compte ; c'est une suite de ce qu'on lui a dit de moi, & c'est bien ce que je veux : je suis contente, mais ce n'est pas sans inquiétude. Il s'élève du trouble dans mon esprit, je n'avois point compté sur une sœur qui viendrait me voir ; mon imagination est aux champs, & tout mon courage peut à peine le soutenir. Cette visite, il faudra la recevoir, peut-être la rendre, aller dan-

ce château , y jouer un rôle , soutenir des faussetés avec assurance , plaire , intéresser , tromper : ce père , cette mère , cette sœur , & que fais-je encore quels autres parens insupportables , seront-là : toute une histoire à persuader ! Ce père a peut-être été en Irlande , il n'a jamais entendu parler ni des Makinson , ni des Fitzmary. Eh bien ! tant pis pour lui , plus il aura de défiance , moins je ménagerai son fils , moins il aura de droit sur ma générosité. Il faut que toutes mes forces reposent sur ce sir Robert ; il est déjà ébloui , il sera mon esclave , & ils ne le rachèteront qu'au prix que j'y mettrai. . . . Franchissons un moment l'intervalle immense qu'il y a encore jusques-là , supposons qu'ils ont tout découvert. Eh bien ! oui , je suis la fille du pauvre ministre de Palmill ; j'ai été un peu enlevée , j'ai un peu vécu à Londres , je suis ton amie ; j'allois devenir peut-être ta camarade. — Imbécilles ! à quoi vous

140 *Lettres de deux Filles*

fert-il d'être instruits , si j'occupe le cœur de votre fils , si sa passion pour moi domine , si c'est moi qui doit seule faire son bonheur , & si mes vertus peuvent l'assurer ? Oui , Nancy , mes vertus ; mon cœur en est capable ; connois-le , chère amie , ce cœur qui t'aime : crois-tu que l'ambition seule le remplisse ; crois-tu que je puisse donner ma vie & mes sentiments à la fortune , à l'intérêt ? Tu ne le crois pas , tu me connois mieux. Si Robert n'eût fait sur moi une impression vive , si à une figure faite pour plaire pour intéresser il n'eût joint une âme honnête & sensible , si je n'eusse jugé son cœur tendre & généreux , s'il n'eût touché le mien , il ne m'eût rien été , j'aurais renoncé à lui , j'aurais laissé le calme de mes idées , & mon ambition se fût éteinte au même instant. — Je l'avoue , Nancy & pardonne-moi , mon cœur se remplit de sentiment pour le jeune *Walmore* : la préférence est décidée , il n'est plus

d'autre idée pour moi ; mais ces sentimens, de quoi me rendront-ils capable ? D'employer tous les moyens pour inspirer la passion la plus vive & la plus forte ; il n'est point d'enforcellement que je n'emploie , point de fascination & de prestige que je ne mette en jeux ; je dois tout hasarder ; il s'agit pour moi de l'amour & de la fortune : c'est à mon esprit que mon cœur a confié son bonheur, & il en répond sous peine de la vie. — Voilà l'énigme expliquée, Nancy : j'aime. Je t'en prie, pense à moi avec moins de légèreté, que ton cœur s'occupe de ton amie avec le sérieux que mérite ma situation, que ton amitié m'inspire du courage ; la mienne t'est assurée pour la vie. Adieu, chère Nancy.



L E T T R E X V I I .

De la même.

JE t'avoue, ma chère Nancy, que tu me fais presque plaisir de ne point m'écrire ; la situation de mon ame n'est plus à ta portée, ma façon de penser, de sentir, s'éloigne tous les jours plus de la tienne ; mais mon cœur sera toujours près de toi ; je hais la légèreté, & je ne connois point cette manière d'aimer qui n'est fondée que sur l'intérêt & sur les convenances, qui n'admet aucune contradiction. — Quelle que soit la différence de nos idées, de nos sentimens & de nos situations même, toujours ces premiers liens de l'amitié qui se sont formés entre nous, m'attacheront à toi ; jamais ils ne se rompront, jamais je n'oublierai celle que tu eus pour moi. Je puis te condamner, mais non pas cesser de t'aimer, & je puis

te pardonner jusqu'à la légèreté dont je suis incapable. Je saurois t'aimer sans vanité; je connois assez le monde, je l'ai assez vu pour avoir apperçu que les liaisons les plus intimes même ne tiennent qu'aux besoins, aux circonstances; que le plus léger changement les anéantit, & toujours j'en eu ai horreur: mon cœur n'est point fait pour calculer ses sentimens, & la fortune me placeroit sur le trône, que tu serois encore mon amie; je ne verrois tes torts que pour toi-même; c'est ton bonheur qui m'intéressera, & point mes prétentions, point mes droits sur ton amitié: ce caractère, je le porte dans tout ce qui m'occupe, dans tout ce qui m'attache.

— Ne t'y trompes pas, Nancy, si cet homme n'intéressoit véritablement mon cœur, je n'aurois pas la force de le tromper; s'il n'animoit mon ambition par les qualités de son ame, je mépriserois sa conquête, je l'aurois bientôt aban-

144 *Lettres de deux Filles*

donné au sort commun des hommes, qui ne comptent que leurs convenances ou leur tempérament dans leurs relations avec les femmes ; je le livrerois à la bêtise d'épouser quelque héritière par spéculation , ou de s'attacher à quelque femme galante par paresse ou par désœuvrement. Si son cœur est susceptible de sentimens , je les développerai, je lui apprendrai à les connoître & à en jouir , & ne sera-t-il pas heureux ? Il ne s'agit dans ce premier moment que de couvrir ce qui pourroit empoisonner sa passion naissante ; il faut l'éblouir avant que de l'aimer, & si une fois l'illusion cesse , il verra ce qui est cent fois plus précieux que la fortune & la naissance. Une femme, sans l'aimer pour lui-même , qui aura tout fait pour le séduire, & qui fera tout pour le conserver, qui peut remplir sa vie de bonheur & d'agrément, & qui ne laissera rien à désirer ni à son cœur ni à son esprit ;

esprit ; c'est-là ce qu'il faut persuader à chaque instant , & c'est là-dessus que je suis de bonne foi. Je sens naître dans mon cœur un sentiment dont je me défierois , si je n'étois sûre que mon esprit en sera toujours le maître : chez moi ce n'est pas la naïveté qui caractérisera la tendresse , c'est l'envie de réussir , c'est la passion d'enchaîner ; je saurai aimer & tromper , non pas sur ce que je sens , mais sur ce que je suis ; c'est-à-dire , sur ce que le sort m'a fait , car mon ame n'aura rien à cacher : je veux être parfaite , Nancy , & les qualités essentielles que je posséderai , effaceront le clinquant qui me manque ; je vais travailler à les acquérir encore. — S'il faut mille chaînons pour enchaîner *Walmore* , je saurai les forger tous ; ceux de la beauté sont trop peu , sans doute ; esprit , talens , sentimens , tout sera employé ; il faut que son cœur soit maîtrisé , que son amour-propre soit flatté , & que sa

146 *Lettres de deux Filles*

raison soit contente. Je ne puis plus m'écarter de mon objet ; tout ce qui ne seroit pas lui , me seroit plus insupportable , & toutes mes actions , toutes mes occupations tendront au même but : ma vie en sera remplie. — Tu fais que je savois passablement la musique ; j'ai trouvé au fond de mon coffre plusieurs airs que m'avoit donné ce maître Italien que j'ai vu chez toi ; je trouverai sûrement dans quelques maisons du voisinage quelque vieille épinette , quelque vieille guitare : ensuite , je fais peu de françois ; je veux te parler comme une Parisienne. Il y a sûrement dans la bibliothèque du ministre des dictionnaires , des grammaires ; je traduirai les livres que je trouverai ; je t'enverrai de mes ouvrages ; je m'exercerai sur la politique , sur les affaires , sur l'agriculture : je m'instruirai sur la chasse , sur les chevaux. Je pourrai être de moitié de tout ce qu'il pensera ; j'assiégerai son

son esprit. Voilà , ma chère
les idées qui me passent par
entre mes quatre rideaux quand
ors pas , & lorsque je n'y suis
orsque je suis bien éveillée , je
e de folle ; je pense à toi , à mon
& cependant j'arrange tout dou-
ma vie comme je l'ai projeté :
ucoup de tems de reste , il faut
plier. — J'ai été hier matin
ministre ; j'ai demandé des li-
ai été à la bibliothèque cette fois
otion ; elle consistoit dans trois
te rayons chargés de livres dé-
: & couverts de poussière , je les
urus ; il a été un peu étonné de
nières sur les auteurs & sur les livres
voit pas : mais enfin j'ai trouvé
rès ce que je cherchois , & Betty
chargée. J'ai demandé si je ne
s point avoir quelque instrument
que ; il a un ami qui a un piano-
il me le fera avoir. Je n'ai point

148 *Lettres de deux Filles*

vu les deux filles, elles étoient occupées ailleurs; mais le ministre & sa femme m'ont parlé de la visite chez les demoiselles Dagby, dont tu te souviens sans doute; j'ai entendu mes éloges, & il m'ont dit la curiosité de ceux qui m'avoient vue. J'ai pu voir au travers de tout cela que le secret gardé sur mon histoire se communique à merveille & réussit très-bien : on fait parfaitement que je suis une illustre Irlandoise qui veut être inconnue, pour des raisons de famille & d'état même; on connoît là-dessus des circonstances très-particulières; c'est ce que l'un & l'autre m'ont fait entendre de l'air le plus fin : j'ai témoigné du chagrin, j'ai demandé quand la fille aînée alloit à Londres, j'ai offert mes services & mes recommandations, & de l'air de protection le plus modeste, j'ai quitté les bonnes gens. — J'ai fait d'assez bonnes affaires ce matin-là; j'ai appris que la visite chez les demoiselles

avoit réussi : j'ai confirmé l'erreur sur mon état. — J'ai des livres & de la musique, & j'aurai un piano-forté, je dois être contente : mais ne nous trompons point, & je m'attends à mille contrariétés ; je serai en butte aux propos de ces femmes, de ces vieilles filles qui savent tout, qui devinent tout, dont la sagacité mordante ne manquera pas de remarquer qu'une jeune personne jolie, qui vient de Londres & seule encore, sans doute, de bonnes raisons pour se cacher. Vois-tu leur douce malignité soupçonner à demi, inspirer la défiance d'un air si bon ? Ces ennemis, je les craindrai, sans doute, & je les combattrai par la conduite la plus réservée ; rien n'appuiera les conjectures, ils ne sauront rien de moi, & la médisance tombera ; il m'en coûte de ne pas dire calomnie. Il me semble cependant que je suis bien innocente ; c'est le sort cruel, qui arrange si mal les circonstances, qui

150 *Lettres de deux Filles*

est coupable. Pauvres êtres que nous sommes ! le destin s'embarrasse fort peu de nos cœurs & de nos prétentions, & toujours cependant nous en sommes responsables. — Ne penses-tu plus, Nancy, à cette visite de sir Robert & de sa sœur ? Pour moi, elle ne me quitte point, je ne fais ce qu'elle deviendra, & elle est inquiétante : il est singulier comme les rapports naissent entre les hommes ! cette sœur, je ne la connoissois pas, elle étoit nulle pour moi, je l'entends nommer, elle se présente à mon imagination ; je la vois là : c'est quelque grande fille, une grosse fanté de campagne, qui me regarde avec tous ses yeux des pieds à la tête, un air bien gauche, des questions qui ne finissent pas ; je la hais : mais si elle ressemble à son frère, elle est charmante ; elle a peut-être cet air noble & ferein, son ame est bonne, généreuse ; je saurai lui plaire, elle m'aimera ; je la chéris. Que je suis occupée de tout cela !

Adieu, Nancy, on apporte mon piano-forté, je te quitte pour lui; ne dis plus rien de mes lettres : dans l'inquiétude brûlante où je suis, il faut que j'écrive, il faut un essor à la volubilité de mes idées; & puis, n'est-ce pas pour te dire que je t'aime? Adieu.

L E T T R E X V I I I .

De la même.

NANCY, ils ne sont pas sortis de mon esprit, ces *Walmores*; vingt fois je les ai vu entrer, vingt fois mon cœur ému a répété ce que je dirois; mon imagination a voulu tout prévoir, tout deviner; elle a cherché, étudié tout ce qui peut faire impression : il faut avoir l'air simple, modeste, paroître essentielle, intéressante, embarrassée, peignée de sa situation extraordinaire. — J'ai toujours mis ma robe brune, un grand bonnet, mes cheveux arrangés comme une femme qui n'attend personne, mais à qui

152 *Lettres de deux Filles*

l'arrangement & une certaine parure sont naturels ; ma toilette étalée sans ostentation, les plus belles de mes robes négligemment pliées sur une espèce de chaise longue ; des enveloppes de lettres avec de gros cachets sur ma cheminée, dans mon miroir ; une table chargée de livres, de papiers, une lettre commencée, où il y a, miladi, ma chère ladi ; une autre fermée, avec une adresse commencée, de la musique sur le piano-forté ; les livres sont un volume des tragédies d'*Othway*, un roman de miss *Brook*, que j'ai apporté de Londres, un volume de *Locke*, & un de *Pope* de chez le ministre ; dans ce dernier est une feuille de papier où il paroît y avoir des remarques écrites. Nancy, j'ai pu faire ces faussetés, jouer cette vilaine comédie ! mon cœur s'est soulevé, ma fierté même s'en est révoltée, j'ai ri & j'ai gémi ; mais dès que sir Robert fait la chose extraordinaire d'amener sa sœur

chez moi, dès qu'il me traite comme si j'étois ce qu'il croit, il ne faut pas que son attente soit trompée, il ne faut pas que sa sœur puisse lui faire aucun reproche : je comprends son idée, il a vu que j'étois d'un accès difficile, les *Witson*, le ministre, tout le monde lui aura dit que j'étois une femme de condition qui cherchoit à se cacher, qui étoit malheureuse ; je vois son ame compatissante, il me prévient, il m'offre la société, les secours de sa famille ; ne dois-je pas en paroître digne à ses yeux, aura-t-il le chagrin d'avoir conduit sa sœur chez une femme qui ne mérite pas d'être son amie ? C'est donc pour lui ce que j'ai fait ; si je le trompe, c'est afin que son ame honnête & bienfaisante ne soit pas dégoûtée de l'être. Tu vois, ma chère amie, que les circonstances s'enchaînent & qu'il faut se laisser aller au hasard qui commande : laisse-moi être aux yeux de sir Robert tout ce

154 *Lettres de deux Filles*

que je puis être ; j'ai là-dessus un soufi dévorant , & c'est à cela que tout se rapporte. — Mon piano-forté m'est infiniment précieux , j'en ai fait mon camarade , il fera mon interprète , il m'aidera à dire mille choses à sir Robert ; mais j'en joue fort mal , à peine fais-je m'accompagner quelques airs ; s'il alloit me tromper , s'il ne disoit pas ce que je veux : je me défie de tout , Nancy , & de moi sur-tout ; prie que les sentimens qui occupent mon cœur , ne dominent pas mon esprit ; que je n'aie pas bêtement me reprocher de tromper ce que j'aime ; j'en suis en peine. Déjà je ne suis plus d'accord avec mon cœur , & je sens dans mon ame un feu dont je tremble , & qui m'étoit inconnu : il faut qu'il m'aime , Nancy , ou je ne réponds pas de ma vie , & par aimer , j'entends qu'il soit séduir , dominé , subjugué à jamais , que sa vie entière soit un sacrifice , & c'est la fille du ministre de Pallmall qui

doit faire cela : je ne veux pas y penser. — A propos de cette visite attendue, j'ai bien inquiré cette pauvre Betty ; des instructions , des questions , des défenses qui étoient détruites par des exceptions & des réflexions ; il étoit impossible qu'elle fût ce qu'elle devoit faire , & je l'en grondois d'avance : d'abord défense de laisser entrer personne ; ensuite réfléchissant sur cette solitude qui pouvoit m'éloigner de tout le monde , je pensois qu'il ne falloit peut-être pas que sir Robert parût seul occupé à me plaire ; la jalousie n'annimera point sa passion ; la rivalité ne piquera point son amour-propre , je n'aurai point de sacrifices à lui faire ; il me faut des hommes à fuir & à faire craindre , des êtres à maltraiter ou à faire servir à ma vengeance : où les trouver ? Et là-dessus nouvelles questions à Sara sur tout ce qui habite la campagne à plusieurs milles à la ronde ; enfin , il y a une très-belle campagne du côté de Bristol , qui

156 *Lettres de deux Filles*

est habitée pendant quelques mois d'été, par un père & deux fils qui ont des emplois à la cour & à l'armée : voilà de bonnes victimes, Nancy ; je n'ai pu dédaigné quelques autres campagnards dont elle a parlé encore ; il faudra, sans doute, un peu de peine pour mettre en œuvre cette nouvelle intrigue ; mon esprit saura y suffire ; ce ne sont pas de ces hommes dont il s'agit, & ce n'est pas le défaut de courage qui me fera échouer. L'objet présent est cette visite : tu sais que je l'attendois ; jusqu'au troisième jour ce fut assez tranquillement ; au quatrième je sentis naître l'impatience : les questions, les défenses à Betty redoublèrent, je la haïssois de ce qu'elle n'avoit rien annoncé, rien vu ; une fois elle avoit bien rencontré sir Robert, qui lui avoit dit un mot de moi en passant ; elle n'avoit pas osé m'en parler de crainte de me fâcher, & il ne l'avoit chargée de rien : la curiosité, la colère m'étouffent.

foient, j'aurois voulu ouvrir la tête de cette fille pour voir plus vite tout ce que je voulois savoir. Sir Robert a rencontré Betty, ma femme de chambre, sans lui faire cent questions indiscrettes, sans la persécuter ! Comprends-tu cela ? C'est donc un être qui ne sent rien, qui ne pense point ; il y a de quoi haïr l'humanité entière : mais enfin cette rencontre ne signifie rien, il ne faut rien détruire encore. — Betty, il n'a point parlé de sa sœur, sir Robert ? Oh ! pardonnez-moi, mais, il a dit, en s'en allant, qu'il vouloit venir promener avec elle de ce côté-ci. Que je suis heureuse d'avoir appris à maîtriser mes premiers mouvemens ! je l'aurois caressée & battue tour-à-tour. — Après un moment de silence & d'un air indifférent, je lui dis, que je ne serois pas fâchée de les voir s'ils venoient ici, que sir Robert me paroïssoit un homme d'un bon caractère. Il ne faut pas que Betty me croie aussi tant d'horreur pour

158 *Lettres de deux Filles*

lui. Je vis briller la joie dans ses yeux; elle voulut dire quelque chose sur ce que je lui avois défendu de laisser entrer fr Robert; je l'interrompis en parlant de mon prochain départ & de l'inutilité de faire des connoissances; elle parut affligée; je lui dis que si elle vouloit, je l'emmenerois avec moi; je n'ai pas voulu négliger ce moyen de me l'attacher; c'est une argile dont je dispose à ma volonté & qui peut m'être utile. — Mais les jours s'écouloient; je disois, ou fr Robert n'est pas un homme, ou il ne peut laisser passer le quatrième jour, sans chercher à voir une femme qui a paru le faire; peut-il garder si longtems un dœr, une curiosité? Cependant, chère Nancy, ce quatrième jour se passa comme les autres; ce ne fut pas sans émotion de ma part; tous les bruits qui frappoient mon oreille répondoient à mon cœur; & le soir je fus aussi fatiguée que si j'avois fait l'ouvrage le plus pénible.

j'avois trop de tems pour réfléchir à tout ce que j'avois à craindre & à souffrir, à toutes les peines que je me préparois.

— Que de jours je pouvois passer dans le tourment & l'inquiétude ! Te le dirai-je, Nancy, j'ai été sur le point de tout abandonner ; mon courage alloit s'évanouir, si mon ame, honteuse de sa lâcheté, ne l'eût rappelé ; je fis vœu de poursuivre jusqu'au bout : sans doute il seroit plus aisé de suivre languissamment sa triste destinée, de céder aux obstacles, d'éteindre son ambition ; c'est de parti des ames foibles & lâches, & tu fais que la mienne est loin de l'être. —

Ces réflexions me donnèrent de la force & de la tranquillité ; je passai une nuit plus calme, je vis arriver le cinquième jour sans trouble & sans inquiétude ; l'idée qu'il pouvoit se passer comme les précédens, en avoit éloigné l'objet, je ne reprochois de n'en avoir point eu d'autres : les Dagby étoient venues, elles

160 *Lettres de deux Filles*

vouloient me rendre ma visite, je ne les ai pas reçues; elles m'avoient fait faire un message d'honnêteté, je n'y avois pas répondu; il m'avoit été proposé d'aller prendre le thé chez le ministre, je n'y avois pas pensé: je me promis d'être moins absorbée. — Je sommeillois assez paisiblement l'après-midi, lorsque je fus réveillée par le bruit que fit Betty en montant l'escalier & ouvrant brusquement ma porte. — Miss, voilà sir Robert: j'ai pu vaincre assez mon émotion pour demander tranquillement ce qu'on lui avoit dit. — Oh! miss, je ne lui ai pas parlé, je l'ai seulement vu entrer; il parle avec ma mère, & sa sœur miss Henriette est avec lui; je viens savoir ce qu'il faut lui dire.... Mon cœur tressaillit, tout ce que j'avois pensé m'échappa, & toutes mes idées s'enfuirent: cependant il faut cacher son trouble, il faut être cette femme de condition à laquelle on fait une pre-

ête visite. — J'allai au-devant de
miss *Walmere* ; Sara, sans attendre la
pense de Betty, l'avoit déjà fait mon-
ter. Dis-moi pourquoi cet intérêt de la
part de ces bonnes gens ? que leur im-
porte que je voie sir Robert, ou que je
ne le voie pas ? C'est, ma chère Nancy,
parce que ce qui tient à l'amour inté-
resse tous les cœurs, & que les loix de
la nature ont des droits que l'on aime
& que l'on respecte, & il est dans la
nature que sir Robert aime ton amie
Carmille, & se laisse subjuguier par elle.
Tu me vois sûrement les recevoir l'un
& l'autre avec cette politesse, cette séré-
nité qui n'étoit pas au fond de mon
cœur. — Sir Robert me présenta sa
sœur sous le nom de miss Henriette. Je
vis bientôt que je m'étois trompée dans
le portrait que je m'en étois fait ; cer-
te personne que je m'étois représentée
si bien, n'étoit plus qu'une petite figure
brune, aux yeux noirs, aux sourcils plus
noirs encore, & portant une physiono-

162 *Lettres de deux Filles*

mie vive qui annonçoit peu de douleur : je pus juger bien vite que le silence n'étoit pas dans son caractère. — Sans attendre mon compliment, elle me dit, qu'elle avoit entendu parler de moi au ministre, & à un de ses parens; que lui & son frère lui avoient donné la plus grande envie de me connoître, & qu'elle s'étoit empressée de faire une visite à une personne dont on disoit tant de choses: — Je louai sa politesse qui prévenoit une pauvre étrangère inconnue, & qui avoit quelques raisons de l'être. Je sentoís les yeux de sir Robert attachés sur moi; j'aurois voulu chercher les mouvemens de son cœur; mais il falloit être au babil intarissable de miss Henriette, qui demandoit au moins quelques réponses en monosyllabes; j'eus à peine le tems d'adresser quelques lieux communs de politesse à son frère. Comme je savourois à longs traits l'embaras avec lequel il y répondoit, mon amour-propre se repaissoit de tout ce

il disoit & de tout ce qu'il ne disoit : mes yeux déroboient avec avidité ce qu'ils pouvoient appercevoir de sa contenance, de ses regards ; ils oient voulu percer jusqu'au fond de l'ame : je souffrois de tout ce que la conversation de miss Henriette me faisoit perdre ; mes robes , mon logement , coëffure , le piano-forté , les livres , modes passèrent en revue dans un instant : dans un autre moment il n'auroit pas été au-dessus de mes forces d'écouter une femme & de pénétrer un homme. On s'entretint de plusieurs choses ; j'appris plusieurs particularités sur mes voisins ; je parlai de milord & de lady *Walmore* ; ici sir Robert prit la parole & parla avec un intérêt , une chaleur qui peignoient ses sentimens ; tous deux me firent des invitations pour aller au château , en m'assurant que leurs parents âgés & infirmes , seroient charmés de le voir ; sir Robert mis des nuances

164 *Lettres de deux Filles*

dans ses sollicitations, que je fus b
sentir. Mais pourquoi cette envie de
faire connoître à ses parens? J'en ai peu
— Je parlai de ma situation, de m
goût pour la retraite : mifs, me dit
Robert, avec un empressement cha
mant, vous ne trouverez dans not
maison que des amis qui sauront s'in
resser à une personne aussi aimable q
vous, que tout le monde admire & q
l'on aime d'abord. Il baissa les yeux,
voix s'affoiblit, je vis qu'il craigno
d'en avoir trop dit. — Mon silence, un
inclination polie ne le rassura pas : il m
semble que le mot d'aimer ne devoit
pas être prononcé dans cette visite, il me
fait bien plaisir; mais je ne veux pas l'en
tendre encore. — Je pourrois te dire
plusieurs autres traits qui te feroient voir
comment la victime se range dans ses
chaînes : mais, Nancy, pourquoi se
glisse-t-il de la défiance dans mon cœur,
pourquoi des craintes avec des raisons

d'avoir des espérances ? Plus j'espère & plus je tremble : sir Robert ne sera peut-être qu'un homme qui saura trouver une femme jolie sans l'aimer, sans en perdre la raison ; qui ne cherche peut-être aussi que des victimes : eh bien ! la guerre sera donc juste & légitime ; si l'art & l'adresse sont mes armes, c'est qu'elles appartiennent à mon sexe ; seulement que sa franchise, que son cœur honnête & généreux ne les fasse pas tomber. — Adieu, ma chère Nancy, cherche de la patience pour me lire, & ne va pas t'ennuyer de tout ce qu'il y a de plus intéressant au monde pour ton amie Camille.

P. S. A propos, informe-toi un peu de milord *Belton*, s'il ne connoît point cette famille des *Walmore*. Pourquoi sont-ils à la campagne ? Pourquoi ne vont-ils point à Londres ? Tu comprends qu'il m'importe de savoir tout ce

166 *Lettres de deux Filles*

qui les regarde : dis-moi donc tout ce qu'il m'importe, je t'en conjure.

L E T T R E X I X .

De Nancy à Camille.

MA pauvre Camille, tes lettres m'ont d'abord fait rire, ensuite elles m'ont mortellement ennuyée; aujourd'hui elles me mettent en colère. Quand j'ai le tems de penser à toi, tu me fais la plus grande pitié; tout ce que je comprends à ton verbiage insupportable, c'est que tu as envie de devenir ce qu'on appelle, je pense, romanesque; d'autres fois je n'entends rien à ton galimathias. Tu veux inspirer une passion à cet homme; tu t'imagines en prendre une pour lui, & tu te proposes de le tromper par excès de délicatesse, de le faire tomber dans toutes sortes de pièges par bonté d'ame : tu le voleras, sans doute, par générosité. — En vérité

Je suis en peine de ta tête, il n'y a pas
un mot de raison dans tout ce que tu
dis. Trompe ton Robert si tu veux, à
la bonne heure, les hommes ne sont
guère bons qu'à cela : mais quelle folie
de vouloir attraper toute une province ?
Tu es bien modeste de te contenter d'être
re une ladi Irlandoise ; à ta noble façon
de penser, à ton noble air, tu aurois bien pu
passer pour une reine étrangère : le ro-
man auroit été bien plus drôle. La va-
nité t'étourdit, ma pauvre enfant ; crois-
moi, tâches d'être jolie & reviens : tu
 ne fais pas tout ce que tu risques, &
 vois un peu comme toutes les femmes
 riront quand tu seras démasquée. Je te
 jure, Camille, que tu m'affliges, & je
 te prie de renoncer à toutes tes folies :
 j'ai quelquefois envie d'aller t'arracher
 de ce maudit village. Mais, dis-moi,
 lorsque, contre toute espèce de possibi-
 lité, tu auras attrapé ce cher Robert,
 & toute sa charmante famille, qu'en

168 *Lettres de deux Filles*

feras-tu ? Iras-tu te confiner dans ce vieux château, vivre avec des campagnards bien bavards, bien chasseurs, bien baveurs ? Ne voudrois-tu pas aussi être mère de famille ; une *Pamela* bien insipide ? Voilà le beau fruit de tes lectures : pour moi, je ne suis pas si habile que toi ; milord *Belton* me parle quelquefois de mariage, je lui réponds par un éclat de rire, & tout va à merveilles. Encore un coup, ma pauvre amie, laisse-là toutes tes chimères, & viens te divertir avec nous ; si tu veux absolument te marier, nous te chercherons ici quelques vieux bourgeois ; tu auras pour lui tous les beaux sentimens qu'il te plaira ; tu vivras à Londres, & au moins tu sera sûre de quelque chose.

— A propos, j'ai demandé à milord ce que c'étoit que ces *Walmores*, & bien justement ils ne sont pas riches : le père s'est ruiné autrefois à Londres, & ils n'y viennent plus depuis longtems ; ils ont

ont des prétentions sur les titres d'une famille éteinte : sir Robert doit obtenir un emploi à la cour & épouser un parti fort riche & en crédit , & ce parti, c'est sûrement toi , ma chère Camille : dès qu'ils te connoîtront , ils te prieront à main jointes de vouloir bien épouser leur fils. — Ta folie est-elle assez visible, veux-tu risquer de t'attirer tous les chagrins du monde ? J'en frémis , je t'assure. Il est bien vrai que tu retrouveras toujours ton amie ; & je compte que nous rirons bien un jour de tes belles idées : mais toi, riras-tu , quand tu auras perdu ton tems , ta vie , ces charmes , ces vertus qui font tant de bruit dans la province ? Penses donc aux dangers que tu cours , laisse-là ton roman ; reviens à ton histoire , & à ton amie Nancy.



L E T T R E X X.

Camille à Nancy.

ES-TU contente de moi , Nancy ? Voilà bien des jours que je ne t'ai pas écrit , & je ne comptois pas t'écrire de longtems. — Je vois par ta dernière lettre que nous ne nous entendons pas , & qu'il est inutile que nous soyons en correspondance : tout de même nous compterons sur l'amitié l'une de l'autre. Aujourd'hui j'ai particulièrement besoin de la tienne : fais-moi le plaisir , je te prie , de m'envoyer un oncle : oui , Nancy , un oncle. A Londres on trouve de tout ; je pense que *Mirwood* fera très-propre pour cela , j'ai entendu parler de son habileté , & je me rappelle que tu l'as employé une fois pour une affaire très-épineuse , & celle-ci est bien son fait. Il faut qu'il se procure à Londres deux ou trois vieux habits de li-

vrée, qu'il aille jusqu'à Bristol; il habillera deux ou trois hommes en laquais; il prendra un bon carrosse, où il arrangera tout cela à Londres, s'il le trouve plus commode & plus convenable; ensuite, sans se nommer positivement, il tâchera de se faire connoître sous le nom de milord *Fitzmary*. — Il arrivera mardi prochain, 27, à trois heures & demie de l'après-midi, à la ferme de Tom *Wilson*, près du village de Clamsted: ledit *Mirwood* aura un habit bleu bordé d'un petit galon d'or, un chapeau trouffé à la militaire, une perruque à queue, une cravate noire, une vieille épée, des bottes de voyage; il descendra en demandant si ce n'est pas ici que demeure miladi; il se reprendra & dira, miss Camille Mackinon; il montera sans parler, il m'abordera du ton d'un oncle, sans me nommer; il fera paroître une espèce de tristesse de me voir dans cet endroit,

172 *Lettres de deux Filles*

dans cette maison ; il parlera de l'Irlande sans affectation ; s'il vient quelqu'un pendant qu'il sera avec moi , il ne fera point la conversation ; il me parlera avec une certaine affectation ; une fois , il fera entendre les mots de *ma chère nièce* , & que je suis attendue en Irlande dans quelques semaines , le tout avec un air mystérieux & triste. Au bout d'une demi-heure il remontera en voiture sans faire de complimens à personne , il donnera une guinée à Sara ou à Betty qu'il ne manquera pas de rencontrer , & auxquelles il me recommandera en leur faisant entendre qu'elles ne savent pas qui je suis. Près de Bristol , il renverra la voiture , & prendra un autre chemin pour retourner directement à Londres ; & pour le tout je lui remettrai 30 guinées. Il faudroit peut-être qu'il prît les deux laquais à Londres , il faut au moins que ce qu'ils répondront aux questions de mes hôtes , s'accorde

avec le reste. — Je te laisse le soin d'arranger cela avec lui ; je compte sur ton intelligence & sur la sienne. — De plus, je joins ici trois lettres que tu feras copier par une main bien inconnue ; tu les feras avec un cachet dont les armes soient écartelées , & qui aient une couronne ; tu me les enverras comme je te l'indiquerai. — Cette petite comédie t'étonne un peu & moi aussi , Nancy ; je ne te répéterai pas toutes mes répugnances , tous mes combats ; mais enfin j'y suis engagée , & je force mon esprit à se monter aux machinations : ce n'est rien qu'un premier mensonge ; la force , l'honneur est de le soutenir. — Aujourd'hui je suis sans ame , à peine apperçois-je sir Robert dans quelques replis de mon cœur ; il s'est ouvert un précipice sur ma route , je ne suis occupée que des moyens de le passer ; la tête seule doit agir : dans ce moment , point de délicatesse , il faut sortir de son ca-

174 *Lettres de deux Filles*

raclère, vaincre ses craintes, se combattre soi-même, & racheter son crime à force de courage. — Sans doute les vertus sont plus aisées; mais ce n'est pas moi qui l'ai voulu, Nancy: je me cache, on veut me deviner; je dis que je ne suis rien, on veut que je sois quelque chose; parce que j'ai un certain air, on me respecte: un homme, avec tout ce qui peut séduire une femme, flatte l'erreur & s'en accommode; faut-il que j'aille lui dire: ne me respectes pas, méprises-moi, je ne suis qu'une pauvre fille de Palmill; si j'ai dit autre chose, j'ai demandé le secret, on devoit le garder, ce n'est pas moi qui ai trompé; d'ailleurs, est-ce un grand crime de se dire Irlandoise? Mais, pour qui me justifier, est-ce à tes yeux, sir Robert? Ma justification doit être dans ton cœur; c'est-là où je veux l'établir; si tu avois habité ce village, si tu en eusses été un simple payfan, je n'eusse point cherché

à me cacher, j'aurois été la plus simple des villageoises; c'est au fort à répondre de t'avoir placé ici & de m'y avoir conduite. — Hélas! ma chère Nancy, dans mon inquiétude, je m'en prends à tout: tu vois le trouble qui est dans mon ame, laisse-moi l'exhaler avec toi. Cette visite des jeunes *Walmore* avait un peu rendu le calme à mon esprit, j'étois contente de moi, j'avois paru à leurs yeux ce que je voudrois être toujours, j'avois besoin de ce repos, je voulus en jouir; je voulus repasser à mon aise tout ce que j'avois vu de sir Robert, je voulois juger avec réflexion des impressions que j'avois faites, des sentimens que j'avois inspirés: je ne veux pas me tromper là-dessus. Je me rappelle sa manière de me regarder, d'attacher ses yeux sur moi; elle vouloit sûrement dire: oui, Camille, vous êtes belle, vos yeux portent l'émotion dans mon ame, vos traits, vos grâces attachent mon cœur. Lorsque je

176 *Lettres de deux Filles*

parlois & qu'il avançoit la tête pour écouter, qu'il répondoit avec chaleur, avec embarras, ma voix avoit flatté son oreille, son esprit cherchoit à s'accorder avec le mien, sa peine étoit celle de me plaire; il n'y a pas un objet dans ma chambre qui n'ait fourni une idée à mon éloge : il a été successivement inquiet, sérieux, distrait; il ne disoit point ce qu'il vouloit, il s'embarrassoit dans ses phrases : plus le trouble étoit dans son ame, plus la tranquillité, la sérénité paroissoient dans toute ma personne : j'ai entendu ses soupirs; l'envie qu'il a témoignée de me revoir, de me faire connoître à ses parens; c'est une suite de l'opinion qu'il a de moi. Enfin, ou jamais homme n'a aimé, ou sir Robert est amoureux de Camille; je le demande à toutes les femmes qui voient & qui sentent, & ici je ne dois pas craindre la fausseté ordinaire des hommes : il est la candeur même;

ce n'est pas mon cœur, ma vanité qui me trompent, c'est mon esprit qui juge, c'est mon ame qui jouit. Le jour n'a pas été assez grand pour toutes mes idées ; jamais je n'ai été si occupée, & tu vois tout ce que mon imagination s'est peint : il ne faut point se laisser étourdir cependant, & je me suis fait un plan de vie & de conduite, j'ai calculé tout ce qui devoit plaire à sir Robert. Sans doute d'abord une absence totale de coquetterie, c'est la grande horreur des ames neuves : on fera donc toujours mise simplement, on ne cherchera point le monde, point les nouvelles connoissances ; on ne fera point en peine de plaire aux hommes qui nous regardent ; on ne craindra point de paroître impolie en ne répondant pas à leurs flatteries, on se fera haïr de tous ceux qui ont des prétentions ; si on fait des distinctions, ce ne sera pas pour ceux qui veulent paroître les plus galans, ce sera pour

178 *Lettres de deux Filles.*

l'esprit, la modestie, pour ceux qui veulent plaire & point flatter : le tout avec un air de décence & de hauteur qui en imposera aux soupçons des plus hardis : leurs imaginations sont si impertinentes !

— Après cela, les relations d'amitié & de visites seront bornées aux maisons du ministre & des demoiselles *Dagby* ; nous verrons ce que produira celle de milord *Walmore*, & suivant le besoin on les étendra avec circonspection. —

Tout est bien en règle, bien ordonné dans ma tête, il n'y a qu'à cheminer ; & en conséquence, voici ma gazette depuis que j'ai vu sir Robert. Le lendemain visite chez le ministre, remercier du piano-forté, prendre le thé, être si bonne, si affable avec toute la famille, entrer avec intérêt dans tous les détails, & avec cet air d'ignorance qui fait voir que l'on a toujours été si loin de ces misères : on admire l'habileté, l'économie de la mère, l'adresse des filles ;

on donne des conseils; on parle négligemment de la visite des *Walmores*, on en est presque fâchée, parce qu'il faudra la rendre : enfin on se fait adorer de toute la famille, elle est toute à moi. Vas leur dire après cela que je ne suis qu'une petite fille de curé, & ils te lapideront. — Le lendemain, visite chez les demoiselles *Dagby* : elles étoient seules ; d'abord des cérémonies, des complimens ; ensuite de la curiosité, des mots qui vouloient dire, nous voudrions bien savoir qui vous êtes ; on y répond par des flateries, des amitiés ; on se familiarise tout en gardant une espèce de réserve ; on dit des choses indifférentes avec un air de confiance : il semble que l'on deviendra amies. — La cadette, miss *Juliette*, m'a paru plus aimable, plus intéressante que je ne l'avois jugé d'abord ; sans être fort jolie, elle a une physionomie très-agréable, & quelque chose de sombre & de touchant dans les yeux

qui intéresse; son cœur a sûrement quelque histoire dont il gémit; j'ai la plus grande disposition à me lier avec elle; mais je ne fais si l'amitié me convient, si même j'en suis susceptible dans ce moment; toi même, Nancy, je ne t'aimerois pas peut-être si tu étois-là; il est plus sûr de regarder tout le monde comme ennemi; & de qui ne dois-je pas me défier? J'avois fait quelques avances à miss Juliette, elle ne les a pas trop bien reçues, par réflexion j'en ai été bien aise; il ne faut pas se laisser distraire par ces petits plaisirs du cœur quand on a un grand objet, & celui qui m'occupoit alors, étoit cette visite à rendre au château des *Walmores*; j'en ai tremblé, vingt fois j'ai voulu y renoncer; les meilleures raisons venoient me donner du courage: elle est impolie, elle n'ose pas se montrer, diront-ils? alors le jour & l'heure étoient pris & je les laissois passer. Enfin il fut résolu de

faire cette grande affaire , j'y pensai dès le matin , & dès le matin je fus avec toute cette famille ; je voyois leurs yeux sur moi ; j'entendois leurs voix raisonner , critiquer. Eh bien ! je serai la modestie , la politesse , la douceur même , je ne dirai rien de moi , ils ne verront qu'une étrangère , qu'une nouvelle connoissance qui ne peut leur causer ni peine , ni crainte , ni jalousie ; je n'ai rien à craindre , & je puis espérer. Je voulois me faire accompagner par Tom le mari de Sara & par Betty , ils furent avertis pour cinq heures du soir. La toilette n'étoit pas la chose la moins importante : ce fut la robe noisette , un grand chapeau ; je n'étois jamais mise assez bien ni assez simplement ; tantôt j'étois trop parée ou je l'étois trop peu ; ce chapeau me cachoit trop ou n'avançoit pas assez. Mais Betty vient demander mes lettres pour la poste ; mon papier est rempli , & tu as bien assez lu aujourd-

282 *Lettres de deux Filles*

d'hui : vois encore , cependant , que je t'aime , chère Nancy , & que je suis à toi pour la vie. Adieu ; je t'écirai demain , & je t'enverrai ces lettres de mon père , que je ne puis joindre ici.

L E T T R E X X I.

De Camille.

Du jour suivant.

VOILA l'heure : Tom & Betty m'attendent ; il n'y a qu'une glace dans ma chambre , il me faut mille prétextes pour passer devant , & jamais je ne suis contente. Enfin je tiens le bras de Betty , & son père marche à-peu-près à côté de nous. Je crois bien qu'ils parlèrent du beau jour qu'il faisoit , de la pluie qui ne vient pas , ou de la sécheresse qui fait du mal ; ma tête étoit trop remplie d'idées pour rien écouter. — Il me sembloit que nous allions d'une vitesse prodigieuse , & ce château a été d'abord la

Me voilà déjà dans la cour; j'ai envoyé Tom pour m'annoncer & demander visite; il a fait quelques pas, il s'est retourné, il a demandé : dirai-je miladi *Makinson*? — Non, Tom, miss *Mistrifs*; je vous ai dit si souvent que je n'étois qu'une pauvre miss, & demandez sur-tout miss *Henriette*. J'ai entendu des domestiques courir, d'autres sont venus voir cette femme dont ils avoient peut-être entendu parler à leurs maîtres; les pas d'un homme qui descend l'escalier avec précipitation, ont surtout frappé mes oreilles; ce bruit a retenti dans mon cœur, & la main de *fr Robert* étoit-là; il me presse d'enterrer, il articule mal des choses polies, mes yeux rencontrent les siens : il semble, *Nancy*, que ce n'est rien que de rencontrer des yeux, & cependant, il n'en faut pas davantage pour remplir l'âme de mille choses. — Ce n'étoit pas le moment de les écouter, & sur

184 *Lettres de deux Filles*

Robert me disoit , en me conduisant ,
 tout le plaisir que ses parens & sa sœur
 auroient à me voir ; c'est-à-dire , qu'on
 leur en avoit fait naître l'envie , qu'on
 étoit prévenu en ma faveur : j'en ai
 eu plus de courage. Je suis arrivée avec
 assez de fermeté dans une salle un peu
 obscure , & ensuite auprès du fauteuil
 de milord *Walmore* ; sa physionomie
 respectable par l'âge & ses cheveux
 blancs , annonçoient la bonté & la can-
 deur : pardon , miss , m'a-t il dit , si
 la goutte empêche mes jambes d'aller au
 devant de vous : vous êtes bien polie d'être
 venue nous voir ; ma fille & mon fils nous
 ont donné envie de vous connoître. —
 Nous fûmes joints par miladi que je re-
 connus à l'air vif & brun de sa fille qui
 arrivoit aussi ; elle m'embrassa & me fit
 des politesses amicales. Après les pre-
 miers complimens , & quelques lieux
 communs , vinrent les questions d'abord
 générales sur Londres ; miladi causoit

tant de volubilité ; que j'avois peu eue à répondre ; elle ne se soucioit pas beaucoup de mes réponses , me tout d'un coup milord me demanda dans quelle rue demenroient parens ? Je n'avois point prévu cette suite , j'avois compté sur mon esprit les autres , & l'*incognito* que jeois garder , me dispensoit des détails ; mais encore peut-on dire où demorent les parens. — Je dis bien que j'avois plus de parens à Londres ; on ne savoit où ils avoient demeuré : je rappellai la rue de Markel par où j'étois passé souvent pour aller à l'église Westminster & au parc St.-James : je me mis à dire tout de suite milord dit que les rues qui y aboutissoient , où j'allois aller , & tout ce qu'il y avoit de environs de cette rue ; il passa d'autres , & en peu de temps il eut vu toute cette partie de la ville de Londres ; je compris qu'il avoit l'est

186 *Lettres de deux Filles*

prit topographique , mais une jeune personne comme moi ne prend pas trop garde par où elle passe & sort fort peu ; de sorte qu'en admirant la mémoire & l'esprit de milord qui connoissoit si parfaitement cette grande ville , ce que je dis alla très-bien. Animé par mes louanges , des rues il passa aux maisons , & il en connoissoit plusieurs dans cette rue , celle-ci à droite , celle-là à gauche. Après les maisons vinrent les habitans , c'étoient nos voisins , il falloit bien les connoître ; heureusement il mit son amour-propre à sa-voir & point à demander : il y avoit quinze ans qu'il n'y avoit été ; cependant je prévoyois bien qu'il faudroit connoître quelqu'un : je rappelai dans mon esprit ceux que j'avois entendu nommer , un milord & miladi *Osborne* , que j'avois vus une fois chez un marchand de tableaux où tu m'avois mené , & d'autres dont j'avois entendu parler chez toi ; je les nommois sans affectation & de l'air

le plus indifférent, lorsque milord dit qu'il avoit beaucoup connu milord & miladi *Belton* ; je sentis un peu de chaleur me monter au visage, il ne fut pas difficile de le cacher. Quel bonheur que ton ami ait perdu son père & sa mère ! Je dis qu'ils avoient laissé un fils qui devoit bientôt se marier. J'allois ajouter, avec une autre personne de ma connoissance, & j'aurois peut-être fait ton portrait ; mais, miladi, piquée d'avoir été cinq ou six minutes sans parler, tomba sur l'Irlande, & en ricanant sur les Irlandoises qui venoient à Londres chercher des aventures, nous allions savoir plusieurs histoires scandaleuses, quand milord interrompit à son tour, en disant qu'il avoit connu plusieurs officiers Irlandois, qu'ils étoient de braves gens, & que sûrement j'aurois bien quelques parens au service ; il me dit cela en me regardant si fixement : l'air de miladi commençoit à devenir si désagréable ;

que je nommai mon oncle Fitz en me levant pour finir la visite. Il avoit justement servi avec un officier de ce nom-là; il l'avoit vu lieutenant un galant homme, qu'il seroit mé de revoir. Miladi ajouta, qu'elle doute le parent de miss ne viendroit pas dans ce pays : je ne fais si de bonne-foi ou de malignité de sa part, je me crus obligée de dire qu'il étoit il viendrait me prendre pour en Irlande, où mes parens s'étoient tirés depuis peu. En Irlande? aigrement miladi; on vient de ce pays-là pour chercher fortune en Angleterre; mais nous n'en voyons pas ici. Miss Henriette me fit ses amitiés dans ce moment, elle qu'elle avoit bien envie de me faire chanter & jouer du piano qu'elle avoit un peu appris, & qu'elle avoit de la musique, qu'elle vouloit bien m'entendre jouer. — Sir F

qui n'avoit dit encore que quelques mots , & qui avoit marqué de l'impatience pendant la conversation de sa mère , appuya ici sa sœur , & ajouta les éloges & des politesses ; je répondis que j'avois trop de chagrin pour penser

à la musique , & que mes parens devoient bien regretter aujourd'hui ce que leur éducation leur avoit coûté : miladi secoua la tête , miss Henriette eut l'air touché , celui de sir Robert disoit mille choses. Milord dit : pauvre miss , je voudrois bien cependant vous entendre chanter avec ma fille , j'aime beaucoup la musique ; j'allois autrefois à un concert qu'il y avoit à Pall-mall , dans une maison qui fait le coin de la rue de.....

Nous allions savoir toutes celles du quartier. Je pris congé ; on témoigna de l'envie de me revoir ; je dis un mot de musique à miss Henriette pour piquer sa curiosité , & je partis. — Sir Robert me suivit , je lui entendis articuler les

170 *Lettres de deux Filles*

mots d'impression , de sentiment ; sa voix étoit touchante , ses yeux exprimoient la tendresse. — D'un air sérieux & triste , je dis que ma situation m'embarrassoit beaucoup ; que je n'étois point accoutumée à la curiosité des autres , & que je quitterois bientôt ce pays , qui , à ce que je croyois , n'étoit pas fait pour une ame malheureuse & sensible comme la mienne. J'eus le plaisir de le voir fort en peine ; il m'assura que j'y trouverois des amis , que toute sa famille , que lui il dit ce dernier mot avec une émotion charmante : je pris le bras de Betty , j'appelai Tom. Il parla encore de me voir chez moi , de faire de la musique avec sa sœur. J'interrompis , en disant que je craignois le monde , que j'étois souvent malade , & que j'aimois la retraite : une profonde révérence bien sérieuse le laissa-là , & je m'éloignai. Ce pauvre sir Robert ! il est charmant , il a l'air si doux , si honnête , si rendre quel-

quefois. Mes premières idées furent bien de chercher si je lui avois plu , si j'avois fait quelques progrès dans son cœur , si j'avois jeté les fondemens d'une passion bien violente; je n'étois pas contente de moi ; cette fois là je n'avois pas dit ce qu'il falloit , je n'avois pas été assez aimable : je m'étois mise d'une manière trop simple , j'aurois pu être plus jolie , mon chapeau me cachoit trop les yeux , je n'avois pas seulement ôté un gand. — J'arrivai chez moi en me faisant des reproches , & bien en colère contre moi-même : je fus persuadée que sir Robert , malgré tout ce que j'avois remarqué , ne reviendrait point , que peut-être même je ne le reverrois jamais ; cependant cet air tendre , cet empressement embarrassé , cette envie de parler sentiment , impression , qui expire sur ses lèvres , c'est quelque chose ; il est impossible que ces premiers mouvemens s'ancrassent dans une ame comme la

sienné; au contraire ils s'augmenteront; j'en verrai l'explosion, & voilà l'espérance; que dis-je, la certitude qui revient. J'étois fatiguée, je renvoyai Betty, je voulois penser seule; cette miladi Walmote m'avoit laissé de la colère dans l'ame. Elle est mon ennemie, elle m'a déclaré la guerre par ce ricanement; c'étoit des soupçons, sans doute, ils demandent vengeance & elle tombera sur ton fils. Je te plains, vieillard respectable; il est cruel, sans doute, d'affliger tes cheveux gris, mais ton fils ne suivra pas la destinée que tu lui prépares. Tu as fouri aux discours méchans de ta femme; & toi, miss Henriette, seras-tu humiliée si je deviens. Consolez-vous, famille effrayée, si jamais je suis au milieu de vous, vous bénirez le sort qui m'y aura conduite; craignez seulement de ne pas mériter toute la peine que je me donne : vous écoutez l'ambition, vous cherchez la fortune, le cré-

dit

dit pour marier votre fils; moi, je cherche la route de son cœur; & à ce titre, je dois réussir plutôt que vous. — De là mes réflexions m'ont conduit à conclure qu'il falloit quelque fait pour appuyer ce que j'avois dit de ma famille: je m'en occupai tout le jour & la nuit. Le lendemain de cette visite ne fut pas un jour tranquille; je pensai bien à cet oncle; mais je ne pouvois arranger les circonstances de manière à produire un bon effet. Lasse de penser, je voulus m'aller promener le soir, j'appelai Betty pour m'accompagner: il faisoit un de ces beaux jours où le soleil semble se cacher de peur de faner les fleurs qu'il a fait éclore; je voulus revoir l'endroit où j'avois vu sir Robert pour la première fois, j'allai vers cette haie près de ce bois, j'écartai Betty, & je me livrai au plaisir & à la tristesse de rêver au passé, au présent, & à l'avenir: il faisoit presque nuit; lorsque Betty vint m'avertir qu'il

194 *Lettres de deux Filles*

étoit tems de nous en aller ; mon ame étoit plus calme & je rentrai plus heureuse dans la maison. — Ce ne fut pas pour longtems : sir Robert étoit venu , il avoit demandé à me voir , il avoit insisté , il s'étoit informé où j'étois allée , & ne pouvant rien apprendre , il dit qu'il reviendrait mardi & qu'il apporterait de la musique ; il avoit extrêmement recommandé à Sara de me le dire. — En voilà plus qu'il n'en falloit pour exercer mon imagination : pourquoi prescrire si positivement le jour de son retour ? est-ce un rendez-vous qu'il croit me donner ? m'ordonne-t-il de l'attendre , auroit-il découvert quelque chose ? Je me fâchois de tout , lorsqu'il me vint dans l'esprit de faire servir cette circonstance à mes desseins. Voilà le moment de faire venir mon oncle ; c'est là-dessus que je t'ai écrit pour le demander ; tu sens l'importance de cette commission , combien elle a besoin de ton adresse ; ne

néglige rien , chère Nancy , je t'en conjure. Mardi prochain 27 , entre trois & quatre heures , lorsque tu les entendras sonner , que le cœur te batte un peu , que ta légèreté ne t'empêche pas de voir , de sentir mes peines , mes inquiétudes , mes travaux. — Admire mon courage : j'aurai toujours celui de t'aimer. Adieu , chère Nancy.

P. S. Tu recevras cette lettre le lendemain de la précédente qui doit t'être parvenue samedi matin ; en sorte que tu as tout le tems d'exécuter ce que je te demande. Au nom de dieu , donnes-y tous tes soins , chère Nancy. Voici les trois lettres ; tu les arrangeras comme je te l'ai dit , & tu mettras la première à la poste lundi , & les autres comme je te le demanderai ensuite. Adieu encore.



196 *Lettres de deux Filles*

LETTRE DE MON PÈRE.

N^o. I.

Londres, 26.

M A chère fille, je n'ai point pu partir de Londres aussi promptement que je l'avois cru. La suite des affaires importantes que vous connoissez, m'a retenu jusqu'à présent ; mais je suis si fort occupé dans mon cabinet, que tout le monde ignore que je sois encore ici. Au moment où vous recevrez cette lettre, je serai cependant peut-être en route : si je puis me détourner pour vous aller voir, je n'y manquerai pas. Je vous prie de rester tranquille dans votre retraite encore quelques semaines : ce tems orageux pour notre famille ne durera pas beaucoup. Il m'importe que vous soyez peu connue. Je vous recommande au bon ministre *Jackson*, je suis charmé que vous soyez auprès de lui ; je me rap-

pelle très-bien de l'avoir vu chez le duc de Newcastle qui en faisoit un très-grand cas; je l'ai vu dans son cabinet, & il paroissoit avoir sa confiance. —

Je laisserai ici des ordres pour vous faire passer le peu d'argent que je puis vous remettre. Peut-être verrez-vous votre oncle : vous aurez aussi de mes nouvelles avant mon passage en Irlande. Dieu vous bénisse, ma chère fille, je vous embrasse & suis votre père. A. M.

*Nº. II.**Londres, le*

MA chère fille, je vous écris un mot avant de m'embarquer pour l'Irlande. Je suis très-fâché de n'avoir pu vous aller voir. Mes persécuteurs m'ont fait encore de nouveaux chagrins, & ne cessent de me poursuivre; ils m'accusent de mauvaises pratiques avec les catholiques de notre pays. J'ai laissé un mémoire justificatif entre les mains du ministre. Cette affaire m'oblige de passer promptement

198 *Lettres de deux Filles*

en Irlande; d'ailleurs, je n'ai plus les moyens de rester ici; il faut que j'aille voir mes terres: peut-être faudra-t-il les vendre. J'espère que vous viendrez bientôt me joindre; je vous aviserai du moment, & je prendrai des mesures pour votre voyage. En attendant, restez tranquille, ne vous chagrinez point trop, faites peu de connoissances, soyez prudente. Je suis bien fâché de vous laisser dans la situation où vous êtes, mais je me confie dans votre caractère: j'espère que les circonstances changeront une fois. Je vous exhorte à la patience & à la résignation. — Vous aurez encore de mes nouvelles; & peut-être que milord *Fitzmary*, votre oncle, vous en donnera bientôt lui-même. Adieu, ma chère Fille, je vous aime tendrement, & suis votre bon père. A. M.

No. III.

Dublin.

MA chère fille, j'arrive ici & j'en

repars tout de suite pour me rendre à ma terre de. Mes ennemis me poursuivent par-tout ; ils sont les plus forts , & mes affaires ne prennent point une bonne tournure ; mais ne soyez point en peine , j'opposerai de la confiance & de la fermeté , & la vérité se fera connoître. Prenez patience encore quelque tems : je suis bien fâché que nous soyons séparés. Votre oncle doit prendre des mesures pour votre voyage ; en attendant , restez cachée , je vous prie ; nos persécuteurs pourroient vous poursuivre jusques dans votre retraite. Ainsi , demeurez inconnue autant que possible : une fois nous serons plus heureux. On doit vous remettre l'argent dont je vous ai parlé ; vous ne sauriez assez le ménager dans la détresse où je suis : mais ne vous laissez point affliger. Adieu , ma chère fille , je serai toujours votre bon & tendre père. A. M.

L E T T R E X X I I .

De Nancy à Camille.

A LA garde de diéu, & sous la conduite d'un bon carrosse, je vous envoie, madame, un oncle bien conditionné ; lequel ayant reçu en bon état, vous payerez ce qui est convenu. — Non, ma pauvre Camille, je n'y comprends rien ; je ferai tout ce que tu voudras, excepté de croire à tes projets & à leur succès. J'ai beau me dire que tu as de l'adresse, que tu as de l'esprit, que tu connois le monde & les hommes, je ne puis me persuader que tu parviennes à tromper tout un pays, de vieilles femmes, des filles, des hommes ; je ne puis le croire : un ministre, un amoureux encore passe ; mais une famille comme celle des *Walmore*, c'est impossible ; & ensuite je n'en vois pas la nécessité. Si ce sir Robert est bien pris, bien amou-

reux, qu'a-t-il besoin que tu sois d'Irlande ou de Turquie, que tu sois noble ou roturière ? Ces belles inventions ajouteront-elles à tes charmes, & si elles se découvrent, ne le perdras-tu pas, & ne seras-tu pas perdue toi-même ? Je ne saurais voir ton habileté m'approuver ta comédie : je t'assure qu'il ne faut tromper que ceux qui se font un plaisir de l'être ; c'est ma manière, & je regrette prodigieusement ton argent, tes peines, & ton tems. Je me réjouis de revoir *Mirwood*, qui nous donnera de tes nouvelles, qui nous dira si tu es si belle, si ta retraite est si charmante, si ton hameau est si agréable. Adieu, belle bergère, adieu fine trompeuse, je ne te dis plus rien.

A propos, milord *Belton*, qui s'amuse de tes lettres, a bien ri de ton embarras à son occasion ; il te prie de ne pas le marier si tôt, il ne s'en soucie point ; il ne se rappelle pas d'avoir ja-

202 *Lettres de deux Filles*

mais vu les *Walmore* ; il s'intéresse véritablement à toi , & il en a meilleure opinion que moi ; il t'offre de jouer un rôle , si tu en as besoin ; il est cependant un peu en peine du dénouement. Je t'enverrai chercher , par le premier courrier , la première lettre de ton père. Je t'embrasse , ma pauvre Camille : tu me fais pitié.

L E T T R E X X I I I .

De Camille à Nancy.

N O N , mademoiselle , non , je ne réussis point , je n'en imposerai point , je ne ferai rien croire à personne. Les gens de ce canton , ces bons campagnards , il faut plus d'esprit que je n'en ai pour leur persuader un conte qui n'a rien d'extraordinaire. Ces pauvres gens ne sont-ils pas accoutumés à se repaître de toutes les choses merveilleuses qu'on

leur débite; ne croient-ils pas aux sorciers, aux revenans, aux monstres, aux comètes? Et mon oncle, Nancy, est un peu moins qu'une comète, & moi, pas tout-à-fait un monstre: en vérité, j'ai trop peu de gloire. Je suis piquée de la mauvaise opinion que tu as de ton amie; & si tu me fâches, je te tromperai toi-même: tu es loin cependant d'avoir la simplicité & la bonne-foi de ces habitans de la province. Ils ont d'abord reconnu mon oncle, sans que je le leur aie nommé; ils parlent de mes parens, sans que je leur en aie dit un mot positif. Tom & ses camarades me regardent avec un respect charmant; quand ils me rencontrent, ils me saluent profondément avec un sourire de discrétion, qui veut dire qu'ils savent bien mon rang & ma haute qualité: Tom en particulier a toujours l'air de me plaindre, & de trouver que tout n'est pas assez bien ni assez bon pour

moi ; je réponds avec un air résigné & impertinemment modeste, qui achève de le toucher : si on lui disoit que je suis de la maison d'Hanovre, il n'en seroit point étonné. Ce pauvre sir Robert, comme il a témoigné des égards & des respects à cet oncle ! Il lui disoit de mille manières : vous avez une nièce charmante, qui s'empare de mon cœur ; heureux qui fera votre neveu ! Je lui ai entendu dire tout cela, Nancy : il est vrai que *Mirwood* étoit un oncle à s'y tromper ; un air grave & sérieux, peu de paroles, point d'attention à personne ; seulement sa perruque étoit trop mauvaise : un militaire est plus arrangé ; tout le reste étoit très-bien ; & il auroit pu servir de modèle à tous les oncles du monde. Il s'est retiré fort à propos, je ne pouvois plus soutenir le rôle ; j'étois tourmentée par l'envie de rire, & par la crainte des soupçons : la bonne confiance de sir Robert pesoit sur ma conscience ; c'étoit

un vrai travail. — Enfin *Mirwood* a pris congé, & en sortant il a su me dire à demi-voix & d'un air contrit : je suis fâché de vous laisser dans cette misérable maison ; ce n'est pas pour longtems, prenez patience ; ne faites pas beaucoup de connoissances, & ne voyez pas trop les jeunes gens de ce pays. Je l'ai accompagné jusqu'à sa voiture, & je l'ai vu partir. — En le quittant, Sara & Betty m'ont approchée, & à quelques mots qu'elles m'ont dit, j'ai compris que les domestiques avoient très-bien parlé ; c'est tout ce qu'il me falloit : je leur ait fait signe de se taire, & je leur ai recommandé presque à l'oreille de ne rien dire. Sir Robert, qui nous avoit suivi, étoit témoin de tout : c'étoit pour lui, & il n'en a rien perdu. — Nous sommes rentrés dans ma chambre ; il tenoit de la musique à la main ; il y a eu un moment de silence, il l'a interrompu vivement, en disant : ah ! il ne les con-

206 *Lettres de deux Filles*

noît pas, les gens de ce pays ! Ils vous rendent justice , mis ; ils sentent tout ce que vous êtes , & les sentimens que vous inspirez. . . . Ici ses yeux étoient fixés sur moi , & si tendres ! je ne fais ce qu'étoient les miens ; mais en s'approchant , il a continué rapidement. . . . Oui , les sentimens que vous inspirez ; je ne puis plus le cacher , ou plutôt vous le voyez depuis longtems ; vous êtes adorable , mis , & mon cœur me le dit à tout moment. — Voilà enfin , Nancy , le mot & l'aveu qu'il me falloit ; j'avoie que mon cœur en avoit besoin , mon esprit le cherchoit , & je m'y attendois. — Ce moment où le cœur éclate , où il se soulage du tourment de cacher ce qu'il sent devoir arriver , je le prévoyoie , & vingt fois j'avois arrangé mes idées là-dessus : je comptois bien être maîtresse de ma réponse ; j'avois bien résolu d'y mettre de la fierté & de laisser des espérances d'encourager aux sermens en témoi-

gnant des doutes , d'assurer mon empire en feignant de l'ignorer. Mais on se connoît peu soi-même ; au lieu de cette présence d'esprit , sur laquelle je comptois , le trouble & l'émotion s'emparèrent de mon ame : il se fit un combat entre mes sentimens & mes idées , qui m'ôta la faculté de penser & de parler. Mais , Nancy , qu'est-ce que c'est que nos cœurs , qui ne sont jamais d'accord avec nous-mêmes ? — Sir Robert avoit l'air si tendre , si ingénu ; étoit dans un embarras si intéressant , si respectueux , qu'au lieu d'articuler une réponse , je laissai tomber ma tête dans mes deux mains , & des larmes auroient peut-être décélé mon attendrissement. — Il s'écria alors avec un ton de voix déchirant : Ah ! misé , j'ai eu le malheur de vous déplaire ! A ces mots je retrouvai toutes mes forces , & de l'air le plus tranquille & le plus imposant que je pus avoir , je lui dis : Non , monsieur , vous ne m'avez point

déplu; votre caractère est trop honnête, trop franc, pour que je vous confonde avec ces hommes qui se jouent de la sensibilité d'une femme, & qui ne méritent que dédain & fausseté; je n'emploierai point ces armes pour irriter vos sentimens ou vous humilier de l'aveu que vous m'en faites; je ne fais ce que je puis inspirer à un homme tel que vous, & je ne fais ce que je puis sentir moi-même. Je suis malheureuse, je dois me défier de tout. — Il interrompit vivement : non pas de moi, non pas de mon cœur; mais votre indifférence, mifs. — Je n'ai connu qu'elle encore, lui dis-je, & dans ma situation, je ne puis assez la conserver; & vous, monsieur, vous ne devez écouter que votre raison; elle aura bientôt détruit un sentiment passager, que l'amour-propre ne doit point éprouver, & qui n'est dû, sans doute, qu'à l'imagination, qu'à la nouveauté d'un objet qui vous a frappé, je ne fais pour-

— Oh ! non , ce sont vos charmes , vos attraits , votre esprit ; des quarts de votre ame qui m'ont frappé , qui s'attachent à vous , que j'adore ! —
— n'avez rien vu de tout cela , monsieur ,
reviendrez bientôt de votre erreur ;
votre imagination vous trompe ; vous avez trop d'esprit pour ne pas mieux saisir vos convenances , & je ne veux pas être l'objet de votre première légèreté.
— Rompons un entretien qui peut être cruel à tous les deux ; l'intérêt que j'ai pour vous empire votre caractère , me fait souhaiter de ne pas empoisonner les relations que le hasard a fait naître entre nous :
— une malheureuse étrangère que je ne connais pas.
En disant ces mots , je me levai ,
j'approchai du piano-forte ; je pressai le doigt sans savoir trop ce que je faisois :
— le piano-forte étoit interdit , & n'écoutoit que moi :
— Allons , dis-je , voyons cette partition ; je ne fais pas trop déchiffrer ,
— mais je l'apprendrai. — Que vous êtes

210 *Lettres de deux Filles*

heureuse, me dit-il, de pouvoir vous occuper de ce qu'il vous plaît ! Pour moi, je ne puis me distraire de ce que je sens, & laissez-moi vous dire que jamais mon cœur. — Non, monsieur, j'ai de la force, j'ai de la raison, & je veux les employer à vous éclairer sur ce que vous me dites, sur ce que vous croyez sentir; je ne saurois vous soupçonner d'envie de tromper une femme, que des malheurs rendent peut-être trop sensible; mais défiez-vous des premières impressions, elles tiennent presque toujours à l'illusion, & on n'en revient qu'aux dépends du bonheur de l'un ou de l'autre. — Sans doute tous les sentimens sont possibles entre homme & femme; mais une passion peut devenir une chaîne de malheurs; il vaut mieux la rompre avant que de la former : un peu de réflexion aura bientôt ramené votre tranquillité, & en conservant la mienne, je sentirai tout ce que vous

êtes. Je jouirai de votre amitié, dont je connois bien le prix dans ma situation: qu'un sentiment plus vif ne vienne point la troubler; que vos parens surtout n'aient rien à me reprocher, qu'ils soient, au contraire les amis, les protecteurs d'une étrangère malheureuse & sans secours. Dans ce moment, je couvris mes yeux d'une main, & j'entendis les protestations les plus vives, les plus tendres. Sa chaise s'étoit approchée du piano-forté: j'interrompis d'une voix attendrie, en demandant la musique qu'il avoit apportée. Je respecte vos malheurs, me dit-il, & aussi votre indifférence; mais je ne répons pas de le pouvoir toujours. A présent, je crois bien qu'il vaut mieux vous entendre chanter que de vous écouter raisonner. Nos yeux se rencontrèrent un peu dans ce moment; j'arrangeai la musique, l'air étoit un peu difficile, je chantai ce que je savois; ma voix fut naturellement touchante,

111 *Lettres de deux Filles*

l'expression me coûtoit peu ; je vis tout l'effet qu'elle produisit sur le pauvre sir Robert ; il me quitta le plus amoureux des hommes : pourquoi ne le seroit-il pas ? Il a bien vu , bien pu voir qu'il ne m'étoit pas indifférent , & que manqueroit-il à ton amie pour l'enchaîner entièrement ? Dis-moi , ma chère Nancy , fais-tu ce que c'est qu'un homme amoureux ? As-tu jamais réfléchi sur l'amour ? J'oublie que tu réfléchis fort peu , & que ton cœur n'en a pas le tems. L'objet est cependant assez important : imagine-toi qu'il y a des êtres , des hommes qui nient l'existence de l'amour , qui le renvoient à la fable & aux romans , qui le traitent de folie dont on revient toujours , & qui le réduisent à ce qu'ils appellent grossièrement , le cri de la nature. Je regarde ces malheureux raisonneurs-là comme des athées , & je les méprise. Il est affreux , absurde même de nous refuser au sentiment

de préférence qui remplit absolument l'ame & le cœur ; exclusif pour tout autre objet , il ne connoît que celui qui l'a fait naître : une fois allumé dans nos cœurs , il embellit notre existence , il l'anime , il l'élève ; il rend capable des plus belles actions , des plus grands sacrifices : heureux , il fait les plus beaux momens de notre vie , & malheureux , il est encore préférable à la froide indifférence. S'il est des êtres qui ne le connoissent pas , plaignons-les , & malheureux ceux qui n'ont , au lieu de sentiment , qu'instinct & légèreté. — Avouons cependant , que cette grande passion , qui peut mener à l'héroïsme , se trouve presque toujours associée aux contradictions de l'humanité ; les sentimens les plus impérieux s'accommodent très-bien de l'esclavage le plus dur , & de la dépendance la plus servile. Le plus sublime héros de roman , n'est qu'un esclave capable de tout pour ce qu'il

214 *Lettres de deux Filles*

aime ; & voilà , ma chère Nàncy , le caractère de l'homme amoureux : c'est courage & soumission ; c'est aux femmes à connoître leur pouvoir , c'est à elles à faire naître les sentimens qu'elles désirent ; elles sont presque toujours responsables de la fidélité & de la constance. J'ai souvent entendu accuser les hommes de légèreté : je me ferai haïr des femmes , mais j'ai presque toujours trouvé que c'est injustement : cette constance que nous exigeons si vivement , avouons que le plus souvent nous ne nous en soucions guères , & que rarement les femmes savent la mériter. Se défendre plus ou moins , faire sentir son empire & l'abandonner , n'avoir ensuite qu'une tendresse plaintive , une jalousie inquiétante , des prétentions ennuyeuses , n'est pas , je crois , ce qui doit faire durer une passion ; & ce sont-là , cependant , les seules ressources de presque toutes les femmes. C'est

notre faute, si l'amour fait si peu d'heureux : nous croyons trop qu'il suffit de la tendresse , & l'esprit ne vient pas assez au secours du cœur : il faut plus d'une chaîne pour attacher , il en faut mille pour conserver. Il est plus aisé , sans doute , d'établir un commerce d'inconstance qui égalise tout : j'en ai horreur , Nancy. — Le vrai bonheur n'est que dans la durée & l'uniformité des sentimens ; c'est ce que j'ai toujours senti au fond de mon ame ; & si je m'en étois écartée , si les circonstances m'en avoient éloignée , c'eût été une erreur dont mon cœur & ma vie auroient été les victimes. — Je te le répète , Nancy , il n'est plus qu'un seul être pour moi ; mon existence lui est vouée : si mes projets échouent , tu plaindras ton amie , tu la regretteras : aujourd'hui aime-la ; elle t'aime & t'aimera toujours. Adieu,



L E T T R E X X I V .

De Camille.

MA chère Nancy , j'avois tant de choses à te dire dans ma dernière lettre , que je ne te dis aucune de celles que je voulois. Je me laisse aller au plaisir de penser avec toi , & il se trouve que je mers sur le papier tout ce que j'ai dans la tête. Tu ne t'en soucie guères : il est malheureux que tu aimes si peu à t'occuper des autres , & que tu aies une amie qui voudroit s'en occuper toujours ; mais puisque mes lettres amusent milord *Belton* , elles doivent être précieuses pour toi : d'ailleurs , je te dispense de répondre , pourvu que tu me laisse écrire. Tu voudrois des évènements , il en viendra peut-être ; en attendant , laisse-moi penser , & il y a assez à faire quand on a le projet de s'emparer

reau :

beau : c'est un poëme que je veux conduire à sa perfection ; j'y suis invitée par mon cœur , & encouragée par l'espérance. Cette visite de sir Robert achève de les confirmer : ne crois-tu pas encore ma possession bien assurée ; & que me reste-t-il à faire ? Oh , mon amie , qu'il mérite bien toutes les peines que j'en prends ! tu en serois jalouse , horriblement jalouse , si tu le connoissois ; sa figure , je te l'ai peinte , il est encore plus adorable par son caractère ; il n'a point les défauts des hommes de son âge : ce n'est ni la légèreté , ni la fausseté des merveilleux de la ville , ni la pesanteur des habitans de la campagne ; c'est un esprit doux qui n'a rien de faux ; il est sans prétentions comme sans fausse modestie ; gai avec décence ; un air franc & naturel qui prévient au premier moment : il connoît le monde plus par réflexion que par usage ; il a été autrefois à Londres , & il ne le connoît

218 *Lettres de deux Filles*

point. Il aime la chasse comme un exercice , les sciences comme une occupation utile. Il a trop peu d'ambition , & c'est-là son seul défaut ; c'est à la femme qu'il aimera à l'en corriger. Aujourd'hui il ne s'occupe que du bonheur de ses parens : son père infirme a besoin de lui ; lord *Walmore* se repose de tout sur son fils ; c'est lui qui gouverne tout , qui dispose de tout ; c'est l'ame de la famille : il est adoré , chéri des fermiers , des domestiques , de tout ce qui l'entoure ; il est aimé , considéré des voisins. Il auroit pu être membre du parlement pour le bourg de Lichtfield ; il se trouve trop jeune pour un emploi si important. Jusqu'à présent-il a peu connu de femmes , son cœur a été sans passion ; & tu veux , Nancy , que je renonce à l'ambition , au projet de séduire & de captiver cet homme ? Ne vois-tu pas que son cœur est susceptible de la passion la plus vive , & crois-tu

qu'il aime foiblement ? Si je fortifie les premières impressions , si je flatte son amour-propre , si je réponds à toutes ses idées , si je lui offre toutes les ressources de l'esprit , sa raison , très - forte sans doute , résistera-t-elle ? ira-t-elle calculer quelques misérables convenances ? Il a bien fallu commencer par éblouir ; le hasard & le bonheur m'ont aidé à en imposer sur moi , je n'ai fait que profiter des circonstances. Sir Robert , vos sentimens , votre admiration , vos dispositions , auroient manqué de quelque chose pour la fille du pauvre ministre de Palmill , & sur-tout pour l'amie de Nancy ; mais pour une illustre étrangère , malheureuse , inconnue , & qui cherche à se cacher , votre imagination s'exalte , votre curiosité s'échauffe , vos sentimens s'animent ; & quelle que soit l'opinion que vous en concevrez , ce ne sera pas impunément que vous connoîtrez les attraites qu'elle peut avoir ; &

220 *Lettres de deux Filles*

lorsqu'ils vous auront captivé, & qu'elle vous dira qu'elle vous a trompé, qu'elle n'est point ce qu'elle vous a paru ; quand vous en verrez le motif, votre cœur ne pourra plus que pardonner. Avoue, chère Nancy, que j'ai raison, & n'attends pas le succès pour applaudir à ton amie ; il t'en reviendra aussi quelque gloire, tu fais si bien ce que je te demande ! J'ai très-bien reçu la lettre de mon père, le lendemain de la visite de sir Robert ; je la reconnus d'abord, je la pris avec empressement des mains de Betty, en laissant échapper le mot *de mon père* ; je rompis vite le cachet, je lus avec l'air du plus grand intérêt ; en lisant, je devenois triste, & à la fin je m'écriai : *je ne le reverrai pas de long-tems !* Betty comprit tout à merveille, elle voulut me consoler avec sa naïveté ordinaire ; je n'écoutai point : je dis que je vou-
lois aller l'après-midi chez le ministre ; elle me dit que j'avois bien raison,

que sûrement il me consoleroit comme un père. Ce bon ministre me trouva si triste , qu'il ne put s'empêcher de m'en demander la cause avec toute la discrétion & le respect possibles : d'un air de mystère & de confiance, je lui dis que j'étois bien malheureuse ; que j'avois compté n'être ici que quelques semaines pour ma santé ; que mon père devoit venir me prendre , que mon oncle me l'avoit fait espérer l'autre jour ; que je venois de recevoir une lettre qui m'en étoit l'espérance ; & que comme il y étoit beaucoup question de lui ; je le priois de la lire , & n'en parler à personne. Je vis sa physionomie exprimer l'effet de tout ce qu'il lisoit ; quelques mots prononcés de tems en tems à haute voix y ajoutoient encore ; son contentement sur ce qui étoit dit de lui n'étoit pas équivoque : son amour-propre en fut flatté. Il me fit mille protestations d'amitié & d'attachement ; il me dit

222 *Lettres de deux Filles*

qu'il ne se rappeloit pas d'avoir jamais entendu prononcer le nom de ma famille ; mais qu'il y avoit tant de personnes chez le duc de *Newcastle* , qu'il étoit impossible de connoître tout le monde ; que d'ailleurs il étoit alors si occupé , qu'il n'avoit pas le tems de faire des connoissances ; & là-dessus de longs détails de tout ce qu'il faisoit : & comme il étoit particulièrement obligé de rester dans l'antichambre pour savoir si on n'avoit pas besoin de lui , il finit par me témoigner un intérêt de curiosité sur ces affaires de catholiques & ces tems orageux dont il étoit parlé dans la lettre. Je lui dis à l'oreille que mon père avoit des ennemis qui , après l'avoir presque ruiné par des procès , l'accusoient de je ne sais quelle pratique avec les catholiques d'Irlande. Ce mot de catholique le scandalisa , il secoua la tête , condamna hautement tous ceux qui avoient à faire avec eux ; il assura

que la tolérance des papistes étoit contre la liberté de la nation. — Je vis le moment où j'allois perdre tout mon crédit & toute la considération qu'il avoit pour moi : ma prudence avoit fait ici une faute , j'eus beaucoup de peine à la réparer. Il revenoit toujours à ces catholiques ; il avoit quelquefois l'air de me soupçonner de l'être. — Enfin, à force de protestations sur la fausseté de l'accusation , en lui répétant plusieurs fois que si tout le monde pensoit comme lui , il n'y auroit point d'hérétiques en Angleterre , & que c'étoit bien dommage qu'il ne fût pas évêque , je parvins à le calmer un peu. Je lui demandai le secret sur la confiance que je venois de lui faire ; & pour changer le sujet de la conversation , je parlai de milord *Walmore*. — Je dis que j'avois été rendre ma visite ; je me louai de la politesse de toute la famille , il en fit un très-grand éloge : en répondant à

224 *Lettres de deux Filles*

mes questions, il m'instruisit sur chacun d'eux en particulier. Quand il fut sur le chapitre de sir Robert, il débita avec beaucoup de chaleur tout ce que je t'ai dit au commencement de ma lettre : je l'écoutai avec avidité ; je lui fis dire tout ce que ma curiosité désiroit , & tout ce qu'il pouvoit savoir : je lui confiai que sir Robert étoit venu chez moi ; que peut-être il y reviendrait , mais que je ne voulois recevoir personne. Il ne m'écouta pas trop ; il me dit seulement que lui & son père n'étoient pas pour les catholiques. — Je rejoignis la famille : les filles étoient si mal coëffées ce jour-là , que j'en pris occasion de leur dire que j'avois apporté de Londres des bonnets à la dernière mode , que je me ferois plaisir de les leur envoyer. Ni elles ni leur mère ne me crurent point catholique ; elles me témoignèrent , au contraire , leur respect & leur admiration , & je m'en allai bien sûre de ce

qu'elles diroient de moi ; & riant de la bigoterie du père qui ne pouvoit pas me nuire , je prévis même que dans quelque occasion elle pourroit m'être utile. Toute cette scène m'avoit prodigieusement fatiguée : le mensonge est un travail pour moi ; je ne pus dire un seul mot à Betty pendant le chemin. Je me reprochai vingt fois le labyrinthe dans lequel j'allois m'engager ; souvent je me défiois de mes forces pour en sortir , & j'en craignois l'issue. Je méditois de m'en aller , & de me contenter de la considération , des respects & de l'admiration que m'avoient acquis quatre mois de séjour dans ce pays. — Mais qu'en ferai-je , de cette belle opinion que l'on a de moi ? Si j'ai pu la faire passer dans l'ame de sir Robert ; si j'ai su y ajouter un sentiment plus vif , faut-il l'abandonner ? faut-il par lâcheté renoncer à des espérances , à un projet que tout paroît se-

216 *Lettres de deux Filles*

conder? & alors je sentoîs renaître mon courage : j'aurois voulu invoquer le ciel & la terre. — Je demande seulement que les yeux du jeune *Walmore* soient fascinés , jusqu'à ce que sa passion soit assez forte pour résister à la vérité , que tout ce qu'il peut voir & entendre de moi serve à l'enraciner dans son cœur. Aujourd'hui si le masque tombe , je suis anéantie : quand il sera subjugué, quand il sera sous le charme , le détromper , lui offrir sa liberté , ne sera qu'une chaîne de plus. — Je te demande encore quinze jours , Nancy , ou trois semaines , & tu jugeras ton amie ; tu condamneras son ambition , tu mépriseras son esprit. Je me sens bien souvent oppressée par mes idées , par mes craintes , je dirois par mes remords , si je savois bien positivement ce que c'est que la conscience ; il me semble que si je réussis , bien-loin d'en avoir , je m'applaudirai , je me croirai tou-

tes les vertus. J'interromps ma lettre pour respirer : le combat de mes sentimens étouffe mes idées, ma raison me persécute, l'inquiétude me tourmente, l'agitation de mon ame m'empêche de penser. La poste ne part que demain au soir ; & demain , plus tranquille , je pourrai mieux m'entretenir avec toi. Adieu donc jusqu'à demain.

Plus tranquille, disois-je hier : hélas non , chère Nancy ; le trouble est encore-là , il ne m'a pas quittée de toute la nuit , il m'a suivie jusques dans le sommeil. J'ai vu sir Robert en songe , mais toujours au travers d'un nuage ; je voulois aller jusqu'à lui , il n'y avoit qu'un petit intervalle qui nous séparoit , & jamais je ne pouvois le franchir , jamais mes yeux ne pouvoient le voir bien distinctement. Je méprisois les songes , & je me rappelois qu'autrefois on me les expliquoit toujours par le contraire , & voilà un biller qui en con-

228 *Lettres de deux Filles.*

firmeroit l'explication. Depuis ma lettre interrompue hier , je me rappelai les bonnets promis aux filles du ministre ; je fouillai mes cartons , je trouvai deux coëffures presque neuves ; j'y ajoutai des rubans , je les mis dans une boîte , j'appelai Betty , & je les envoyai. Au bout d'un moment , Sara vint me dire que sir Robert demandoit à me voir , qu'il étoit à cheval & qu'il n'étoit pas descendu. Pas descendu , dis-je dans mon esprit , c'est qu'il compte n'être pas reçu. Cette circonstance , l'absence de Betty , la négligence de mon habillement & de ma coëffure , m'eurent bientôt fait prendre le parti de ne pas le recevoir. — Sara , j'ai un très-grand mal de tête , je ne puis voir personne. — Elle s'en alla , & revint après avoir fait quelques pas. — C'est qu'il a , je crois , quelque chose à dire à misf... — Impossible , Sara , je vous assure ; je n'aime pas ces visites d'hommes , je n'en

veux point, entendez-vous ? Oh, reprit-elle, oh sir Robert . . . & cela d'un air qui disoit que sir Robert n'étoit pas un homme , & que je pouvois le recevoir sans scrupule. — Elle s'en alla & n'en dit pas davantage : jamais elle ne m'avoit fait encore autant de plaisir. Je lui promis en moi-même de ne plus la scandaliser , & de recevoir ses encouragemens avec docilité ; & tu m'en répondras , Sara ! Je ne te dirai pas toutes les idées que j'eus sur cette visite , & tu comprends que c'est à elle que je dois & le songe & le peu de sommeil de la nuit. Je me suis réveillée deux ou trois fois en disant à haute voix : *il a quelque chose à me dire !* — Betty revint ; elle me raconta l'enchantement des demoiselles à l'ouverture de la boîte : Betty les trouvoit bien heureuses , & moi bien généreuse. Il y avoit eu dispute entr'elles sur le choix des coëffures ; enfin l'aînée , qui est très-brune ,

230 *Lettres de deux Filles*

n'avoit pas manqué de choisir le ruban lilas , & la cadette , qui est presque blonde , avoit été très-contente d'avoir le jonquille. Comme c'étoit ce qui intéressoit le plus Betty , ce ne fut qu'après tout le détail de la dispute & des discours du père & de la mère , qu'elle me dit que sir Robert étoit arrivé pendant ce tems-là chez le ministre ; qu'il s'étoit amusé un moment du plaisir des demoiselles , & qu'il s'étoit entrevenu ensuite avec le père en se promenant dans la chambre. — J'aurois voulu dévorer les yeux & les oreilles de Betty pour savoir tout ce qu'elle avoit vu & entendu : tout ce qu'elle put me dire, c'est que le ministre avoit souvent parlé à l'oreille de sir Robert , & elle n'avoit entendu que les mots de *Catholiques* & d'*Irlande*. — Et de qui croyez - vous qu'ils parloient , Betty ? — Oh , je n'en fais rien , mifs. Ces bonnets étoient si jolis , que je regardois comme les de-

moiselles les ajustoient ; & madame disoit bien que c'étoient des coëffures que l'on portoit à la cour ; qu'autrefois elle en faisoit presque comme ceux-là pour les grandes dames. — Et ces messieurs, Betty, ne les ont pas regardés ? — Sir Robert a jeté les yeux dessus un moment, sans rien dire ; il a toujours parlé avec le ministre : il a bien prononcé le mot de *miss*, mais je n'ai rien entendu. — C'est-à-dire, Nancy, qu'il fait l'histoire comme celle qui l'a faite, que la haine du docteur *Jackson* contre les Catholiques a servi à persuader, & qu'il a fait passer sa persuasion dans l'ame de sir Robert. Je me vois dans cette ame comme dans un miroir ; j'y vois ma représentation comme je voulois qu'elle y fût : c'est un tableau de main de maître ; il n'y a pas un trait, pas une ombre, qui ne remplisse son objet, qui ne passe sur le cœur du jeune *Walmore* ; il est le foyer où se réunif-

232 *Lettres de deux Filles*

sont tous les rayons de ma personnié; & quand il sera enflammé, crois-tu qu'il puisse s'éteindre par quelques traits effacés? Il y a des momens, chère amie, où je jouis de mon ouvrage, où tout est si clair à mon esprit, qu'il me semble que rien ne peut m'échapper. — Il a bien fallu consoler la petite jalousie de Betty sur les bonnets : j'en ai choisi un de toile & de dentelles, j'y ai mis un ruban couleur de rose; je l'en ai coëffée, & jamais il n'y a eu de femme plus magnifique, plus généreuse que cette pauvre Irlandoise. — Tu fais que j'avois été étonnée de cette espèce de rendez-vous que sir Robert avoit indiqué à Sara pour mardi passé; c'étoit un discours mal rendu, il avoit simplement dit qu'il faisoit une absence de quelques jours, & qu'il ne seroit revenu que le mardi. Dans la crainte du même mal-entendu, j'ai fait venir Sara ce matin, j'ai demandé les propres termes de sir Robert. —

Il a dit bien positivement qu'il avoit quelque chose à dire à miss Camille : Eh bien ! je le saurai , j'attendrai , & mon esprit se tourmentera pour deviner & pour préparer la réponse. — Deux heures après je l'ai eue , j'ai reçu ce billet dont je vais faire une copie & te l'envoyer. Tu comprends de quelle importance est cet événement : un premier billet ! Je voudrois y lire tout l'avenir. Je te quitte pour m'en occuper. Adieu , chère Nancy.

L E T T R E X X V .

MA chère Nancy , je ne l'ai point faite , cette copie ; je laissai écouler le tems , & je tenois encore le billet à la main , lorsqu'il a fallu fermer ma lettre & la faire partir : aujourd'hui ta curiosité sera satisfaite , ou plutôt elle ne le fera point ; tu n'y verras rien d'essentiel , l'importance est pour moi qui sent ;

234 *Lettres de deux Filles*

qui espère, qui cherche, & à qui toutes les circonstances font quelque chose. Tu comprends bien que je n'ai pas reçu cette lettre comme toutes les autres venant par la poste; ce n'est pas sans émotion que je l'ai prise des mains de Betty, qui me l'a remise avec empressement, en disant que c'étoit un domestique de lord *Walmore* qui l'apportoit. Il ne falloit pas se laisser aller à la précipitation d'une jeune imbécille pour l'ouvrir, c'est la lettre d'un homme qui ne fait plus rien d'indifférent pour moi, qui m'aimera, qui m'écrira : c'est Betty, c'est sa mère qui me remettront ses lettres; faut-il qu'elles voient le plaisir, l'émotion qu'elles me causeront? mes sentimens doivent leur être cachés, elles jugeront de tout : il ne faut pas qu'elles aient une seule idée sans ma permission, & la moindre de leurs paroles doit concourir à mes desseins. D'ailleurs, le soupçon est si vite-là chez les femmes!

— La réception de cette lettre étoit donc importante ; tu vois mon étonnement , mon indifférence en la prenant , le sang froid avec lequel j'en examine le cachet , l'adresse. — *De milord Walmore*, dis-je comme à moi seule, *qu'est-ce qu'il veut ?*

— Oh ! miss , interrompit vite Betty ; c'est sir Robert. — Je redouble de surprise , j'hésite de l'ouvrir : cependant , chère amie , mon cœur palpitoit ; curiosité , inquiétude , impatience sur ce que ce papier doit m'apprendre. Il m'aime , sir Robert , je le fais ; mais comment m'aime-t-il , est-ce comme un jeune homme qui voit un objet qui lui plaît , & qui s'arrête à la première impression , ou est-il frappé de ces coups violens qui maîtrisent pour toujours ? Pourrai-je en juger par ses expressions ; verrai-je l'homme , ou échappera-t-il à ma pénétration ? Enfin j'ouvre , je lis , ou plutôt je parcours jusqu'à ce que mes yeux soient frappés par quelques mots qui répon-

236 *Lettres de deux Filles*

dent à mes désirs. Cette invitation est quelque chose , sans doute , mais elle n'est rien pour moi , si je n'y vois intéressés l'ame & le cœur de sir Robert , si elle n'est pour lui un moyen de faire naître les occasions de me voir. — Je trouve enfin les mots d'*indifférence* , de *droits* , d'*hommages*. Qu'est-ce que c'est que mon indifférence ? qu'est-ce que c'est que ses droits ? l'un n'est-il pas plus sûr que l'autre ? Cependant je sens une secrète joie entrer dans mon cœur : il veut m'approcher de sa famille , ses sentimens sont de bonne-foi ; il veut me faire connoître comme il me voit : voilà le premier effet de cette lettre sur moi. — Betty étoit restée-là , les yeux attachés sur moi , & pleins d'impatience sur la réponse : Sara vient dire que le domestique l'attend : il faut cacher sa joie , montrer de l'ennui , de l'indifférence pour cette invitation , & ces petites faussetés ne nous coûtent guères ;

comme tu fais. — Je n'aime point être invitée ; je n'aime point sortir de ma retraite , je n'irai point. Les deux femmes s'affligent , se récrient sur mon refus , me pressent & me disent précisément tout ce que je voulois ; enfin , je me rends , & c'est pour leur faire plaisir à cause de milord qui les protège : mais faut-il écrire ma réponse , l'adresser à sir Robert ? cela peut être dangereux ; il faut répondre de bouche au domestique ; Betty en est chargée. — Mais d'où vient la joie de cette jeune fille ? Pourquoi cette vivacité qui éclate dans ses yeux , & que je n'ai point vue encore ; pourquoi cet empressement naïf de me dire qu'elle m'accompagneroit , qu'elle mettroit le bonnet que je lui ai donné ? Sa voix étoit si douce , exprimoit si bien le contentement ! Elle a remarqué mon attention & ma surprise , ses paupières se sont baissées , son air disoit qu'elle avoit quelque chose à cacher , J'ai vu le

238 *Lettres de deux Filles*

bout de l'oreille de l'humanité, & j'ai dit : Betty a quelque intérêt au château; j'ai senti combien cette découverte pouvoit m'être utile. Pour la confirmer, j'ai dit comme en réfléchissant que je n'irois pas, & ensuite qu'elle ne viendrait pas avec moi : elle n'a rien répondu; mais sa tristesse, son embarras ont été plus éloquens que ses paroles. — Connoissez-vous quelqu'un de la maison de lord *Walmore*, Betty? — Quelqu'un, mifs? — Oui, quelqu'un des gens. — Je connois un peu Jenny & Fanny. — Et aucun des hommes? — Je connois aussi un peu Henri. — Et qui est-il cet Henri? — C'est un laquais de milord *Walmore*; ma mère le connoît bien aussi. — Je n'en voulus pas savoir davantage pour le moment : cette petite intrigue peut être un bonheur qu'il faut ménager : elle voudra me le cacher, être fausse, m'attraper même, si cela lui convient : mais je t'en éviterai la peine;

chère petite, c'est moi qui serai la confidente; le secret de ton cœur m'assurera de toi. C'est donc demain que je dois passer presque un jour entier au milieu de la famille *Walmore*; je n'ai pas eu encore assez de tems pour y penser, quoique je n'aie presque pas cessé un moment. Il s'agit de se pénétrer si parfaitement de son rôle, qu'il n'échappe pas un seul instant; il faut de la fierté, de la hauteur, de la politesse, de la modestie: une confiance réservée, une absence de coquetterie entière, l'air de l'indifférence, & cette souplesse de dire & de faire tout ce qui plaît. Je fus effrayée en y réfléchissant au premier moment: je sentoais mon courage s'affoiblir; pour le ranimer, je cherchai à me distraire, & pour m'essayer, je me rappelai les demoiselles *Dagby*; elles m'avoient fait faire un compliment de politesse auquel j'avois à peine répondu; je voulus y aller, je m'habillai très-simplement, j'appelai Betty, & j'y fus

240 *Lettres de deux Filles*

hier au soir; j'y portai cet air triste & occupé que j'avois eu chez le ministre, & je n'oubliai pas la lettre de mon père, bien décidée de ne parler qu'avec la plus grande prudence, & de m'instruire auparavant des affections & des préjugés particuliers. — Je les trouvai seules, je fus très-bien accueillie; les amitiés de ces bonnes personnes me faisoient un plaisir que je me reprochois, je ne fais pourquoi. Je t'assure, Nancy, que ton amie étoit faite pour la vérité & le sentiment. — L'aînée de ces demoiselles, qui est, comme tu fais, beaucoup plus âgée que l'autre, manque absolument de ce qu'on appelle esprit; c'est une bonne grosse raison, ou plutôt instinct, qui s'occupe de sa vie & point de celle des autres, absolument livrée à l'économie qu'exige leur fortune, & qui se repaît des contes & des histoires qu'elle rencontre. — L'autre, plus jeune, plus intéressante, lit beaucoup, met plus d'intérêt dans ses liaisons,

Laissons, & attache par la toutnure mélancolique de son esprit : j'avois bien envie de me livrer au penchant qui m'attiroit vers elle ; je le lui témoignai pendant les momens d'absence que faisoit de tems en tems sa sœur ; elle y répondoit avec une certaine réserve qui marquoit plus d'envie de se cacher que de défiance de moi. — A la fin, presque au même instant, nous nous approchâmes ; nous nous demandâmes ce qui nous occupoit, pourquoi cet air triste ? Nous n'eûmes que le tems de nous tendre la main, de la serrer, & de nous dire des yeux, que nous étions disposées à nous aimer. Un soupir profond qui m'échappa, un moment de silence, firent demander assez brusquement à la sœur qui venoit de rentrer ce que j'avois, si j'étois malade, si j'avois des chagrins ? Je répondis vaguement, & sans articuler aucun détail, une partie de ce que j'avois confié au docteur *Jackson* ; je finis en disant

242 *Lettres de deux Filles*

à demi-voix & d'un ton affligé, que ma situation étoit pénible pour une personne comme moi, & que j'espérois qu'elle finiroit bientôt. A propos, dit la sœur aînée : M. & madame *Welgreen*, que nous avons vus hier, nous ont beaucoup parlé de vous ; ils ont dit qu'ils voudroient bien vous connoître, & si vous vouliez un jour y aller avec nous, vous leur feriez plaisir : ce n'est qu'à un mille d'ici. — J'eus l'air de ne point me rappeler que c'étoit l'homme au boulingrin ; je me défendis un peu des nouvelles connoissances. Là-dessus elle prit occasion de me faire une assez longue histoire : je la jugeai peu importante ; en ayant l'air d'écouter, je tâchai de calculer si pour cette visite, dont j'avois assez envie, il ne feroit pas convenable de faire usage de la lettre de mon père : elle contribuera sûrement à me faire considérer, & c'est ce qu'il me faut. Je me décidai à la laisser tom-

ber de ma poche dans un moment où on ne pourroit pas me la rendre. On n'avoit encore rien dit des *Walmores*, je les fis venir dans la conversation : on ne répéta que ce que je savois déjà : je dis , d'une manière bien indifférente , bien naturelle , que miss Henriette étoit venue chez moi , & que j'étois invitée à dîner pour le lendemain : on me dit tout de suite que M. *Welgreen* étoit parent de lord *Walmore* , que je serois contente de leur connoissance , & que nous irions ensemble. Je pris congé en me levant , je jetai adroitement la lettre sous ma chaise , & je crois que je m'enfuis avec trop de précipitation. On fait toujours quelque faute , & me voilà chez moi avec de l'inquiétude , de la crainte & mille idées qui trottent ; ce dîner de demain est fait pour remplir ma tête. C'est pour mettre mes pensées en ordre que je t'ai écrit tous ces détails , je suis plus tranquille quand j'ai chargé le papier

244 *Lettres de deux Filles*

du passé, il me semble que je fais mieux maîtriser l'avenir, & en repassant ce que j'ai fait, je fais mieux ce que j'ai à faire; d'abord il faut avoir l'air frais & serein, pour cela il faut du repos, mes yeux doivent annoncer la tranquillité de l'ame; il faut du sommeil, je vais y travailler. O ! sir Robert, payerez-vous toute la peine que je me donne, & une femme quelconque qui attend tranquillement que les convenances & les parens vous unissent à elle, mérite-t-elle la préférence ? Et toi, chère Nancy, méprises-tu le besoin que j'ai de te tout dire, ne sens-tu rien de cette anxiété que j'ai dans l'ame aujourd'hui ? Attends mon retour de ce château, attends ma première lettre, peut-être serai-je plus gaie. Dans ce moment je te laisse avec la lettre de sir Robert. Adieu, chère amie ; quand le dernier succès couronneroit mes espérances, toujours je t'aimerai,

P. S. Le lendemain de la réception de celle-ci, envoie-moi la seconde lettre de mon père, précisément comme la première.

L E T T R E X X V I .

*De sir Robert à Camille M***.*

MADemoiselle, je suis bien fâché que vous n'ayiez pas voulu me recevoir hier, ma conversation ne vous auroit peut-être pas été désagréable; j'aurois tâché de ne vous parler que de mes parens; ils m'avoient chargé de vous faire leurs complimens, & de vous proposer de venir passer un jour avec eux; ce sera jeudi, si vous voulez bien accepter leur invitation. — Ils parlent souvent de vous, mademoiselle, & ils voudroient pouvoir rendre moins désagréable le peu de séjour que vous vous proposez de faire dans ce pays; milord sur-tout, dé-

246 *Lettres de deux Filles*

fire beaucoup de vous revoir : je lui ai dit comme vous chantiez ; il assure que ses vieux jours seroient rajeunis , s'il vous entendoit : j'espère que vous ferez cette bonne action. Vous trouverez toute une famille enchantée de vous voir. — Il m'en coûte un peu de ne rien dire pour moi en particulier ; mais je respecte votre indifférence , c'est elle qui m'empêche de combattre votre raison & votre philosophie : cependant je crois avoir le droit de vous offrir les hommages & les respects de R***



L E T T R E X X V I I .

De Camille.

EN vérité , ma chère Nancy , je commence à croire que c'est dommage de mettre tout ce que je te dis dans de simples lettres ; il vaudroit la peine d'en faire des chapitres. Mon histoire prend une tournure tout-à-fait essentielle ; & quoique ce ne soit pas une histoire universelle , elle mériterait la préface , les chapitres , & toute la décoration des grands ouvrages. — Qui sait si quelque pauvre diable trouvant nos lettres , n'en compilera pas de quoi faire un roman très-intéressant ? Il le vendra à quelque libraire qui regrettera bien son argent ! & que manqueroit-il à ce roman , je te prie ; des réflexions ? je ne te les épargne pas : du style ? on dit qu'il doit être naturel , & nous ne nous gênons

248 *Lettres de deux Filles*

ni l'une ni l'autre : de l'intérêt peut-être ? Il est vrai que deux filles mais c'est ici que je ne veux point faire de réflexions : cette idée de chapitres me plaît , je veux adopter ce genre ; & comme j'ai aujourd'hui un très-grand nombre de choses à raconter , je me contenterai de t'en envoyer les titres : ce sera une table des matières , & l'ami lecteur suppléera aux détails par son imagination. Chapitre ... tant ... Dîner de miss Camille au château des *Walmore*. Après une toilette convenable , miss monte avec sa confidente Betty dans la voiture de milord , qui lui avoit été annoncée dès le matin. Elle arrive. D'abord elle s'empare de l'esprit du père , ensuite de celui de toute la famille : elle plaît par son esprit , elle étonne par ses connoissances , elle charme par sa raison , elle en impose par son air décent , modeste , réservé ; elle enchante par sa voix. Petits inconvé-

niens pendant le dîner. Empressement de sir Robert ; milord s'en apperçoit : inquiétudes du vieillard : les *mais*, les *si* de milady. — Musique avec miss Henriette : admiration , enchantement de sir Robert. Milady cherche chicane à miss Camille. Betty cause beaucoup avec les domestiques ; elle leur conte l'oncle , les robes , la toilette , les présens de sa maîtresse , qui est certainement une dame de très-grande qualité. Milady commence à devenir inquiétante. Miss Camille prend congé , refuse la voiture & s'en va à pied. Sir Robert l'accompagne , & pendant le chemin il lui dit bien des choses. — C'est-là , sans doute , tout ce qu'il te faudroit de mon histoire ; c'est même encore trop pour toi qui n'aimes que les événemens. Tu es comme les jeunes filles qui lisent les romans en secret , qui ne se soucient point des préfaces , fort peu des détails , & qui courent au dénouement ;

250 *Lettres de deux Filles*

mais je ne puis te servir à ton goût , tu ne cesse de me condamner , de me mépriser même. Je veux me justifier à tes yeux , & je n'ai point d'autre moyen que de te dire toutes les circonstances de ce que je fais & de ce qui m'arrive. Je te peins la marche de mon esprit , afin que la comparant avec les faits , j'arrache ton admiration , & qu'à chaque pas tu reconnoisses la force de mon génie : tu en verrois toute l'étendue , si tu pouvois percer jusqu'au fond de mon cœur , si tu voyois de quelle passion il est pénétré , de quel sentiment violent il est animé. Sans doute il auroit voulu voler au-devant de sir Robert , sans doute il auroit voulu lui éviter même la peine & l'embarras d'un premier aveu : il n'auroit pas attendu le second soupir. Cet homme , dont la figure me plaît , dont l'esprit m'enchanté , dont le caractère me touche , m'intéresse , auroit d'abord su que je l'aime ,

que ses sentimens sont payés du plus tendre retour ; mais ces dispositions , si naturelles à suivre , portent mille poisons ; mais j'aurois perdu l'objet que je chéris ; mais ce cœur qui l'adore auroit été avili à ses yeux ; & traitant de foiblesse la violence de ma passion , elle auroit éteint la sienne. Ma chère Nancy , je n'aime que ce que j'ai acquis , & je ne puis jouir que de ce qui m'appartient en entier ; mon ame n'en peut rien exclure , & c'est pour m'assurer de tout , que mon esprit travaille. Je te le répète ; c'est toujours de leur cœur que les femmes sont dupes : l'art est de le conduire ; l'habileté est de diriger l'empire. On croit vulgairement que les hommes ont tout l'avantage de l'attaque : mais dis-moi , un homme qui attaque n'est-il pas déjà soumis , déjà sous le joug des attraits ? C'est pour s'en affranchir qu'il cherche à séduire ; il faut bien qu'il y parvienne , mais que ce ne

252 *Lettres de deux Filles*

soit que lorsqu'il ne peut plus rompre sa chaîne, & alors que chaque triomphe soit un châtiment de plus pour lui. Il faut savoir se jouer de leur amour-propre & de leurs desirs, comme des rayons d'un miroir qui éblouissent & qui échappent ; il leur faut des faussetés à ces chers hommes, & la tendresse qui n'en est pas affaiblie, qui se livre à la vérité, ne fait que des infortunées. Heureusement qu'elles nous coûtent peu, ces faussetés, & qu'elles sont faciles à les recevoir. Au nom de Dieu, chère amie, profite de ce que je te dis & de ce que je fais ; apprends à calculer nos intérêts & pour le présent & pour l'avenir : apprends à prévoir l'un & à bien juger de l'autre, & comment l'esprit doit toujours éclairer le cœur. Souviens-toi que c'est payer trop cher la dotrice d'être aimée, que d'avoir le chagrin de cesser de l'être : le plaisir de conserver, vaut mille fois celui d'ac-

quérir. Où est la femme qui n'a pas su plaire un instant ? où est celle qui plaît toujours & qui le veut ? Avoir fini le roman & plaire encore , voilà quel doit être le vrai objet de notre ambition : c'est celui que j'aurai un jour ; celui d'aujourd'hui est d'amenner l'entière satisfaction de mon cœur ; & quand je vois tout ce qu'il veut , j'en tremble. Que mon histoire te serve de leçon , chère Nancy , & c'est-là une raison pour te dire tout ; que c'en soit une pour toi pour tout lire , & alors je ne crains plus d'être trop longue. — Je te quittai l'autre jour avec la résolution d'être jolie le lendemain : je crois en vérité que les femmes peuvent être tout ce qu'il plaît à leur amour-propre. Je dormis très tranquillement , seulement je m'éveillai plus matin qu'à l'ordinaire ; je me trouvais une petite inquiétude sur la lettre laissée chez les *Diaghy* , mais je ne voulois point d'inquiétude. J'étois

294 *Lettres de deux Filles*

levée lorsque Betty entra ; elle avoit déjà mis sa coëffure , & ses yeux annonçoient le contentement : elle parla d'abord de ma toilette , je ne lui répondis point. Elle sortit fâchée de mon indifférence : elle revint , un moment après , dire qu'il étoit passé un domestique de milord *Walmore* , qui avoit dit que la voiture seroit à une heure devant la maison. Je me mis à la mettre en peine , pour rendre plus aisée la confidence de son secret ; je lui dis que je n'aurois pas besoin d'elle en carrosse. — Peu de tems après , je reçus un billet des demoiselles *Dagby*. Juliette me disoit qu'elle me renvoyoit une lettre qui n'avoit plus d'adresse , que l'on avoit trouvée chez elle , & que sans doute j'avois perdue ; elle ajoutoit que cette lettre n'étoit point sortie de ses mains ; que quand même elle ne sentiroit pas une vraie amitié pour moi , je pouvois compter sur la plus parfaite discrétion ,

& que mes malheurs l'intéressoient & l'attachoient à moi : elle disoit encore qu'elles auroient l'honneur de me voir ; qu'en attendant , elles me proposoient de les accompagner chez M. & Mad. *Welgreen*. J'acceptai : je demandai le plus grand secret sur la lettre ; je fis mille protestations d'amitié , & tous ces messages me disposèrent à la gaieté. Je chantai , je repassai de la musique : j'aurois voulu te voir un moment , te consulter sur ma coëffure , sur mon habillement ; tu m'aurois dit si j'étois assez jolie , & j'aurois pu te croire. Je tâchai de me regarder avec tes yeux , qui sont si peu prévenus pour les femmes. Enfin je me trouvai assez bien. Betty contrôla un peu la simplicité de mon ajustement , car elle commence fort bien à me donner des avis sur ma parure , & en bonne soubrette , elle s'y intéresse : pour sa petite vanité , elle voudroit que je fusse toujours mise magnifiquement.

256 *Lettres de deux Filles*

Elle fut obligée de se contenter de la robe noisette & des rubans bleus-de-ciel pâles. Mes cheveux étoient très-beaux ce jour-là ; je mis toute mon adresse à les arranger avec goût ; il s'agissoit de paroître & de ne point faire d'étalage. Je n'étois pas encore tout-à-fait contente de moi , lorsque j'entendis la voiture : je dis à Betty qu'elle m'accompagneroit , elle ne cacha plus sa joie. Dans le chemin , je lui parlai de cet Henri ; elle m'avoua qu'il l'aimoit , & qu'elle ne le haïssoit pas : c'est le fils d'un habitant de Chantevend ; il est le-quel de milord : le père & la mère de Betty ne se doutent pas qu'elle pense encore à aucun homme , & elle ne voudroit pas qu'ils le sussent. La voilà donc dans ma dépendance. Je lui fis la leçon la plus sérieuse sur l'intrigue & sur les hommes , & je lui promis de m'intéresser toujours à elle , si elle me disoit tout & si elle se conduisoit bien : elle

exprimoit si naïvement sa joie & sa reconnaissance ! Elle montre tous les jours plus d'esprit & plus d'intelligence ; elle a le cœur bon & sensible ; elle peut devenir pour moi un être intéressant : je veux conserver son ingénuité , & me l'attacher essentiellement. Voilà mon histoire qui prend la tournure d'une comédie ; la suivante & le valet s'aiment déjà : avoue que c'est un bon augure pour le dénouement. — En arrivant au château , personne ne vint au-devant de moi : je demandai à aller dans l'appartement de miss Henriette ; je la trouvai devant un vieux & mauvais clavecin. Miladi vint un moment après : on me fit promettre de jouer & de chanter avec miss Henriette , & de lui apprendre des airs nouveaux. — Nous passâmes dans le salon auprès de milord : sir Robert parut un moment après accompagné de deux hommes qui me parurent être de ses camarades chaf-

258 *Lettres de deux Filles*

seurs , & que d'abord je comptai pour rien. Sans trop regarder sir Robert , je le vis très-bien : cet embarras qui accompagne la politesse naturelle d'un homme bien né qui n'a vécu qu'à la campagne , ajoute à ses grâces. — A table , je fus placée à côté de milord *Walmore* , & comme je ne voulois point de ces hommes près de moi , je pressai mis Henriette de me suivre & de s'y mettre. Le dîner commença par être assez silencieux : un de ces messieurs se trouva être un causeur ; il profita du silence pour faire d'abord quelques contes de chasse ; ensuite il en vint aux femmes : il savoit mille histoires scandaleuses arrivées à Londres , & toujours à des Irlandoises. L'une s'étoit enfuie avec un seigneur marié de la cour ; l'autre avoit pris un nom supposé , & avoit été démasquée en public ; une autre avoit séduit & miné un jeune-homme , & avoit été transportée au

moment où elle comptoit l'épouser : tout cela avec des détails & des circonstances qui excitoient les éclats de rire. Je n'ai pas besoin de dire ce qui se passoit chez moi pendant ce tems-là, tu le vois sûrement ; j'affectai cependant le sang-froid le plus tranquille : pour avoir l'air de ne point entendre , je parlai beaucoup à miss Henriette ; elle , plus curieuse des histoires , écou-
toit , & me répétoit les traits les plus gais , auxquels je riois comme je pou-
vois. — Miladi jetoit souvent un regard méchant sur moi ; elle auroit voulu m'embarrasser , & elle disoit de cent manières , vous avez peut-être aussi une histoire. Elle ne cacha point sa haine contre les Irlandois ; elle pesoit avec complaisance sur les détails plaisans , & les accompagnoit de sarcasmes contre la nation , en faisant avec affectation des exceptions pour moi & pour ceux qui n'avoient pas été en Irlande. Milord me

260 *Lettres de deux Filles*

demanda assez brusquement ce que je pensois de ces histoires , & si je ne les trouvois pas bien plaisantes ? Je répondis que pendant que j'étois à Londres, j'en avois beaucoup entendu faire qui n'étoient pas vraies , mais qu'on les faisoit toujours croire aux pauvres habitants de la campagne , qui n'avoient rien autre à faire que de s'occuper de la ville. Sir Robert témoignoit de tems en tems de l'impatience ; il crut à propos de parler de mon oncle , de m'en demander des nouvelles , & là-dessus vint un nombre infini de questions de milord & de miladi. Aux yeux de cette pauvre femme , s'est bien peu de chose qu'un lord d'Irlande : sa curiosité n'étoit que des doutes & de la pitié , & toujours du dédain pour toute la nation. Je ne m'empressai ni de répondre , ni de la défendre ; je ne dis que ce qu'exigeoit une politesse froide & réservée , & je fus déguiser toute la

peine que me donnoit cet oncle. — Enfin , milord se rappela d'avoir vu un Irlandois dans une maison située dans une rue dont il dit le nom ; de celle-là , il nous mena dans une autre : alors je me tournai de son côté , j'eus l'air de l'écouter avec le plus grand plaisir , je le suivis par-tout ; je me rappelai les endroits , les églises , les places , &c, dont il parloit. — Nous allions savoir toutes les rues & même tous les villages par où on passe pour arriver jusques chez lui , lorsque les dames se levèrent pour laisser les hommes à table, Je me trouvai soulagée d'un très-grand poids. — On étoit en train de m'assassiner de questions ; miss Henriette ne manqua pas de m'en faire sur Londres , sur les modes , sur les plaisirs : pour les tarir , je proposai d'aller au clavecin ; nous jouâmes plusieurs pièces ; je lui appris quelques chansons. Sa mère , qui nous avoit joint , interrompit pour

262 *Lettres de deux Filles.*

dire que je ne faurois pas tout cela si j'avois été élevée en Irlande , & qu'on ne diroit pas que je fusse de ce pays-là. Je chantai un air de l'opéra d'Orphée; je sentis sir Robert derrière ma chaise , ma voix en devint plus douce & mon chant plus expressif : il changea de place , & je rencontrai ses regards. Comme tout pouvoit être mis sur le compte de la musique , je laissai faire à mes yeux ce qu'ils voulurent , & je crus bien m'appercevoir qu'il n'y avoit rien de perdu pour la sensibilité; cependant il dit peu de chose , admira peu : son air étoit sérieux , concentré; il vouloit en sortir , & ne le pouvoit pas. — On proposa une promenade dans les bosquets avant le thé. Je voulois captiver miladi ; je fis tomber les louanges sur sa douceur , sur sa bonté : on aime toujours l'éloge des qualités que l'on n'a pas. Ensuite je lui offris mon bras pour se promener ,

& j'espérai d'avoir gagné un peu de sa confiance. — Les deux hommes avec lesquels nous avions dîné , nous joignirent ; mais comme je continuois d'ignorer absolument leur existence , ils s'éloignèrent bientôt : je restai en arrière avec miladi , qui s'appuyoit sur moi & qui marchoit lentement. — Il étoit impossible que, dans cette situation, elle ne prît pas le ton de l'amitié : par son caractère , elle ne pouvoit encore s'occuper de moi ; ce fut d'abord de sa fille & ensuite de son fils. Elle parla de l'envie extrême qu'elle avoit de le marier avec une héritière dont les terres étoient près des leurs : dans ce moment elle étoit à Londres avec sa mère , & elles devoient en revenir avant la fin de l'été. C'est la seule chose que j'écouterai bien attentivement ; tout le reste ne fut que du bruit pour moi : je fais seulement que j'appuyai , que j'applaudis à tout ce qu'elle dit , & que si miladi

264 *Lettres de deux Filles*

*W*almore pouvoit aimer quelque chose, elle m'aimeroit. — Le reste de la compagnie nous joignit ; on retourna auprès de milord : sir Robert eut occasion de me dire bien des choses ; à mon tour je ne pouvois point parler, & des soupirs étouffés furent ma seule réponse. — Milord voulut reprendre la conversation du dîner ; il me demanda par où avoit passé mon oncle pour venir à Clamstead ? il dit que sûrement il n'auroit pas pris la bonne route ; que lui savoit la plus courte & la meilleure, & que s'il revenoit dans ce pays, il la lui indiqueroit. — Miladi étoit sortie, miss étoit occupée à faire le thé, sir Robert étoit au fond de la chambre avec ses deux amis ; je pris ce moment pour parler à milord avec une espèce de confiance & à demi-voix. Je suis fâchée, lui dis-je en l'interrompant, que l'on ait su le voyage de mon oncle dans ce pays ; j'ajoutai que mes
parents

parens étoient malheureux , persécutés , accusés injustement par des ennemis puissans. — Mon père a été obligé de se retirer à Dublin , & de-là dans la province de Down , où il a ses terres. — Oui , dit-il , en se penchant contre moi , c'est à cause des catholiques. Je compris que son fils instruit par le ministre lui avoit parlé de moi ; je le suppliai de ne point dire ce qu'il pouvoit savoir ; que je devois m'en aller bientôt , & que je souhaitois d'être inconnue. — Il fut touché de cette marque de confiance , il prit un air fin & discret , & la conversation pendant le thé , étant devenue gaie & générale , il me regardoit fixement , lorsque les mots de *Catholique* & d'*Irlande* étoient prononcés. Sa crédulité me redonnant du courage , je repris & plus de gaieté & plus de liberté ; je saisis toutes les occasions de parler : je voulois plaire & j'employai toute la souplesse que je pouvois avoir.

286 *Lettres de deux Filles*

dans l'esprit : sans m'emparer absolument de la conversation , je fis venir tous les sujets qui pouvoient intéresser ; je caressai successivement chaque individu par des paroles flatteuses , sans négliger même les deux hommes que j'avois méprisés d'abord ; j'écoutois avec applaudissement leurs contes , leurs chasses , & tout ce que leur amour-propre vouloit bien laisser échapper. Enfin , tout le monde fut à son tour flatté , caressé , égayé , amusé ; chacun se crut ce qu'il vouloit paroître , & je consentis à être la dupe de tous. Avant cela , je n'avois pas été trop contente de sir Robert ; sa conduite avoit été presque celle de l'indifférence , il ne lui étoit échappé aucun de ces mouvemens qui décèlent un sentiment violent : il avoit été poli sans empressement , il n'avoit point cherché à être près de moi , & il me laissa sans éloge , sans louange. Ma première idée fut d'en être en peine ; un certain air

géné que je sus démêler , me fit penser qu'il craignoit ses parens ; qu'il vouloit juger de leurs dispositions , & ne rien faire qui pût les prévenir contre moi ; peu-à-peu il se contraignit moins ; il se livra aussi à la gaieté. — Bientôt ses yeux plus animés ne me perdirent plus de vue , tout devint pour lui une occasion d'empressement ; il s'approchoit , il admiroit , il rioit avec la naïveté du contentement & du plaisir : tout étoit chez lui d'une vérité charmante. Hélas ! je vis l'inquiétude naître dans l'esprit de milord *Walmore* ; il regardoit son fils , il l'examinoit , il devenoit sérieux. Mifs Henriette parla de ma voix , on me pressa de la faire entendre ; je chantai la chanson : *Que ma patrie soit libre & mon amant esclave ; j'aime les chaînes & la liberté* , &c. Le vieillard fut enchanté froidement , il gronda sa fille de ne pas chanter aussi bien que moi , quoiqu'elle eût eu de bons maîtres ;

268 *Lettres de deux Filles*

j'offris de lui apprendre cette chanson ; même aussi des duos que nous chantions ensemble : sir Robert approuva avec une espèce de transport , milord secoua la tête ; miladi, dans l'ame de laquelle avoit passé la même inquiétude & la même jalousie sur sa fille , ne disoit plus que des mots qui marquoient son humeur ; & tout d'un coup elle s'écria , qu'il étoit bien extraordinaire qu'avec tous les talens que j'avois , je demeurasse seule dans une maison de paysan. Je fus d'abord un peu interdite ; je dis ensuite d'un air très-modeste & sans colère , que l'on n'étoit pas toujours maître des circonstances ; que d'ailleurs je n'y resterois pas longtems , & que je comptois partir bientôt. Toutes les physionomies changèrent & devinrent ou tristes ou gaies , & comme je pris ce moment pour m'en aller chez moi , milord se décida , il m'invita à revenir chez lui ; avant que de quitter ce pays , il promit de

me dire tous les endroits par où je devois passer , même jusqu'en Irlande ; je dis que je lui en serois infiniment obligée , d'autant que j'avois risqué de m'égarer depuis Bristol. — Miss Henriette me fit des caresses , me recommanda de ne pas oublier la musique & les chansons lorsque je reviendrois : miladi étoit entre son humeur & le peu d'amitié qu'elle avoit pris pour moi. — Je ne voulus point de voiture , & me voilà dans la cour avec Betty : sir Robert me laisserait-il aller seule ? J'ignore ce qu'il consultait , mais le voilà aussi à côté de moi. — Je retournai la tête , je vis miladi à une fenêtre qui nous regardoit , & dont l'air & les grimaces ne laissoient pas douter de ce qu'elle pensoit. — Nous marchons , Betty un peu en arrière , tous trois ne disant rien , également embarrassés de parler & de ne rien dire ; nous n'allions pas fort vite , je ne me pressois point ; j'avois une espèce de stupidité : je ne

270 *Lettres de deux Filles*

fais s'il s'étoit prononcé quelques paroles, mais les premières qui frappèrent mes oreilles furent : Miss, vous êtes adorable, & mon cœur ne peut résister. — Nouveau silence ; je regardois bien où je marchois, — Seroit-il possible que vous quittassiez si vite ce pays ? feriez-vous si peu de cas des impressions que vous y avez faites ? — Il n'est pas fait pour moi, monsieur, pour une ame aussi sensible que la mienne. — Il n'en fallut pas davantage pour donner l'essor à ses paroles ; la passion seule peut donner cette volubilité, cette chaleur d'expressions. Il fit des sermens qu'il ne aimeroit toute sa vie, & que si j'étois toujours indifférente, je le verrois mourir de chagrin. Je ne fais que vous répondre, monsieur, lui dis-je, je voudrois ne point irriter vos sentimens, par l'opposition, je voudrois ne pas les flatter par de fausses apparences ; j'en appelle à votre raison : respectez ma situation, con-

fiderez la vôtre, & ne vous laissez pas aller aux premiers mouvemens d'une ame que la réflexion & l'intérêt feront bientôt changer. — Nouveaux sermens que rien ne peut le faire changer, qu'il me connoît, que je suis parfaite, que je suis la seule femme qu'il puisse aimer, qu'il veut m'entretenir encore une fois. — Dans ce moment nous arrivions à la porte de la maison; Betty avoit déjà ouvert celle de ma chambre: nous n'avions presque rien dit encore, & nous avions fait plus d'un mille: la distance de ce château est toujours ou trop longue ou trop courte. — Ses yeux chérchèrent s'il pourroit me suivre; il vit que je ne le voulois pas. Mifs, me dit-il, je ne puis plus vivre & être longtems sans vous voir. Je pris congé sans rien dire, & je rentrai. Il s'en retournoit seul; je ne voulois pas que trop d'espérance l'accompagnât: c'est le doute, l'inquiétude, l'incertitude qui affisent les pre-

272 *Lettres de deux Filles*

mières étincelles ; je voulois aussi être seule, j'avois besoin de repos, & je n'aurois pas répondu de mon esprit plus longtems ; il est plus sûr de se défier de ses forces, & il falloit en reprendre en pensant, en réfléchissant : c'est ce que j'ai fait toute la nuit, & jusqu'au moment où j'ai pris la plume pour t'écrire. Mais, Nancy, je vois tes yeux se fermer, tes bras tomber de la longueur de ma lettre, je la vois même rester sur la table sans être lue jusqu'à la fin, & en danger de tomber sous les ciseaux du premier friseur qui en aura besoin. Je ne suis pas possédée de l'amour-propre des auteurs qui veulent absolument être lus jusqu'au bout ; je voudrois seulement que si mon amitié pour toi me fait tout écrire, la tienne se fit tout lire ; je voudrois de plus être intéressante à tes yeux, exciter au moins ta curiosité ; pour cela il ne faudroit pas sans doute me montrer à toi avec cette facilité de tout dévoiler, & cette opi-

niâreté de ne te rien cacher : en vraie coquette qui disparoît pour se faire chercher , je ne veux plus t'écrire , j'attendrai que tu m'en supplies , je n'écouterai plus mon envie là-dessus. Si tu peux attendre tranquillement & sans impatience qu'on t'apprenne ou ma mort ou l'autre évènement , tu ne mérites plus rien de moi : plus de lettres , plus de détails , que tu ne les demandes à mains jointes. Il m'en coûtera un peu de me taire , mais tu ne le sauras pas : si tu ne te soucies plus d'être de moitié de ce que je fais & de ce que je pense , c'est que tu n'es pas capable de me rendre les sentimens que j'ai pour toi ; ou tu n'en as pas le tems , ou tu es trop ingrate , & alors je te dis adieu jusqu'à l'évènement , ou jusqu'au monument.

P. S. Fais partir , je te prie , la troisième lettre de mon père.

L E T T R E XXVIII.

Nancy à Camille.

JE me souviens, ma chère Camille, que lorsque je reçus ta lettre, il y a, je crois, quinze jours, la fin me fit un très-grand plaisir : tu promettois de ne plus écrire que je ne le demandasse, & moi je promis bien de ne pas t'importuner. Ton verbiage m'ennuie, tes détails m'impatientent, même tes amitiés m'excèdent quelquefois : j'aurois fait quatre histoires pendant que tu en commences une. — Si réellement tu as envie de faire quelqu'un de ces plats romans en douze volumes, cherche un libraire, un journaliste, & point une amie comme moi. — J'étois bien résolue, si tu avois continué tes lettres, de ne plus lire que la dernière ligne, pour savoir seulement que tu es en vie. Mais ton silence me déplaît aussi ; amitié ou curiosité, je

voudrois pourtant savoir ce que tu deviens : ne pourrois-tu pas me le dire en peu de mots ? Je te vois venir avec quelque histoire ancienne, ou de cette douceuse Juliette, ou de ta servante Betty : eh bien ! quoi, des filles attrapées, ou des hommes qui le seront ; c'est l'ordre de la nature, je ne vois rien là de piquant : tu appelleras cela, sans doute, épisode ; je te prie de m'en faire grâce, car j'en mène déjà d'ennui. Tu as assez à t'occuper de toi, sans te mêler des aventures des autres ; laisse tes compagnards faire l'amour à leur insipide manière : expédie-moi ce sir Robert, & reviens ; ou bien si tu le veux absolument, donne-moi de tes nouvelles, mais que ce soit en quatre mots comme je te le demande ; un sur ta personne, un autre sur ton retour, & le reste à la garde de dieu, sur ton cher amoureux, qui est, en vérité, un triste monsieur, ainsi que son cher père, sa chère mère,

276 *Lettres de deux Filles*

& toute sa chère famille. Je me garderais bien de mettre mon journal à côté du tien ; nos évènements ne se ressemblent pas ; je ne fais pas tout-à-fait autant de phrases : tu as tant d'esprit ! Adieu, ma pauvre enfant, dis-moi seulement si tu es morte ou en vie ; ne me fais pas trop attendre, parce qu'il pourroit bien arriver que j'oubliaffe tout-à-fait la meilleure de mes amies : je suis certainement la tienne , quand même tu me fais pitié. Adieu.

P. S. Si tu avois encore besoin de quelque oncle, de quelque cousin, même d'un père , tu fais que j'en ai à ton service. — Je t'ai envoyé la lettre que tu m'as demandée ; les tiennes n'ont rien à craindre , lues ou non lues , je les fourre dans une layette de mon secrétaire , où elles resteront jusqu'à ce qu'à ra réquisition , & pour l'expiation de tes fautes & des bêtises qu'elles contiennent ;

nous en faisons ensemble une exécution
exemplaire. Adieu.

LETTRE XXIX.

Camille à Nancy.

TU m'embarrasses beaucoup , ma
chère Nancy : je ne fais si dans mes
lettres je dois te traiter comme tu le
demandes , ou si je dois rompre avec
toi , ou bien continuer à t'ennuyer &
t'impatiser comme tu le dis. En vé-
rité , tu ne mérites aucun égard de ma
part ; je commence à avoir assez mau-
vaise opinion de ton amitié ; il lui faut
toujours des évènements pour se mon-
trer , & elle ne fait pas soutenir le
détail de ma vie & de mes défauts. —
Tu es capable de belles actions , de
grands sacrifices , & tu te plains quand
il ne s'agit que de m'écouter ; tu ne
veux pas entrer dans le foible de ton

278 *Lettres de deux Filles.*

amie , le supporter : quand mon ame s'exhale avec toi , la tienne s'ennuie ; & pourquoi cet ennui , cette impatience sur les détails de ce qui m'intéresse ? Il y a là-dessous quelque manège de l'amour-propre. Tu sens ma supériorité sur toi ; dans le fond du cœur , tu es forcée de me respecter : tu admires ma façon de penser & de sentir ; c'est-là ce qui t'irrite , & c'est là-dessus que je ne veux point te ménager. Peut-être un jour tu penseras comme moi ; en rendant justice à mes sentimens , tu auras l'orgueil de t'en croire capable & de le prouver : c'est ce que j'espère , c'est ce que je voudrois opérer. Voilà donc l'obstination des convertisseurs qui se joint à l'intérêt, au plaisir de tout dire à son amie unique. Je me regarde dès ce moment comme une missionnaire ; j'ai des espérances à te proposer , des jouissances à t'offrir , des plaisirs plus vrais à te

faire connoître : il ne s'agit que de sacrifier au sentiment, il doit être l'idole de nos ames : point d'existence, point de bonheur sans lui ; la nature en assemblant nos atomes, en a formé le lien qui devoit les unir. Ne pousse pas l'étourdissement jusqu'à ne pas m'entendre ; écoute ton cœur de bonne-foi, il parle encore plus haut que moi : dis-moi ce que c'est qu'une femme qui n'a jamais éprouvé ce vif sentiment de préférence, qui n'a jamais suivi que l'impulsion mécanique des circonstances, qui enfin n'a jamais connu d'objet unique ? c'est n'être rien, c'est rouler au fond d'un torrent avec la fange & la terre grossière. Si tu viens avec des exemples, seront-ils dégagés de tous ces horribles arrangemens de la société, & ne seront-ils pas l'effet de la sottise, de la vanité, de la cruelle ambition, de la basse avidité de la fortune, de la coquetterie si bête ? Voilà la source de ces

280 *Lettres de deux Filles*

associations sans goût , de cette galanterie sans délicatesse , de cette légèreté sans intérêt. Il en est , sans doute , beaucoup de ces petits êtres dont l'existence est si bornée , si raccourcie ; mais qu'elle est loin de celle d'une ame tendre , sensible , occupée uniquement du seul objet qu'elle peut aimer ! & si la sympathie , si le rapport du caractère , si l'amour - propre assurent les liens qui l'attachent , alors le bonheur est à son comble , alors l'univers n'est rien , & le cœur est tout ; la vie , la mort , tout se confond avec l'objet préféré. C'est ce que j'éprouve aujourd'hui , chère Nancy ; c'est ce qui remplit mon cœur & mon ame : je sens cette inquiétude brûlante d'un être à qui la terre va échapper , dont l'existence tient à un seul point : Ou la mort , ou sir Robert ; point de milieu , le sort en est jeté. Heureusement , chère amie , j'ai assez de force pour résister à la violence de

ma passion , & je ne m'y livrerai pas aveuglément , je fais la gouverner ; c'est une possession entière que je veux , je n'en peux rien exclure , pas le plus petit des sentimens : là où seront l'estime , le respect , l'admiration de *Walmore* , là sera mon ambition : plus j'ai d'espérance , plus je redouble mes efforts , & tu vois tous ceux que j'ai à faire. Ce que je veux , ce qui doit consumer mon bonheur , chère Nancy , c'est la certitude de faire celui de l'être que j'aime. Qu'il soit heureux , ou que je n'existe pas ; c'est le second objet de mon ambition , & c'est-là ma justification ; j'en prends l'engagement à chaque espérance nouvelle. Alors je ne cesse de penser à moi , à ce que je suis ; je m'examine avec sévérité , je fouille dans les replis de mon cœur & de mon ame , je visite toutes les nuances de mon caractère , je me vois tous les jours , & je crois pouvoir dire sans

182 *Lettres de deux Filles*

aveuglement : si Robert sera heureux ! Voilà la souplesse de mon esprit pour tous ses goûts ; voilà la douceur de mon caractère pour toutes les circonstances de ma vie ; voilà ma gaieté , mes talens , mes connoissances contre les dangers de l'ennui ; voilà ma tendresse , mon envie de plaire , pour entretenir ses sentimens , pour le rappeler à moi , & ce qui me manque , je vais l'acquérir ; je le puis , car mon amour-propre le veut. — Malheur à la pauvre femme qui en se mariant ne se promet pas le spectacle d'un être heureux ! Se soumettre à un homme sans le captiver , sans être au bout de toutes ses pensées , est une lâcheté contre laquelle mon ame se révolte. — Je ne fais si je changerai , mais aujourd'hui je suis jalouse de toutes les idées de mon amant ; je ne puis en céder aucune. — Ces sentimens ne vont-ils point jusqu'à toi , Nancy ? & ne com-

prends-tu point toutes les jouissances d'un cœur qui aime & qui espère ? Ne vois-tu point tout ce que j'éprouve à la moindre expression de sir Robert , à tout ce qu'il fait pour me plaire , à tout ce qui caractérise sa passion ? Mon ame est comme la surface de l'eau pure que le moindre vent agite ; tout s'y peint , tout s'y réfléchit : les ondes qu'un léger zéphyr met en mouvement & qui troublent un peu la réflexion des objets , valent bien mieux que ce calme tranquille qui ne présente qu'une peinture immobile. Si tu me demandes , où sont donc ces jouissances ? Elles sont , te dirai-je , dans tout ce qui flatte mes espérances , dans l'amour-propre satisfait aujourd'hui , & dans l'imagination qui rapproche l'avenir : en faut-il davantage pour enflammer mon courage ? Déjà , chère Nancy , j'ai plus de bonheur que tu n'en auras jamais dans l'aventure la plus heureuse ; je ne puis l'être , moi , que par le sen-

284 *Lettres de deux Filles*

timent , & je périssois , je crois , s'il eût manqué d'objet. — C'est donc pour ma vie que je combats , & jusqu'à présent je puis me flatter de vivre ; depuis ma dernière lettre , tout me le fait espérer. Tu n'as cependant que de la défiance sur mes succès , tu ris de mes espérances , & si par hasard tu te donnes la peine d'y penser , le doute & l'ironie est tout ce que peut produire la bonne opinion que tu as de ton amie. Je t'entends dire en ricanant : sans doute, cette pauvre Camille n'a eu qu'à paroître pour tromper un vieux lord , qui sûrement l'a été mille fois dans sa vie ; pour en imposer à une vieille ladi , qui y tâche elle-même tous les jours ; pour séduire enfin toute une famille , qui a le plus grand intérêt à voir & à se défier , qui voit & qui se défie. Tu as raison ; mais je vois & je me défie aussi : je ne me livre à la persuasion qu'après l'examen le plus

impartial. — Je fais taire l'amour-propre, je réduis toutes les circonstances, tous les mots à leur juste valeur, & alors je vois que certainement milord a une certaine considération pour moi, que même il est disposé à l'amitié; il voudroit une belle-fille comme moi: il ne me manque qu'un héritage, comme si ce n'étoit pas assez d'avoir le cœur de son fils! — Miladi me hait peut-être, mais c'est parce que je ne lui fais rien; c'est parce que la fille qu'elle a faite, qu'elle a élevée, que même celle qu'elle aura, ne sont pas si bien que moi: elle en est humiliée; & ne veux-je pas flatter son orgueil autant qu'il dépendra de moi? Cet œil inquiet qu'elle porte sur moi, c'est la justice qu'elle me rend: elle voit mon pouvoir. Miss Henriette est entre la jalousie & l'amitié; mais je suis si bonne, je la fais si bien valoir lorsqu'elle chante, lorsqu'il y a des hommes, je

288 *Lettres de deux Filles*

me convient d'avoir un départ tout prêt, ou pour se faire retenir, ou pour faire articuler certaines choses, & surtout pour avoir bien l'air de n'être ici que par accident. C'est le fond de mon histoire, & je ne prévois pas d'avoir plus besoin de personne. Donne-moi seulement de la prudence & du courage, & aies plus de confiance dans mes forces. Je fais ménager les circonstances, & trouver les moyens; je n'en méprise aucun. Cette pauvre Betty, par exemple, n'est pour toi qu'un être vil, inutile. Ignore-tu qu'entre les mains du génie, les petits moyens servent aux grandes choses? elle est déjà un de mes ressorts pour faire agir comme il me plaira la maison des *Walmores*: il n'y a aucun de mes alentours dont je ne tire parti; tout contribue à former le corps de mon histoire. Ce qui en fait la solidité, cependant, c'est ce que je suis véritablement, ce sont les
attrait

attraits & l'esprit que le ciel m'a donnés & que je cultive ; ce sont de certains yeux dont sir Robert connoît le pouvoir ; c'est cet air noble, aisé, modeste , dont tu t'es moquée souvent ; cet art de se mettre avec simplicité & élégance ; cette hauteur affable avec les inférieurs ; cette réserve honnête avec tout le monde ; cette attention de se cacher , qui pique la curiosité ; enfin , cette manière d'être , qui ne laisse rien d'indifférent quand on a quelques charmes , que si peu de femmes savent avoir , & dont elles ne connoissent pas le pouvoir. Tu en as quelque chose , mais tu as trop vite renoncé à l'art & à la fausseté , & je crains que tu n'y reviennes plus : tu n'auras jamais que du plaisir & point de bonheur. J'en suis fâchée pour toi ; tu avois de quoi être heureuse. — Je ne puis aujourd'hui te continuer les détails de ma vie , car tu les veux sûrement. Ayant

290 *Lettres de deux Filles*

pensé que je ne t'écrirois plus, & que tu ne voudrois plus de mes lettres, c'est pour-quoi je n'ai pris que des notes pour mon utilité & pour ma mémoire. Cependant, comme j'aime à m'occuper de moi, que j'ai du tems, que même j'ai besoin de cette occupation, je retournerai avec plaisir en arrière pour t'instruire de tout. — Depuis environ quinze jours que je ne t'ai rien dit, je n'ai pas fait des progrès bien rapides; mais dans ma situation, il faut bien que j'avance ou que je recule : c'est pas à pas que je dois arriver à quelque catastrophe : je ne la prévois pas encore; mais enfin, quelle qu'elle soit, il faudra en venir-là; tout l'annonce ainsi. Et réellement, Nancy, peut-être un jour il vaudra la peine d'écrire mon histoire. Elle ne fera pas d'une grande utilité au genre humain; mais dis-moi, si la vie de Calypso étoit aussi bien écrite que celle de Télémaque, ne la lirie-

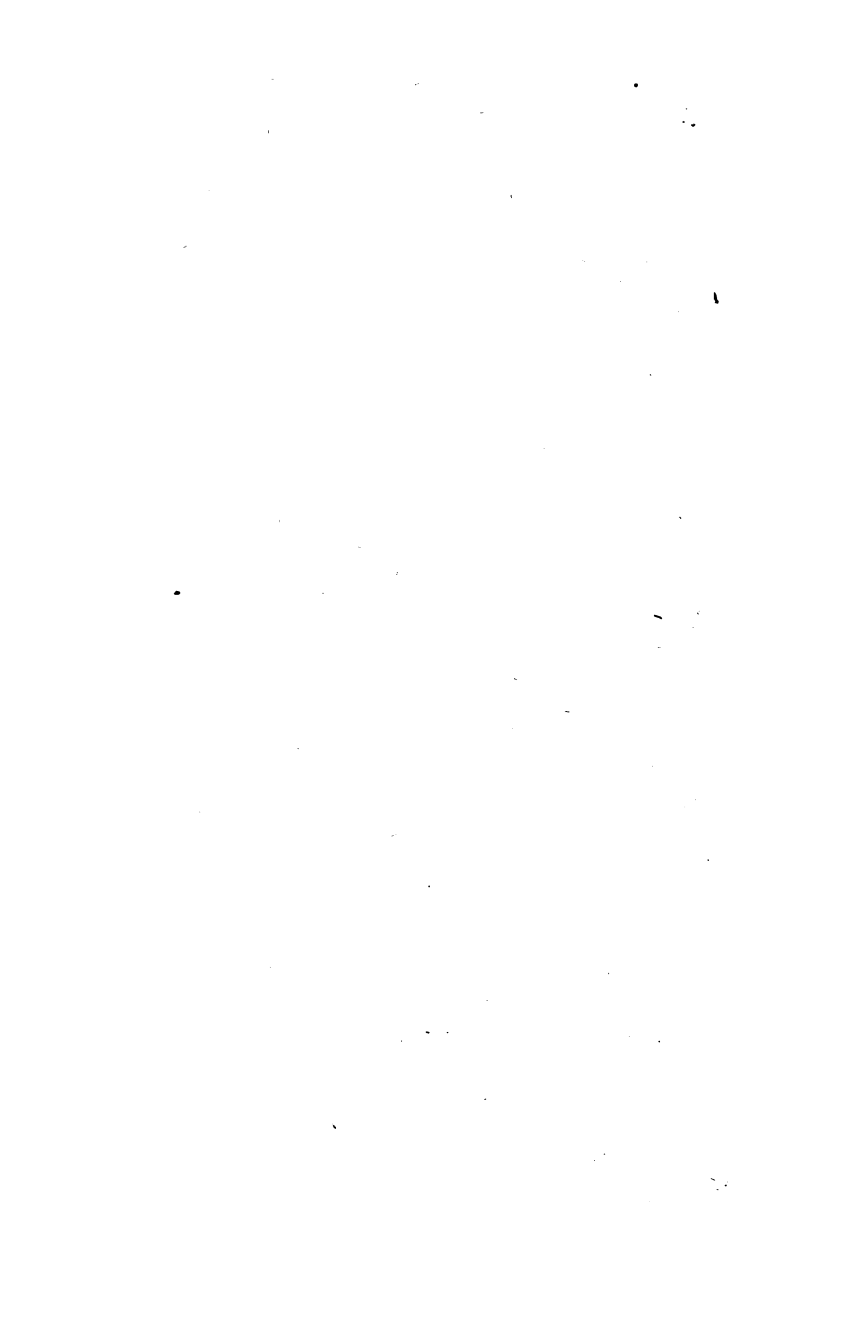
on pas plus souvent ? & si dans l'histoire on cherche le tableau & les traits de l'humanité , où peut-on mieux les trouver que dans celle d'une femme ? J'ai déjà pensé à mettre la mienne en Chapitres ; & si quelqu'un entreprend jamais un aussi important ouvrage , je veux lui épargner la peine de fouiller dans notre correspondance. C'est donc des Chapitres que tu recevras par la première poste , dans lesquels je te fais , ou à quelqu'autre de mes amies , le récit de mes aventures. Peut-être que cette manière t'en imposera , tu auras plus de respect pour un Chapitre que pour une Lettre : tu verras une héroïne au lieu d'une amie familière , & tu n'oseras me répondre avec ta légèreté ordinaire. Ah ! si je pouvois parvenir à l'honneur d'être imprimée ! Je me sens déjà l'orgueil & la vanité d'un auteur ; je m'élève au-dessus de toi , & déjà je te confonds dans la foule des lecteurs qui

292 *Lettres de deux Filles , &c.*

viennent humblement prier un libraire de les amuser & de les intéresser pour un scheling. — Adieu donc , chère Nancy , jusqu'au Chapitre : tu te chargeras de l'errata , je pense. Adieu ; compte toujours sur mon amitié.

FIN du Tome premier.







Ok for Find. Collection
for Norman, 2/6.

